

Women who do stuff.



Numéro 1

Internet

**Women
who do
stuff.** Numéro 1
Internet

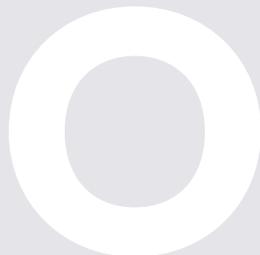
É d i

Tout a commencé par une newsletter, née d'une rencontre sur Twitter en 2017. Dès les premiers envois, Women Who Do Stuff a suivi une envie simple : mettre en avant les femmes — toutes les femmes — et ce qu'elles font, ce qu'elles vivent. Pas seulement celles que l'on voit dans les médias et que l'on brandit en exemple pour toutes les autres, mais toutes celles qui restent dans l'ombre, qui ne connaissent jamais le quart d'heure de gloire. Celles qui déplacent des petites ou des grandes montagnes.

L'idée du magazine est elle aussi née sur Twitter, d'une envie de figer ce travail mené avec la newsletter sur le papier. Quel autre thème aurions-nous alors pu choisir qu'Internet ? Cet endroit qui a aidé notre féminisme à émerger, qui a été le lieu d'autant de belles rencontres que d'immenses colères ? En peu de temps, cet espace est devenu le centre de nos interactions, de notre façon de consommer, de voir le monde et ce qui s'y passe. Voilà ce que nous devons raconter : l'Internet de toutes les femmes.

Loin de nous l'idée d'en dresser le portrait idéalisé d'un éden militant ou d'un lieu sans danger. Nous savons bien que, comme partout, les femmes et les minorités y sont harcelées, ignorées et évacuées. Nous connaissons toutes trop d'amies qui ont été cyberharcelées. Nous connaissons les messages non-sollicités, le burn-out militant, la fatigue.

Nous voulons raconter comment chacune navigue sur cet océan de haine. Comment les féministes ont su imaginer de formidables îlots de sororité et ont pu célébrer leurs victoires. Les femmes qui créent, qui tentent, qui réussissent ou qui perdent, qui apprennent, qui font quelque chose ou ne font rien — elles ont toutes leur place dans ces pages. Elles sont à la fois les autrices et les sujets de ce premier numéro. La preuve qu'un engagement commun peut parfois soulever des montagnes.



Sommaire

52
En vers
et contre
tous

56
Coubis
Hope Lowie

8
L'amour
2.0

14
Au revoir,
alors.

58-77
Dossier
Cyberharcèlement

60
Interview
Féministes contre le
cyberharcèlement

68
L'Internet
de la haine

16
Les mauvaises mères,
Internet et
les médicaments

18
L'Internet de ma chatte

70
Que faire en
cas de cyber-
harcèlement ?

72
Nta Rajel ?

74
Je suis venue
te dire que je
m'en vais

20
Dark
clouds

24
Des images
à soi

28
Un nouvel
espoir

76
How-to: féminisme

78
les sans
pagEs

32
Une planète
nommée
Internet

38
#bodypositive

82
Les
pionnières
de la Tech

84
Les
nouvelles
pionnières

42
No milk
today

46
Hors normes

88
Pollution
numérique

92
YouTube

96
La
première
fois

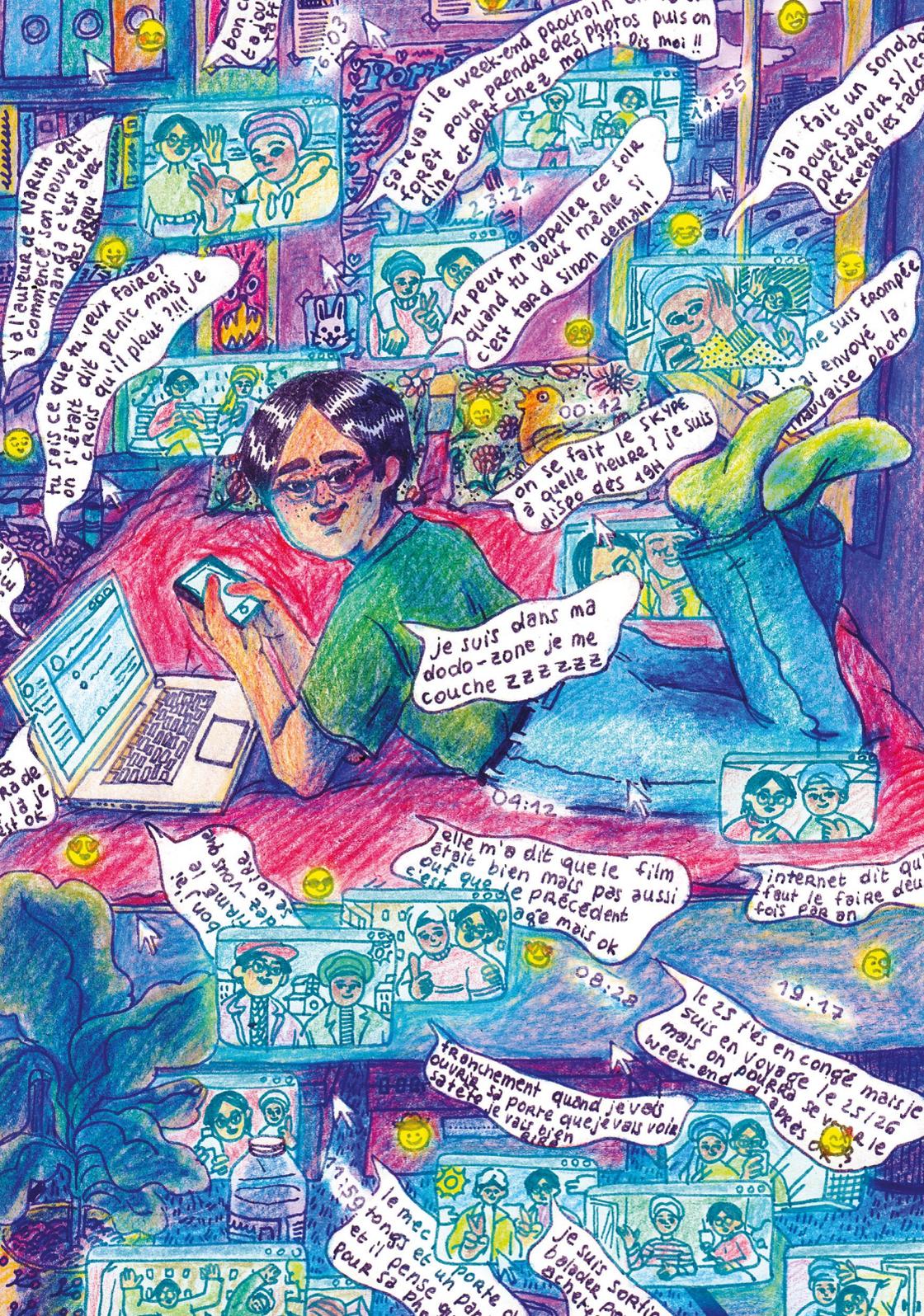
48
Redécouvrir une
littérature féministe

98
What a
day for a
daydream

102
Glossaire

104
Sources
& biblio-
graphie

106
L'équipe



L'amour 2.0

Il y a peu de temps, quelqu'un faisait un sondage sur Twitter pour savoir qui avait rencontré son mec ou sa meuf sur Internet. La question était simple et j'ai répondu simplement que c'était mon cas.

Texte Pauline Le Gall Illustrations Pavina

Oui, cela fait plus de dix ans maintenant que mon mari a écrit sur ma page Last.fm une remarque sur mon écoute intempesive du groupe américain Why? qui à l'époque était assez confidentiel dans nos contrées. Tout en répondant à cette question sur Twitter le plus naturellement du monde, je pensais à ce que j'aurais répondu il y a dix ans dans une soirée où je ne connaissais personne et où l'on m'aurait demandé comment j'avais rencontré mon copain. Quand j'ai repris mes études pour être journaliste, il y a huit ans, je me souviens que j'en avais un peu honte. Je pensais que mes camarades de classe allaient me regarder et comprendre immédiatement pourquoi je n'avais pas « réussi », comme les autres, à rencontrer quelqu'un à la plage, dans une soirée, au café du coin ou à un

concert. Ce n'était même pas un rencard Tinder qui se solde par une rencontre après deux ou trois échanges. Nous nous sommes rencontrés après plus de dix mois de conversation quotidienne, d'échanges intimes et personnels. Je lui avais enregistré des chansons, je lui avais disséqué mes états d'âme, je lui avais envoyé un top de mes albums préférés de Yo La Tengo, il savait tout de mes passions et surtout de mes peurs avant même que l'on s'appelle. J'avais déployé l'origami complexe de ma personnalité, et je me disais qu'il ne pourrait pas se dire trompé par la marchandise. Je n'ai jamais de mots pour dire le lien d'une force incroyable qui existe entre nous, mais j'ai toujours imaginé qu'il s'était formé pendant ces mois-là, que chaque commentaire Myspace, chaque soirée sur MSN a posé une pierre différente.

Probablement que les choses ont changé avec les applications de rencontre, mais en 2004, on n'avait pas de corps sur Internet. On était une ribambelle de goûts, de chansons qui se lançaient automatiquement sur Myspace, de statuts emo sur MSN, d'avatars issus des films intello qu'on regardait pour se donner un genre. Je n'ai jamais retrouvé après ça de moyen d'être aussi pleinement moi-même. J'entrais dans l'âge adulte et je trouvais ça incroyablement libérateur de me débarrasser de mon corps. Pour quelqu'un qui avait passé la majeure partie de sa vie le nez dans les livres, à écouter de la musique en écrivant sur ses carnets, Internet c'était tout ce que j'avais pu espérer. Je n'étais que mots balancés au hasard et goûts pompeux que je pouvais d'un coup partager avec des gens probablement mille fois plus cool *irl* que moi. C'était la mort de ce que je détestais le plus : être spontanée. J'avais passé toute ma scolarité à trouver les réponses aux questions cinq minutes après que la prof ait posé la question. Quand on me demandait de dire mes sentiments, je marquais une longue pause. Les mails me donnaient cet espace incroyable pour écrire, effacer, je pouvais regretter à l'envi tout ce que je disais. J'avais enfin le droit d'être l'énorme brouillon dont je rêvais. Un *work in progress* permanent.

Ma famille a probablement été l'une des premières à avoir Internet dans ma petite ville bretonne. Après s'être passionné pour le Minitel, mon père n'allait certainement pas passer à côté de ce nouveau réseau qui lui semblait enfin à la mesure de ses ambitions. Quand il a installé le premier modem à la fin des années 90, on ne chattait pas encore sur Caramail dans les cybercafés.

Mon correspondant, que j'avais rencontré via une petite annonce dans un magazine disant qu'il cherchait des fans de Noir Désir (je dirais pour ma défense qu'à cette époque Bertrand Cantat n'avait tué aucune femme) a lui aussi eu Internet très tôt. On a troqué les lettres que l'on s'envoyait à intervalle régulier pour des mails. Au lieu de guetter discrètement que ma mère revienne de la boîte aux lettres, j'ai commencé à squatter la connexion téléphonique pour attendre de ses nouvelles. Le moment était ritualisé : je partais dans le petit salon où se trouvait l'ordinateur familial, je vérifiais que personne n'était au téléphone (oui les jeunes, à l'époque il fallait choisir), j'écoutais le modem émettre une série de sons métalliques que j'adorais puisqu'ils me faisaient penser à mon ami. J'adorais ce temps qui se dilatait un instant où, tel le chat de Schrödinger dans sa boîte, tout me semblait possible. Un mail, pas de mail. Une nouvelle folle, pas de

“C'était la mort de ce que je détestais le plus : être spontanée.”

nouvelle. Je fixais ensuite ma boîte mail et la petite roue crantée qui tournait semblait décider de mon destin. Cet espace qui n'était pas l'école, ni la maison, qui était loin des amies devant qui on ne sait pas comment agir, est l'endroit où je me suis construite. Lui et moi on débattait de tout et de rien, on se racontait les films qu'on voyait, on s'inventait au fil de la conversation. J'adorais cette tribune où je pouvais dire ce que je voulais, je pouvais raconter tout ce qui ne sortirait jamais de son ordinateur. Je n'avais que 13 ans mais je chérissais de n'avoir ni âge, ni corps. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'était le féminisme mais je me sen-

tais déjà complexée par les injonctions qui pesaient sur mon ventre, sur mes cuisses, sur ce corps qui semblait incapable de faire ce qu'on lui disait de faire. Je me sentais lourde en cours de sport, effrayée quand je devais parler à des gens que je ne connaissais pas, peureuse sur la plage, terrifiée au bord de la piscine. Mais il y avait ces pages blanches où je pouvais écrire ce que je voulais, imaginer que j'étais une personne plus intelligente. Nous étions jeunes et nous habitions à plus de 850 kilomètres l'un de l'autre et nous avons créé un espace virtuel qui n'appartenait qu'à nous.



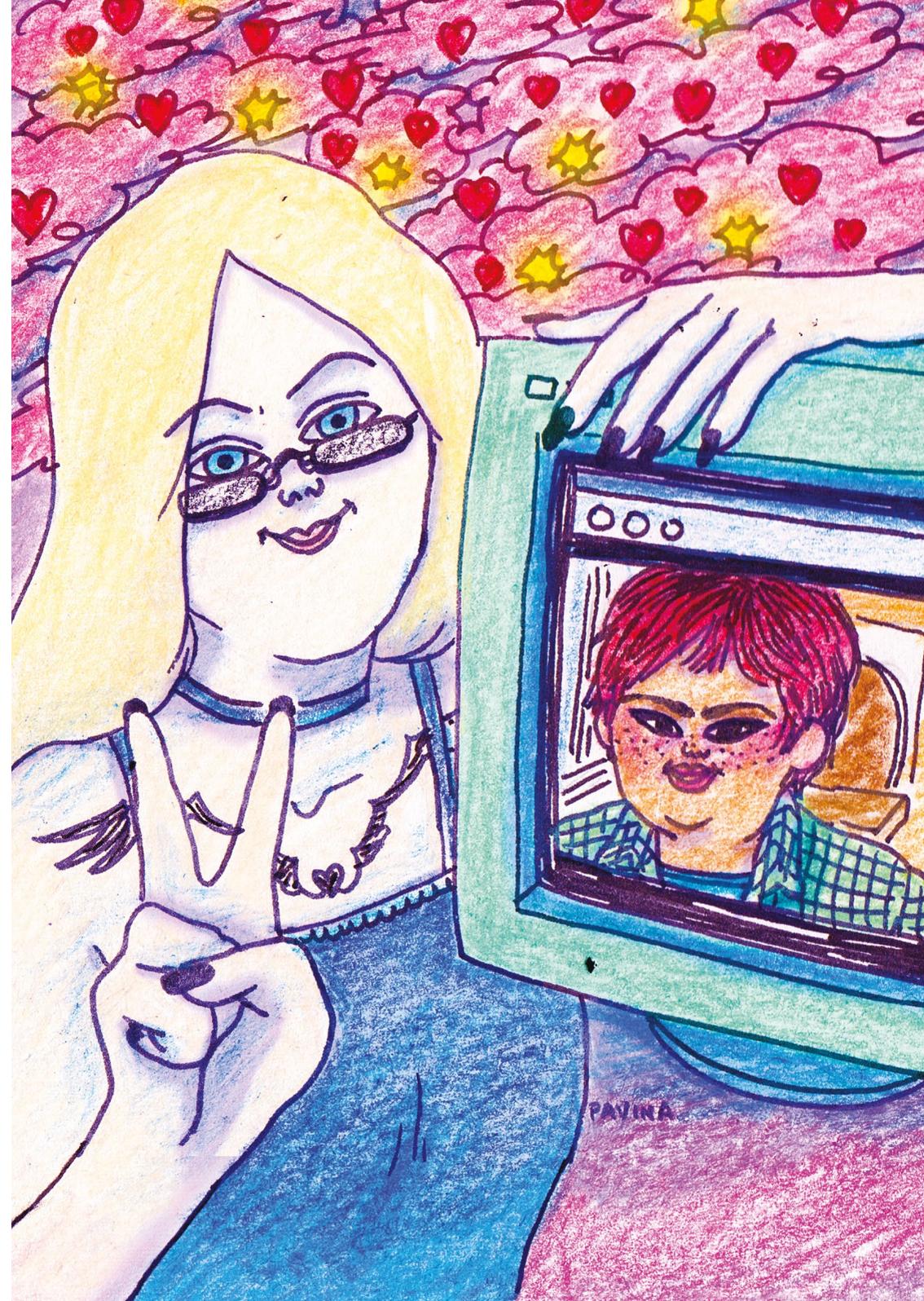
Je ne chéris aucune amitié adolescente autant que celle que j'ai tissé pendant ces années et je n'aurais pas été la personne que je suis si je n'avais pas eu cet espace de temporisation et ce monde à part. Au fil du temps, je suis devenue cette personne imaginaire, j'ai fait ce qu'elle voulait faire. Quand nous retrouvons autour d'un

café aujourd'hui, je repense à ces adolescent-e-s timides que nous étions et à la manière dont nous nous sommes donné un peu de force à distance. Instinctivement, nous continuons à chercher l'approbation de l'autre en faisant revivre ces moments de silence où nous attendions nos mails respectifs. J'ai continué à chercher cet ailleurs pendant très longtemps, cette temporisation entre ce que j'étais et ce que je pouvais être. J'ai rencontré ma meilleure amie sur les bancs de l'université et elle est partie peu de temps après notre rencontre de l'autre côté de la Manche et puis outre-Atlantique. Avec elle j'ai reconstruit mail par mail, Skype par Skype cette relation lointaine et nous avons cimenté notre relation en nous conseillant des films, des séries. En parlant en décalé, moi qui n'arrivais pas à mettre des syllabes sur ce qui m'arrivait, je pouvais coller des mots. Parce que les mots chez moi prennent du temps et que par nos écrans interposés elle me laissait tout le loisir de déployer mes ailes. Je savais qu'elle était à un clic de moi et je nous ai toujours senties plus proches que tout. J'ai confiance en la distance, parce que je sais que je peux exister en elle, et même être la meilleure version de moi, avec le clavier sous les doigts.

Au fur et à mesure, j'ai vu le regard des personnes autour de moi changer sur ces relations en ligne. On a arrêté de me dire que je parlais peut-être avec des psychopathes anonymes qui se faisaient passer pour ce qu'ils n'étaient pas. Au fur et à mesure autour de moi, les personnes qui m'entoureraient ont tissé des amitiés et des amours sur Internet. J'ai regardé les enquêtes qui montrent que tout le monde trouve ça normal désormais, presque banal, un espace comme un autre. J'ai récolté sur Twitter des témoignages de femmes qui ont elles aussi rencontré quelqu'un-e par ce biais. Elles

m'ont toutes raconté des histoires similaires, des amitiés et des amours qui se sont glissées dans un interstice, entre deux mails, entre la réalité et l'imaginaire, dans cet espace vide qui sépare deux réponses sur une messagerie instantanée. Beaucoup diraient qu'Internet a tout accéléré dans nos vies, on peut désormais trouver toutes les réponses, tous les films, toutes les séries, tout tout de suite. Pour moi ça a laissé ce petit espace de temps, ce petit battement de cœur supplémentaire nécessaire en attendant que la personne se connecte. Ce petit temps qui m'a permis de m'aimer un peu plus.

Ces trois relations ont été les pierres angulaires de ma personnalité et elles ont forgé tout ce que je suis. Iels m'ont donné confiance en moi, j'ai fabriqué sur Internet les armes qui m'ont permis d'affronter le dehors. Maintenant je les vois tous les trois, ce sont mes plus proches ami-e-s, je peux entendre leurs vraies voix et voir leurs visages, et je les garde très près de moi comme des trésors. Souvent, on se parle toujours par messagerie, et ça fait revivre un instant cette relation que nous avons eue. Quand on me contacte sur Facebook ou sur Twitter pour me parler d'un article, d'un livre ou d'une série, je réponds toujours, et j'ai depuis fait plein d'autres rencontres enrichissantes par ce biais. Bien sûr elles n'ont jamais eu cette même saveur excitante et initiatique. Tout cela est derrière moi maintenant et je laisse les ados d'aujourd'hui vivre ces expériences-là. Je suis sûre que toutes les jeunes meufs qui envahissent Internet avec leurs projets inspirants se rencontrent par ce biais, et qu'elles s'aident à grandir en partageant leurs idées. Je les vois échanger sur Twitter et ça m'emplit de joie. Et je suis même sûre que quand on leur demande, elles disent toutes fièrement : « On s'est rencontrées sur Internet. » Et alors ? ■



Au revoir, alors.

Texte Raphaëla Icgwane

Écrire l'indicible – Parler révoltée #14 – [lâcher prise]

Lorsque j'avais 13 ans, j'ai rencontré sur un forum une fille, à peine plus âgée que moi. J'aurais pu tomber sur n'importe qui, mais je suis tombée sur elle. Nous sommes devenues amies, sœurs de cœur, jumelles d'âme, indéfectibles et unies envers et contre tout. Elle a été ma première expérience de sororité, quand ce mot ne faisait même pas partie de mon vocabulaire. Et puis, douze ans plus tard, nous nous sommes égarées. C'est, pour toujours, ma rupture la plus douloureuse. Nous ne nous sommes jamais dit au revoir. En voilà une tentative.

En commençant, j'ai le sentiment de boucler une boucle, de tout débrancher. La ritournelle de notre amour s'éteindra. C'est le silence, alors, que j'attends. Et toi, qu'entends-tu de ces vieux mots tracés à l'encre numérique sur des feuilles de verre et de puces ? Il y a belle lurette que je ne sautille plus de joie au moment d'ouvrir ma boîte mail. Elle reste vide de tes mots, je me tiens chargée de nos maux et nous ne parlons désormais plus la même langue. Laisse-moi délier la mienne ici, je reviens à la source de nos amours, je délaisse le papier et le stylo pour me consacrer à la caresse des lettres de mon clavier.

Je ne parviens pas à me souvenir de notre dernier échange. Je suis convaincue que c'est toi qui n'as pas répondu, peut-être était-ce moi. Pas de doute sur la naissance du conflit : c'est de moi que la coupure est survenue. Je nous ai plongées dans le noir, dans le silence et le froid. À travers ces mots d'adieu, c'est aux racines de notre rencontre que je reviens ; c'est comme cela, ça m'arrache le cœur, ça m'attire, je crois ne pas avoir le choix que de m'abandonner à ce douloureux exercice d'écriture et de refrain qu'il faudra cesser de chantonner. Toutes nos racines traversent les océans, enfouies deux mètres sous le sol des profondeurs, dans les tréfonds des abysses, je n'y vois plus rien. Racines d'acier et de technique, elles ont résisté à tous les vents, à tous les temps. Nous n'avons pas su, nous, nous conjuguer à l'éternité. J'y ai cru, plus dur que l'or, et que l'ennui, j'y ai cru. Désormais fissurées, de racines il ne reste que les lambeaux du souvenir, et l'angoisse de couper les derniers brins d'une relation à corps perdu. Ce sont pourtant des kilomètres que nous avons bravés, si jeunes, et tant d'obstacles surmontés. Ni le courroux parental, ni le harcèlement social n'avaient de place dans

notre précieuse agora connectée. Agora si tendre, si sûre et si fragile. Lorsque je repense à ces heures passées face à mon écran, et à ces milliers de phrases que nous avons écrites, j'ai le sentiment que nous dansions sur un réseau que nous ne comprenions même pas. Le comprenons-nous seulement désormais ? Je crois que tout est en panne entre nous. Ma sœur, par-delà le sang, les montagnes et les villes, ma sœur, par-delà l'inconnu et l'anonymat de la foule internet, ma sœur, par-delà l'océan, les satellites et l'acier. En apnée pour se rejoindre, sans faillir et sans rien dire.

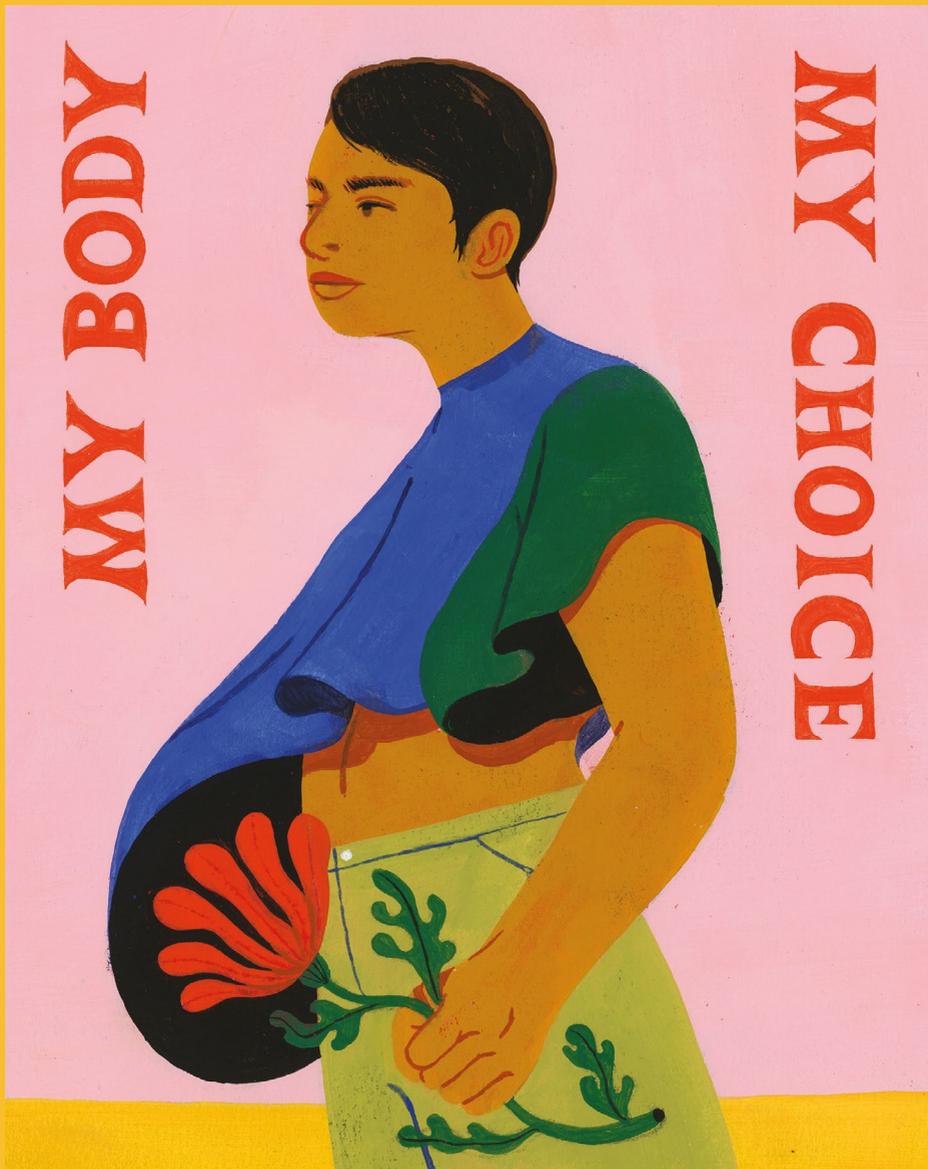
Je ne t'ai plus parlé depuis des mois, un an, peut-être plus. Mais de toi, j'ai tout gardé. La raison de vivre, la hargne, la tendresse, et cette première occurrence de sororité dans ma vie, une sororité de chair et de code. Il faut conclure, éteindre tout, couper la ritournelle.

Au revoir, alors. ■

*"C'est Internet qui nous a réunies,
c'est Internet qui nous a perdues."*

Tout était magique, alors. Il avait suffi d'un pseudonyme sur un forum et j'étais là, de profil, auprès de toi. C'était merveilleux d'avoir ce pouvoir sous mes doigts et d'enfoncer une à une toutes les lettres qui composaient ma force. Si j'avais su qu'un jour plus aucune formule magique, ni latine, ni française, ni C++ ne ferait de lien entre nous, je t'en aurais envoyé dix fois plus, je t'aurais submergée, je t'aurais gardée. Là, tout près de moi, toi que la France séparait de moi.

Mais regarde, aujourd'hui, où nous en sommes. C'est Internet qui nous a réunies, c'est Internet qui nous a perdues. Nous ne sommes plus que des inconnues, et rien, pas même le rappel Facebook de nos anniversaires, ne suffit à nous lier. Qui sommes-nous, sinon deux pseudonymes égarés, entre la foule et le désert, suspendus dans le vide irl ? L'amour éternel, la sororité envers et contre tout, la puissance jumelle, tout ce que nous nous étions promis, je ne sais pas où nous l'avons oublié, mais ce n'est plus là.



Les mauvaises mères, Internet et les médicaments

Texte Héloïse Simon Illustration Celia Jacobs

Bébé vient enfin de s'endormir. Il est 4 h du matin. Ça été une de ces nuits qui ont l'air de ne jamais finir, une nuit de jeune maman, qui épuise et ébranle.

Et au lieu de dormir, que fais-tu, maman nouvelle ? Tu te jettes sur ton smartphone. Avant les copines ou les médecins, c'est sur les blogs, sites de santé et de parentalité qu'une maman cherche à s'informer – à quel âge il doit faire ses nuits ? – et à se rassurer – c'est normal qu'il soit si difficile mon bébé ? C'est normal que je ne sois pas aussi heureuse que les autres ?

Internet est sa première ressource. Or, trois termes y rôdent, le baby-blues, la dépression post-partum et le burn-out parental, trois termes à la mode pour décrire une maladie de mauvaise fille : la mère malheureuse. Trois termes à remettre en perspective.

Soyons claire : ces trois maladies existent. Mais elles sont souvent utilisées par les équipes médicales, les proches, les familles comme paravent, et bruyamment relayées sur Internet : en renvoyant la balle du bonheur dans le camp de la seule mère, elles masquent les problèmes auxquels font face les jeunes mamans dans leur majorité et empêchent de les résoudre.

Le mal-être, plus ou moins profond, plus ou moins dicible mais encore complètement tabou, que connaît une jeune mère, trouve une traduction contestable dans ces trois approches. Prescrire d'office des antidépresseurs ou conseiller un psychiatre est le symbole d'un immense malentendu – au sens propre : les femmes sont mal entendues par la société. On suppose que la naissance d'un

enfant correspond à une période de pur bonheur et que donc toute femme qui n'est pas béate est malade. En réalité, si on les écoute, ces mères, elles vous diront qu'il est essentiel de considérer l'arrivée d'un enfant comme une période difficile, de grands bouleversements aussi normaux que sous-estimés. Elles vous diront que tou-te-s doivent faire leur part dans l'accueil au monde de ce nouvel être : le père a-t-il assez de temps aux côtés de son nouveau-né et de sa compagne ? Les proches ont-ils conscience que leur compagnie et leur aide seront plus appréciées que les cadeaux de naissance ? Que ce sont les discours culpabilisateurs, souvent rois sur Internet, qui donnent aux mères l'impression qu'elles doivent taire leurs doutes, leurs difficultés et qui font du congé maternité un tunnel qu'on traverse seule, et dont on a hâte de s'extirper ?

Alors quoi, à 4 h du matin, quand enfin il s'est endormi, mon bébé, faut-il ne pas regarder son smartphone ?

Si ! Parce qu'Internet peut aussi nous amener au bon endroit : le tissu associatif pour les femmes et les mères est incroyablement riche ! Le problème y est pris dans le bon sens en sachant que devenir mère s'apprend et n'est ni inné ni uniquement épanouissant, que la naissance devrait être une aventure collective, et non individuelle. Plutôt alors que les sites pseudo-médicaux, vous, mères, googlez les associations locales d'accompagnement des parents et de soutien dans la difficulté maternelle (Maman Blues, Les Pâtes au beurre, L'Îlot Familles, A3N et bien d'autres). Cherchez avant tout des structures faites par des meufs mamans, pour des meufs mamans. ■

L'Internet de ma chatte



Texte Cluny Braun des flux.fr Photo Lisotherme

Le 7 janvier 2013, j'ai vu une image qui a changé ma vie. Ce n'est sûrement pas la seule mais ici la trace est pistable, archivée, et le chemin parcouru relativement précis car j'ai tout de suite partagé ma découverte sur Facebook. C'était une sorte de couloir, dont les parois ne sont pas lisses mais forment de tout petits plis horizontaux. En haut et en bas, on devine un morceau de plastique qui les maintient ouvertes. Au fond, une petite protubérance, qui ressemble à un donut. Il est glacé d'un liquide bien rouge, particulièrement en son centre.

J'ai vu un col de l'utérus. Plus précisément encore, j'ai vu 33 images d'un col de l'utérus que sa propriétaire avait observé, photographié et mis en ligne.

En plus de toutes mes émotions, plus forte que le dégoût, la gêne, la honte, c'est la curiosité qui m'a dominée. Je me souviens très nettement de la montée d'adrénaline au moment de partager à mon tour l'information sur Facebook. Le plaisir subversif de montrer ça, de donner à tout le monde l'autorisation d'envisager de le regarder. Cette image a participé à un premier mouvement, l'idée que c'était possible était née.

Trois ans après, quand j'ai décidé de documenter en ligne mon cycle menstruel, l'image était toujours là – le petit donut. Alors, j'ai commandé 100 spéculums sur Internet et moi aussi j'ai regardé. Une fois, deux fois, trois fois, je ne voyais rien. Le spéculum glissait, mon vagin était rempli de glaire cervicale, je n'arrivais pas à orienter mon miroir correctement, je devais me dévisser le cou pour voir mon sexe. J'ai fini par le voir, plusieurs fois, mais pas systématiquement. Petit à petit, j'ai complété la liste des facteurs qui me facilitaient ou non la tâche : le moment du cycle, ma position, ma forme générale, mon transit, la mobilité de mon bassin, etc.

Observer mon col de l'utérus, ou plus précisément tenter de l'observer, m'a appris beaucoup. J'ai appris à me servir d'un spéculum et désormais lors d'une consultation médicale, je connais les gestes du ou de la soignant-e, je peux anticiper et comprendre ce qu'il ou elle fait. J'ai affiné la connaissance de mon vagin : je connais son orientation, j'ai éprouvé son élasticité, j'ai découvert mon hymen. Je peux décrire mes glaires cervicales : tantôt transparentes et fluides comme un blanc d'œuf, parfois blanches/jaunes et collantes. Je me figure mieux ce qu'est le col de l'utérus : mes sensations sont plus précises, je situe mieux d'éventuelles douleurs à la pénétration, ou lors des règles.

Depuis des dizaines d'années, des féministes organisent des ateliers de self-help, pendant lesquels l'auto-examen du col de l'utérus peut être une pratique collective. J'ai eu envie de regarder mon col entourée d'autres personnes faisant la même expérience, de pouvoir en discuter ensemble, d'apprendre d'elles et de leurs corps. Si j'aime parler de cette pratique et inviter d'autres personnes à l'avoir, ce n'est pas seulement pour ce que nous apprend notre examen du col de l'utérus, mais parce qu'elle a éveillé en moi l'idée que mon sexe entier m'appartenait et m'était visible. De cette idée est née la conviction que j'en étais la maîtresse suprême et que, soignant-e-s ou partenaires, il leur faudrait mon autorisation explicite pour être autorisé-e-s à s'en approcher.

J'aime penser qu'à mon tour, en donnant à lire ou à voir la pratique de l'auto-examen, je peux être à l'origine de ce petit mouvement intérieur, que la curiosité vous domine et que vous aurez envie aussi de prendre du temps pour vous regarder. ■

Dark clouds

Texte Anonyme Illustration Clémence Gouy

Un jour d'été 2018, je suis sortie du cabinet de mon médecin avec une tape sur l'épaule, un sourire compatissant et un diagnostic : trouble anxio-dépressif. D'énormes « dark clouds » – comme l'a si bien décrit ce grand dépressif qu'était Winston Churchill – un ruminement, un engrenage qui engluait mon cerveau comme une marée noire.

Ce que je ne savais pas à ce moment, c'était qu'une famille de cabossé-e-s comme moi m'attendait sur Internet et qu'on pouvait rire malgré, mais surtout avec sa maladie.

Parmi les mêmes, vlogs, tweets et autres shitposts, j'ai trouvé mon réconfort, mais surtout une porte de sortie.

Récit d'un voyage parmi l'Internet de la dépression.

Pendant mon adolescence, j'ai comme tout le monde été happée par le monde de Skyblog : les glitters, l'orthographe approximative, les fanfics douteuses... J'ai tout dévoré avec cette sensation satisfaisante d'être plus intelligente et plus mature que la majorité

de mes congénères. Adolescente, j'étais déjà cynique et désabusée et rien ne me plaisait tant que de me repaître de la bêtise adolescente et de m'imaginer « bien au-dessus de tout ça ». Parmi cette masse de contenus, une tendance se distinguait nettement : les blogs dit « émo-suicidaires ». Pour celles et ceux qui auraient oublié, c'était le genre de blogs où l'on pouvait trouver des poèmes exaltant le suicide et la scarification, des récits relatant en long et en large les premières peines de cœur. Mon premier contact avec cet Internet de la dépression s'est fait là, dans cette esthétique kitscho-gothique qui m'écoeuraient et qui ne me donnait en aucun cas envie de m'y identifier.

Flashforward dix ans plus tard : j'ai 23 ans et rien ne va. J'ai été acceptée dans l'école de mes rêves, j'ai des ami-e-s que j'adore, mon propre appartement et un stage dans une boîte de production documentaire et pourtant... J'enchaîne les crises de larmes, la simple idée de prendre le train me plonge dans des abîmes d'angoisse, et surtout : je suis complètement dégoûtée par ma propre personne. Une chose n'a pas changé : je passe toujours autant de temps à traîner sur Internet, je travaille même désormais en tant que community manager.

Dark clouds

Un jour pire que tous les autres, je passe un après-midi à traîner sur des blogs. En me perdant dans la jungle des articles, je tombe sur plusieurs évocations de pulsions suicidaires qui me font étrangement du bien :

Je pense à la mort, et de manière plutôt serene d'ailleurs. Dans ces moments-là, j'envie les gens qui meurent de manière douce et paisible. Les gens qui ne se ratent pas. Je me pose la question de comment faire pour ne pas traumatiser ceux ou celles qui retrouvent le corps. Comment s'assurer que ton animal domestique ne te bouffera pas. Des trivialités dans le genre.

La fille pas sympa

Parfois j'espère que je mourrai jeune et dans des circonstances tragiques, comme ça les gens se souviendront de ce que j'aurais pu devenir plutôt que de vieillir et de toujours les décevoir.

PostSecret

En lisant ça, j'ai eu l'impression d'avoir trouvé des âmes qui résonnaient avec la mienne. Ces posts de blog ont réussi à mettre des mots là où de multiples consultations chez des psys n'avaient rien donné. Des personnes que je n'avais jamais rencontrées de ma vie avaient mis le doigt sur cette noirceur, ce sentiment de vide, cette masse noire qui pollue le corps et le cerveau.

Et si je n'étais pas seule, peut-être que mon cas n'était pas si désespéré.

Deux ans plus tard, après quelques errances thérapeutiques et un arrêt maladie, j'ai enfin un diagnostic : trouble anxio-dépressif. Un mal finalement commun, répandu, voire presque banal : la grande « maladie du XXI^e siècle » comme disent certains médias. Mais pour moi, me reconnaître en tant que

malade et surtout savoir que je n'étais pas responsable de ce mal-être qui me rongait a été une libération et un soulagement, aussi étrange que cela puisse paraître.

En vacances à New York, je fais un tour dans une librairie et le titre d'un livre accroche mon attention : *So Sad Today* de Melissa Broder. Là encore, j'ai l'impression de trouver une jumelle. Elle aussi est un bébé d'Internet, qui a fait ses armes sur Twitter où elle étale au grand jour les pensées morbides, écœurantes et sordides qui tournent en boucle dans la tête des personnes anxieuses.

good morning and welcome to the terror of being alive

triggers:

-my thoughts

-my feelings

-the sound of my own voice

-me

small talk requires 100% more energy than making out

Devenue une vraie icône grâce à ce compte, qu'elle a depuis décliné dans son recueil de chroniques du même nom et dans son podcast *eating alone in my car*, Melissa a contribué non seulement à la visibilité, mais surtout à la déculpabilisation des troubles dépressifs et elle a rassemblé une vraie communauté.

C'est à cette même période que j'ai découvert les vidéos d'Emilia Fart sur YouTube. Ah, Emilia... Comment la décrire ? Une sorte de gourou obèse lesbienne et vêtue uniquement de tuniques fabriquées avec des draps-housse qui prêche l'acceptation de soi en se teignant les cheveux dans les

toilettes publiques. Une collectionneuse de cheveux, fanatique de pizzas et de maquillage fluorescent qui filme dans ses vlogs ses (multiples) pétages de plomb. Anciennement anorexique, elle ne fait aucun compromis sur ce qu'elle est et jette un énorme rocher dans la mare de perfection affichée des autres youtubeuses. Avec son discours brut et honnête sur sa santé mentale mais surtout grâce à une fragilité qu'elle ne craint pas de montrer, Emilia est une étrange fée-marraine de la dépression qui apporte un énorme réconfort.

Some people don't digest me, but my life and my body and my light isn't here to make people feel comfortable. It's here for me to shine.

Et nous voici donc en 2019. J'ai quelques rechutes encore mais le pire est désormais derrière moi. C'est à la même période que les groupes « neurchis » (« chineur » en verlan, *ndlr*) atteignent leur pic de popularité sur Facebook : neurchis de mêmes, neurchis de pitichats, neurchis de bad puns... Ces groupes où l'on se partage des mêmes (essentiellement), des anecdotes (souvent) et des bons conseils (parfois) ont envahi les timelines et les tags de la majorité d'entre nous. Et c'est en fouinant parmi ces groupes que je suis tombée sur « Neurchi de dépression ».

Dans la solitude de ma maladie, j'avais oublié que je n'étais pas la seule à souffrir et que je n'étais pas non plus la seule à avoir développé les trois quarts de mon humour sur Internet. Et j'ai découvert que non seulement j'avais toute une communauté de gens comme moi à portée de main, mais également que l'on pouvait rire malgré, mais surtout avec la maladie. Ces mêmes qui peuvent paraître anodins à première vue

ont permis deux choses incroyablement bénéfiques : permettre à certain-e-s de mettre des images sur leurs maux et de se rassembler autour et à d'autres de pouvoir prendre un recul salutaire sur ce qui est train de leur arriver.

Au moment où j'écris cet article, j'apprends le décès de Noa Pothoven, cette jeune Hollandaise souffrant de PTSD (*Posttraumatic stress disorder*, en français Trouble de stress post-traumatique, *ndlr*) et d'anorexie qui s'est laissée mourir de faim et de soif à l'hôpital. Elle aussi avait trouvé un refuge sur Internet : sur son compte Instagram, elle parlait de sa souffrance, de son épuisement et de son envie de mourir. Pourtant, alors que beaucoup auraient souhaité lui rendre un dernier hommage sur la plateforme même où ils et elles avaient appris à la connaître, son compte a été effacé. Ce qui restait de sa voix a été emporté avec elle. Et je trouve cela d'une infinie tristesse. Quand bien même son discours était sombre et dérangeant, c'était elle. Il aurait dû rester après elle.

Internet a beaucoup été incriminé dans des affaires de harcèlement, de suicides et de dépression, bien souvent à raison. Mais pour moi, pour Melissa, pour Emilia, pour Noa et pour tou-te-s les autres, il a souvent été notre dernier lien avec le monde, notre source de rires, de conseils et parfois même ce qui nous permis de survivre. ■

Des à images

soi

Texte Alyx Taounza-Jeminet

« Superposant les différentes couches du visible – chaque nouvelle strate pouvant figurer un temps différent, un espace différent ou une expression différente –, [l'écran] établit des correspondances ou des complicités d'une couche à l'autre, l'ensemble produisant des effets de simultanéité, de coprésence et de traduction. »

Christine Buci-Glucksmann,
L'Œil cartographique de l'art, Galilée, 1996.

*Surplombant l'entrée de la salle de lecture,
Μνημοσύνη veille.*

Déesse de la mémoire dans la mythologie grecque, Mnémósyne est aussi mère des Muses. Le don de la mémoire est paradoxal, d'autant plus lorsqu'il est mis face à la noblesse des arts sous la protection des Muses. À sa racine, la mémoire est ce qui nous permet de nommer, de catégoriser à partir de notre expérience du monde ; aussi les Muses président à des arts liés aux discours, fondés sur cette capacité que nous avons à construire et raisonner à partir de ces catégories.

Mais la représentation visuelle, si essentielle à la pensée selon Aristote, ne figure pas au rang des arts. C'est qu'elle fonctionne dans un entre-deux hors de nos plans de

réalité langagiers. Il y a une immédiateté de l'image qui nous bouleverse hors de nos constructions intellectuelles, nous interpelle sur le réel.

En 1926, surplombant l'entrée de la Bibliothèque des Sciences de la Culture d'Aby Warburg, le nom de Mnémósyne invoque un nouveau rapport aux images. Car c'est ce même nom que l'historien de l'art appose à son ultime projet, *L'Atlas Mnémósyne*. Son intérêt pour la création humaine dépasse la discipline stricte de l'histoire de l'art : Aby Warburg entend fusionner de manière organique les sciences humaines. Pour cela sa bibliothèque est conçue comme un espace fluide permettant « d'examiner ensemble l'image et la pensée qui s'y rattache ». À sa suite, *L'Atlas* veut proposer une cartographie de la pensée humaine.

À sa mort en 1929, il avait dressé 90 panneaux, réunissant œuvres et coupures de presse, selon des thématiques iconographiques, études psychologiques de l'empathie ou de la mémoire sociale.

Ce travail iconologique est une étape majeure de la redistribution des images comme langage de la mémoire, une enquête sur l'évolution de l'expression de « la vie en mouvement ».

L'étape suivante fut mon agenda de 5^e.

Mais s'afficher comme ça, aussi entière et confiante qu'il était possible sur un ridicule bout de papier, contrastait avec la discrétion évidente qui a dû régner dans ma chambre. Cet espace n'était pas un refuge, et j'allais bientôt le partager avec mon frère. Il fallait laisser ma sœur grandir, avoir une chambre à elle. Combien de personnes trans ont dû grandir du mauvais côté de la fratrie, s'étouffer sous la couette ? Je ne rendais visible qu'un écho des intérêts familiaux dans une pièce qui ne reflétait de moi que du noir.

“La chambre que je n'ai jamais osée avoir, c'est aussi le Skyblog ou le Myspace que je n'ai jamais osé tenir.”

Je ne sais pas si vous avez eu cette chance, alors que vous alliez faire les courses pour la rentrée scolaire, de découvrir ces agendas. Leur couverture était brune d'un papier recyclé, nue. J'ai dû avoir un temps de latence dans le rayon où l'on se bousculait, avant de comprendre ce que cela impliquait : sous la protection transparente qui sentait encore le plastique neuf, je pourrais tout exprimer. Atelier découpage. Les magazines traînaient étripés sutr le tapis du salon, les pochettes d'album chauffaient sous la photocopieuse. Toute fière au collègue, je plaçais en évidence ce journal intime fait pour être vu, mood board définitoire. J'espérais chaque jour capter l'attention d'une camarade. On pourrait croire qu'il s'agissait d'un obscur rite de sélection par connivence. Cette customisation était aussi bien un appel qu'une carapace. La qualité esthétique de la couverture contrebalancerait ce pathétique besoin d'attention.

Cette main tendue vers l'autre ne devait pas avoir l'air de grand-chose, tout au plus d'un regard désespéré depuis le fond de la classe.

Est-ce là qu'Internet me sauve ?

Internet se cache au-delà de ces papiers découpés où, pendant des années, je resterais engluée. Pendant des années, même après avoir fui la colocation familiale, c'est dans la chambre de ma sœur que je venais respirer, où je trouvais un réconfort, une normalité absente des murs nus de mon adolescence : ma couverture d'agenda retrouvée constellée en tête de lit, le miroir maquillé au feutre, les guirlandes lumineuses, la pile de CD en désordre contre la chaîne stéréo. Aussi caricaturale qu'elles puissent paraître, cette esthétique, cette culture, me font regretter encore aujourd'hui d'avoir été si peu présente sur Internet jusqu'à la fin des années 2000.

La chambre que je n'ai jamais osée avoir, c'est aussi le Skyblog ou le Myspace que je n'ai jamais osé tenir, le chat MSN Messenger jamais activé. C'est une chambre cyborg en négatif, une chambre aux « identités fracturées », pour reprendre le *Manifeste* de Donna Haraway, déconnectée de tout

réseau, mais paraissant au monde ni comme moi ni comme une autre, incomplète et pourtant vécue. Elle aurait pu être, ma chambre. Comme moi d'ailleurs : cette fracture alors positive aurait pu être celle d'un prisme révélateur total, d'un espace sans restriction, poursuivi en ligne dans une exploration de soi et des réseaux sociaux. J'aurais pu me placer dans le monde, lire et lier l'autre et moi-même.

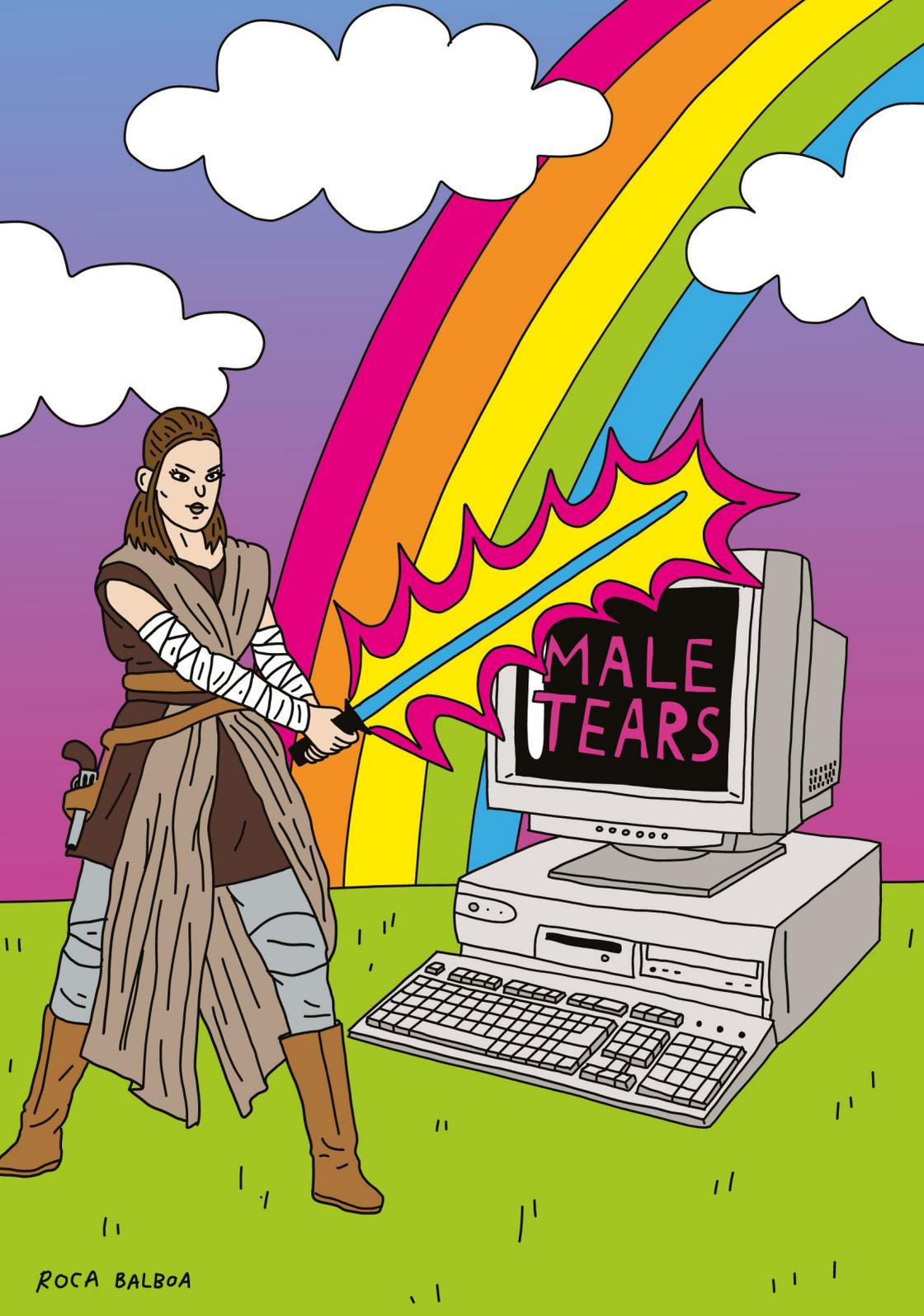
P.-A. Michaud parle à propos de *L'Atlas* d'une « iconologie des intervalles ». Le hasard, jamais si fortuit, des rencontres d'images provoque une lecture toujours différente et jamais interrompue. C'est ce que je cherche, lorsque je me livre en images, à travers des papiers découpés ou fichiers numériques : je n'attends pas seulement la reconnaissance, mais aussi l'extension des savoirs et des émotions. Des milliers d'images sont déroulées comme un film insensé sous nos yeux chaque jour. Mais le plus profond désir humain, celui d'unir les étoiles en constellation, trouver un motif dans l'absurde, nous fait saisir les bobines, remplir les intervalles.

TabloidArtHistory, projet de jeunes historiennes de l'art sur les réseaux, faisait ainsi entrer en résonance œuvres d'art et culture populaire : un nœud était épinglé, de deux images, deux moments. C'est de façon plus large la structure fondamentale d'une juxtaposition de deux éléments, réunis par l'absurde et le fil ténu d'un motif qui nous parle.

De *L'Atlas* à TabloidArtHistory, en passant par mon agenda de 5^e, un même élan nous anime : l'image ne vit jamais seule. Si l'Internet de demain est celui des données liées, je rêve d'un autre type de connexion, celle de nos subjectivités. Car

les images ne sont pas un langage, ou plutôt, elles appellent une telle diversité de lectures, au creux d'un instant, qu'elles ne peuvent être réduites à une donnée. Chaque image peut éventuellement s'épanouir en un microcosme de nos sentiments, une capsule pour notre mémoire. Warburg envisageait d'interroger les images au sein d'un moment de l'humanité, de tisser les liens, établir des constantes, à travers les époques et les civilisations. Internet aujourd'hui fait basculer cette toile à l'échelle des individus. À travers les collections d'images que nous accumulons, celles que nous diffusons, nous établissons une cartographie de nos intimités.

Internet est un monde de données et d'échanges. Mais c'est à la lumière des images, au-delà des rives du langage, que nous naviguons vers le hasard, que nous abordons la réalité de l'autre. ■



ROCA BALBOA

Un nouvel espoir

Internet est le meilleur moyen de faire entendre sa parole et de se réapproprié l'espace. Les femmes et les minorités l'utilisent quotidiennement avec tact et intelligence, que ce soit pour dénoncer des comportements et des actions ou pour se célébrer.

Texte Honorine Illustrations Roca Balboa

La pop culture a été créée majoritairement par et pour des hommes, et par le passé les femmes y ont souvent été reléguées au second plan. Même quand elles tenaient le premier rôle, dans des films comme *Elektra* (2005), *Catwoman* (2004) ou dans la série *Wonder Woman* (1975), elles subissaient un traitement sexiste, limitées par le *male gaze* des réalisateurs. Les personnages féminins (comme Black Widow dans le premier *Avengers*) ont trop souvent été destinés à satisfaire un public masculin : elles ont longtemps constitué un intérêt amoureux avant d'être traitées comme des protagonistes à part entière. Mais depuis le milieu des années 2010, les femmes n'ont plus envie d'être reléguées au second plan. Et elles le font savoir.

Les réseaux sociaux ont été un vecteur pour faire entendre les voix de celles qui avaient besoin d'être entendues. Elles se sont

notamment exprimées avec des hashtags sur Twitter comme #GirlsLikeUs (pour la visibilité des femmes trans), #NotYourAsianSidekick (contre les stéréotypes sur les personnes asiatiques), #BlackGirlMagic (pour célébrer l'empowerment des femmes noires)... Le hashtag #RepresentationMatters a justement permis de constater qu'il y a un grand manque de représentation de la pluralité des femmes dans la fiction.

La pop culture (films grand public, séries populaires, jeux vidéos, culture web...) se cale parfaitement à cette évolution de la société. Dans les films de super-héros, on assiste à une meilleure représentation et à des histoires toujours plus crédibles. Depuis quelques années, les grands studios comme Marvel laissent par ailleurs les personnes concernées reprendre possession de leurs histoires en les mettant aux commandes de leurs films, donnant ainsi une véri-

table identité et une vraie profondeur aux histoires et aux protagonistes. En 2017, Patty Jenkins est rentrée dans l'histoire en étant la première femme à réaliser un film de super-héros. *Wonder Woman* est devenu l'un des plus gros cartons au box-office américain en dépassant la barre des 100 millions

un renvoi à la culture noire d'Afrique (les costumes) et à la culture noire américaine. *Black Panther* a d'ailleurs provoqué un réel engouement du public. On a pu voir sur Twitter des parents montrant leurs enfants déguisés en personnages du Wakanda ou posant avec les affiches du film. L'enjeu



de dollars en un week-end. *Catwoman* (2004), réalisé par un homme (Pitof), qui sexualise son personnage jusque dans son costume, n'avait lui pas du tout fonctionné, remportant même un Razzie Award, une parodie de prix récompensant les pires protagonistes de l'industrie cinématographique.

Autre exemple avec le *Black Panther* de Ryan Coogler sorti en 2018 dont le héros, T'Challa, roi du Wakanda, est principalement entouré de figures féminines noires fortes comme sa mère Ramonda, sa sœur Shuri, la cheffe de sa garde royale Okoye ou encore l'espionne Nakia. Elles ajoutent de la profondeur, du sens, du mouvement et même une direction à l'histoire. Elles font avancer le récit au lieu d'être passives. C'est une lettre d'amour aux femmes, avec

dépasse les réseaux sociaux : les femmes rapportent. En 2019, Marvel a suivi DC en introduisant la super-héroïne Captain Marvel, et encore une fois le succès a été au rendez-vous (1 127 318 788 de dollars au box-office mondial).

On retrouve également un message important dans *Star Wars : Le Réveil de la Force* avec l'introduction du personnage de Rey, qui porte elle aussi un message féministe, élevant la femme au rang d'héroïne, autant voire plus puissante que ses partenaires masculins. Il y a une véritable redéfinition de la notion de « *Strong Female Character* ». Tous ces personnages sont des témoignages de prises de conscience et des changements non seulement de la société, mais aussi de l'industrie et de la culture. De nombreuses études durant cette décennie ont prouvé que

les femmes étaient les premières consommatrices de films en salles (52 % aux US selon le rapport de 2016 de la Motion Picture Association of America).

Mais cette mise en valeur des femmes dans la pop culture, soutenue et diffusée par Internet, ne plaît pas à tous. Avant même leur sortie, des films comme *Captain Marvel* ont été dénigrés. Sur le site de notes Rotten Tomatoes, le film a atteint le très mauvais score de 27 %... avant même sa sortie. Les commentaires postés par les masculinistes critiquaient le fait que le film soit encore un film de *Social Justice Warrior* et qu'il n'était pas réaliste (alors qu'on parle quand même d'un film de super-héros).

Les actrices qui participent à ce mouvement sont aussi sujettes au cyberharcèlement masculin.

Le fait qu'elles sortent des schémas classiques imposés par les fantasmes d'une société patriarcale ébranlent encore les plus faibles. Les comédiennes Brie Larson (Carol Danvers dans *Captain Marvel*), Kelly Marie Tran et Daisy Ridley (Rose et Rey dans *Star Wars*), sont celles qui ont vécu les « *male tears* » les plus violentes. Elles ont subi des attaques racistes, misogynes et sexistes. Un internaute est même allé jusqu'à couper les scènes du film *Avengers: Endgame* où l'on voyait les personnages féminins. Les actrices paient malheureusement le

prix de cet acharnement. Daisy Ridley voit régulièrement un psychologue à cause du harcèlement qu'elle a subi et Kelly Marie Tran a totalement quitté les réseaux sociaux à cause des déferlements de haine qu'elle essayait. Les milliers de posts en ligne l'ont fait douter d'elle-même et penser qu'elle ne méritait pas ce qui lui arrivait, qu'elle n'était pas à la hauteur. Quitter les réseaux sociaux était une décision personnelle, pour sa santé mentale, sa famille et sa carrière, mais aussi une façon de dire aux harceleurs : vous ne m'aurez pas. Les fans féminines de pop culture subissent aussi le harcèlement. Sur le Twitter français, le terme « *Wakanda* » (le nom du royaume de *Black Panther*), qui est avant tout un signe de ralliement et de fierté, est devenu une injure raciste utilisée majoritairement contre les militantes afro-féministes.

Même si l'*empowerment* fait peur aux masculinistes, grâce à Internet, la nouvelle génération ne compte pas se contenter des petits progrès obtenus. Elle est prête à accueillir ses nouvelles icônes. ■



Une planète nommée Internet

Texte Laëtitia Toulout Photos Lara Well

Bien loin dans l'univers, à des années-lumière, une jolie petite planète est constituée d'un sable multicolore. Si le sable pouvait parler, il parlerait d'une voix à l'unisson : la voix d'une unique conscience, qui peut se diviser quand les grains de sable sont séparés, qui s'unifie de nouveau quand ils ont rassemblés. *Un amour de sable* est une nouvelle de Sylvie Lainé dans laquelle le protagoniste principal, à savoir le sable qui constitue cette planète fictive, est unique et multiple à la fois ; il est mouvant, prend les formes d'un liquide.

C'est en quelque sorte l'image qu'envisage le sociologue Zygmunt Bauman à propos des sociétés contemporaines. Selon lui, « la modernité est en train de passer de la phase "solide" à une phase "liquide" » et les transformations s'accroissent toujours plus. Changeant en permanence, la société doit s'envisager « comme un "réseau" plutôt que comme une "structure" ». Les êtres et les faits deviennent insaisissables.

*C'est l'image
des grains de sables liés entre eux,
et ces liens créent une conscience,
d'une toile d'araignée,
d'un monde constitué de flux d'informations
qui gravitent dans le temps.
d'un espace réduit, qui s'appréhende globale-
ment, en permanence :
un globe dont on a accès aux informations en
temps réel.
d'un océan sur lequel on « surfe » (du moins,
dans les années 1990).
Ces images, c'est Internet.*

Choisir un grain de sable dans le désert, sur une planète de sable

L'être humain vit dans un prolongement technique et numérique qu'il a lui-même créé. Si Internet est perçu comme une ouverture sur le monde, des sensations de claustrophobie peuvent aussi émerger dans ce cercle infini mais relativement fermé. Dans l'immensité de ce monde connecté, apparaît le sentiment de réaffirmer son individualité.

C'est entre ces pôles de la nature et de la technique, de l'intime et du public, que se situe le travail de Lara Well, découvert sur Tumblr et qui regroupe depuis plusieurs années des images d'inspiration avec des photos et des textes d'un quotidien qui aurait pu être le mien ou celui de dix mille autres mais qui ne l'est pas, puisque les choses de la nature sont, contrairement à celles de l'industrie, uniques. Et Internet peut finalement être vecteur de cette unicité.

Lara Well écrit, dessine, fait des photographies, des vidéos, des performances et tout est lié à sa propre vie, ses récits intimes et vécus : son corps, ses inspirations, ses déplacements, sa manière de percevoir le monde, qu'il s'agisse des supermarchés, trains, plages, maison ou zones désaffectées... Entre archives personnelles et narration chronologique, elle déroule un flux qu'elle publie sur Internet, médium central, tronc de l'arbre parmi les branches et les racines, les manières de signifier qui tissent son œuvre.

J'ai mangé des grenades sur tous les balcons du monde (2018) regroupe ainsi des images d'archives tournées sur deux années : des souvenirs choisis, fragments (faussement) aléatoires de la vie ; et le Net n'est-il pas une sorte de monde composé de bribes dans lesquelles on peut naviguer et si aisément se perdre ?

Où sont les arbres ?

Dans un océan de particules connectées, nous devenons des pieuvres qui évoluent dans la liquidité, touchant l'environnement avec des tentacules au bout desquelles se trouvent des cerveaux aveugles. Cet environnement est de plus en plus technique : la nature se domestique, elle est confiée aux sciences et aux machines, tandis que son entité sauvage se désintègre. Ainsi, pour le théologien et sociologue français Jacques Ellul, « la Technique est en fait le milieu de l'homme. [...] L'homme a cessé d'être dans le milieu "naturel" [...] pour se situer maintenant dans un nouveau milieu artificiel. Il ne vit plus au contact avec les réalités de la terre et de l'eau mais [avec] celles des instruments et objets qui forment la totalité de nos environnements. » La nature, elle-même prise d'assaut par les progrès d'une modernité omniprésente, s'est en quelque sorte évaporée de nos quotidiens où la technique prime, nous englobe.

C'est ainsi que dans le milieu artificiel d'Internet nous découvrons une (re)connexion de la nature avec le corps féminin explicité dans, notamment, la vidéo *A conversation with rocks*, où le corps épouse la forme de rochers et communique par des gestes avec les éléments de

la rivière : eau, arbres, rocs, rayons du soleil. Lara Well irradie en silence dans les éléments et paraît prendre conscience de sa physicalité par les faits, formes et le temps allongé de la nature.

Dans une vision éco-féministe, la journaliste et autrice Pascale d'Erm envisage « le nouveau féminin » qui « n'oppose plus culture et nature, esprit et corps et permet de prendre conscience de notre « corps terreux » (*earthy body*), connecté avec l'ensemble du monde vivant, y compris le non-humain (les mammifères ou les insectes, les roches des montagnes, l'eau des lacs ou des océans, l'air...). » Pour elle, les femmes doivent se réapproprier à la fois les liens avec la nature mais aussi les revendications écologiques en parallèle du militantisme féministe : en effet, les deux luttes combattent les mêmes mécanismes de domination, à savoir le capitalisme et le patriarcat. Ainsi, pour renverser le sens du monde et instaurer une bienveillance revendiquée, il est nécessaire de retisser les liens perdus entre les femmes et la nature.



En Presque Pologne les arbres sont en forme de point d'interrogation, est une conversation entre Lara Well et un arbre choisi, une

phrase gestuelle que le végétal ponctue malgré lui. Cependant, si le corps féminin s'unit ici avec la nature, il se désagrège aussi dans les narrations intimes, les collages d'images animées. Les performances et la vie sont filmées puis publiées dans un flux en ligne, un espace impalpable.



Nous, cyborgs

Dans ce milieu voué à nos propres techniques, les corps perdent donc leur solidité, au fil des machines, outils numériques et pages web, de la « succession ininterrompue d'innovations vécues dans des flux sans fin [...] » (Éric Sadin), changement ininterrompu de notre environnement maintenant amplement numérique. Notre monde se transforme, et nous avec, emporté-e-s par la vague d'innovations, prétendument éclairé-e-s par des applications qui finissent, à force, par nous amputer de nos intimes consciences et responsabilités. Nous nous lions physiquement aux technologies, nous nous connectons sans cesse au grand réseau mondial, de plus en plus rapide, de plus en plus immersif. Pour l'écrivain et philosophe Éric Sadin, c'est « l'apparition d'un couplage inédit entre organismes physiologiques et codes numériques qui se

tisse [...] » et cette association induit « une tension instable entre aptitudes et missions dévolues d'une part à l'humain et d'autre part aux machines. » Autrement dit, les rôles déterminés entre les êtres humains d'une part et les technologies d'autres part se brouillent. Ces deux entités se confondent, à tel point que nous perdons pied dans l'univers numérique.

Ainsi, Lara Well se met en scène à la fois dans des lieux *in situ* et ordinaires comme une cuisine, une rivière, un terrain vague... mais aussi dans des décors qu'elle constitue de toutes pièces : une grotte antique en papier, un écran de télévision en pâte à modeler, une suite de fonds fleuris, une carte météo, une scène dramatique de film ou une marque de lessive rose fluo... L'intime s'étiole et le corps paraît aspiré par plusieurs mondes : un imaginaire nourri de culture populaire, une conscience de l'intime et des choses de la vie.

Un quotidien, des fonctions et des corps happés par Internet – nous vivons avec et par la technique. Mais qui est ce « nous » ? C'est la question que se pose l'écrivain Tristan Garcia dans son livre du même nom (*Nous*, éd. Grasset). Comme le sable multicolore de la planète de Sylvie Lainé, le « nous » est à la fois unique et multiple : chacun est composé de nombreux « cercles » de « nous », des prismes qui s'adaptent aux contextes et aux discours. Pour Tristan Garcia, quand Donna Haraway parle des cyborgs, êtres à la fois humains et technologiques (par exemple, des personnes vivant avec des prothèses électroniques), elle met dans le même « nous » et le même avenir les humains, les autres animaux et les machines. « Je préfère être cyborg que déesse » est la célèbre formule qui clôt son *Manifeste Cyborg*, essai

utopique qui inspirera nombre d'autrices de science-fiction, d'artistes et de féministes. Donna Haraway y propose une vision d'avenir pour le féminisme qui doit concevoir un monde où les cloisonnements sont abolis au profit de regroupements par l'accordance de chacun-e. La solution réside dans la figure du cyborg – et donc, dans le numérique – qui rassemble les humains avec d'autres espèces et avec les machines, mais aussi les humains entre eux. Les sous-divisions de race et de genre n'ont plus lieu d'être, elles sont dépassées par cet être hybride. Donna Haraway envisage ainsi cette « imagerie cyborgienne » qui « ouvre une porte de sortie au labyrinthe des dualismes dans lesquels nous avons puisé l'explication de nos corps et de nos outils », par lesquels notre appréhension des autres êtres s'est construite. Nous entrons alors dans une nouvelle ère, un autre monde, qui fait table rase d'un passé oublié ; « cela veut dire construire et détruire les machines, les identités, les catégories, les relations, les légendes de l'espace ». L'être cyborgien est lui-même technique, lui même grain dans un monde de sable, c'est l'image du réseau « qui suggère une profusion d'espaces et d'identités, et une perméabilité des frontières du corps personnel et du corps politique. » Par ailleurs, Donna Haraway engage les féministes à s'emparer des outils pour se rassembler et mener leurs combats : « le travail en réseau est à la fois une pratique féministe et une stratégie de compagnie multinationale : l'opposition cyborgienne lie la toile. » Dans cette pensée, le cyborg accepte en son sein toutes les oppositions et les contrastes, les reconvertit dans sa propre unicité. Il est l'élément et le tout, une sorte d'incarnation physique du concept d'Internet. Et cette physicalité est primordiale car elle est l'incarnation d'un futur, d'un avenir possible pour nous tou-te-s.

Des onglets et des luttes

Le *Manifeste Cyborg* engage ainsi les féministes à s'emparer des technologies en tant qu'armes pour leurs revendications, au lieu de s'en détourner sous prétexte qu'elles sont déjà utilisées par ce qu'il faut combattre.

De même, les artistes sont déjà cyborgs tant ils et elles utilisent les technologies à la fois pour créer et pour diffuser leurs travaux. Artistes et militant-e-s proposent des visions alternatives des médias dans lesquels ils et elles sont d'ores et déjà immergé-e-s.

Dans la grande toile d'Internet, il s'agit de créer et d'agrandir ses propres réseaux comme autant de cercles de « nous » à affirmer : « nous féministes », « nous artistes », englobé-e-s par un « nous cyborgs », précisé-e-s par un « nous écoféministes »... C'est au sein de ces « nous » que se situe le « moi » de l'artiste Lara Well, dont la pratique multimédia mêle une volonté éco-féministe de connexion à la nature et de bienveillance, prend à travers des histoires et publications en ligne la forme d'un cyborg, mais reste toujours intensément intime et personnelle.

Au sein de la « noosphère », c'est-à-dire la couche de l'esprit que peut représenter l'immatérialité du net, des pratiques éco-féministes en ligne peuvent reconnecter le cyber-espace avec la biosphère, ensemble des êtres vivants.

Il s'agit de rassembler les êtres et les pensées, les pratiques et les personnalités, d'écouter les sensibilités. Pour, comme Lara Well, crier : « *Shut up capitalism, you're making too much noise.* » ■

Double-page suivante : Collage de Pauline Jakubowski



★ Reprendre le contrôle de mon image - mon corps - et **L'ACCEPTER**

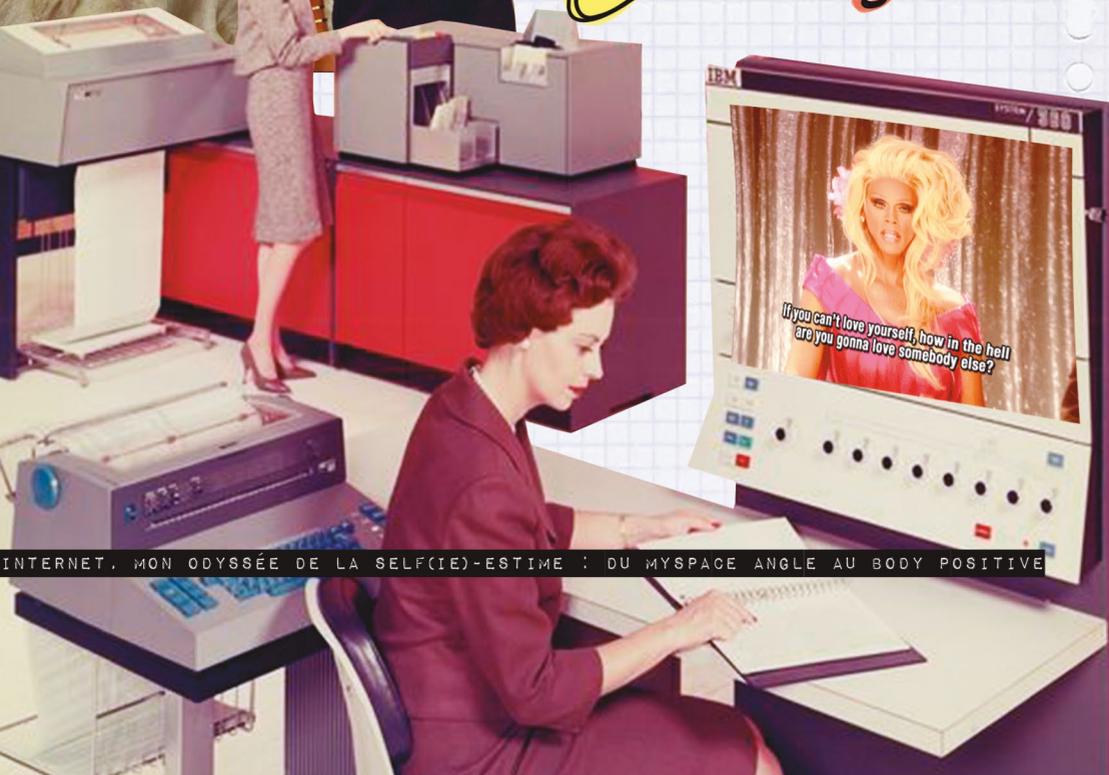
★ Lutter contre la norme et le manque de

REPRÉSENTATION

★ nous ne sommes pas SEULES, nous ne sommes pas ANORMALES!

NOTRE **ARNÉE** a un visage, notre **usage**!

★ et aussi, just en a peace q' on en a cool t-shirt ou eyeliner on fleek



INTERNET, MON ODYSSÉE DE LA SELF(IE)-ESTIME : DU MYSPACE ANGLE AU BODY POSITIVE



2 minutes en mains... vous serez convertis à la photo

armez déclenchez et voilà! vous avez réussi une photo parfaite

30 5

-Yeah, that's a....
-Camera phone.

5 75

Kim, would you stop taking pictures of yourself? Your sister's going to jail!

#bodypositive

Créé initialement par Connie Sobczak et Elizabeth Scott en 1996, le body-positivisme s'est transformé en mot-valise à l'ère des réseaux sociaux, effaçant son but initial : défier les normes de beauté imposées par la société en valorisant les personnes grosses.

Texte Jennifer Padjemi Illustration Marie Boiseau

Depuis quelques années, Instagram est devenu un vivier d'images en tout genre : de la modeuse sapée comme jamais à la vidéo amusante d'un bébé en train de manger, en passant par des tutos maquillage réalisés en moins d'une minute. C'est aussi le réseau social qui a su montrer une diversité dans la diversité, notamment au niveau du corps, célébrant le « body-positivisme » à travers des morphologies variées, du plus musclé au plus gros, femmes enceintes et vergetures comprises. La plateforme, que l'on relègue souvent à la « plus dangereuse pour la santé mentale », est finalement celle qui a ouvert la voie à d'autres formes de représentation, venant contrecarrer les modèles jusque-là établis (blancs et minces) et considérés comme la norme à adopter notamment pour les femmes, premières victimes des injonctions de la société et des médias.

Des personnalités comme Tess Holiday (@tessholiday) ou Jessamyn Stanley (@mynameisjessamyn) se sont servi d'Instagram pour changer les codes, en montrant des femmes vraiment grosses, avec des bourrelets et de la cellulite. Depuis 2015, le hashtag #effyourbeautystandards est utilisé pour illustrer des femmes badass

qui ne s'excusent pas d'être qui elles sont. On pense aussi à @bodyposipanda, qui a réussi à s'imposer dans la conversation et à faire du body-positivisme un sujet à part entière. Les médias ont pris à bras-le-corps cette idée, qui fait non seulement référence à la corpulence, mais aussi aux poils, à la cellulite, et au fait de s'accepter, tout simplement.

Récupération et invisibilisation

Sauf qu'à force de voir partout dans la culture *mainstream* le terme « body-positive », il a perdu quelque peu de son essence, jusqu'à être rejeté par les personnes vraiment concernées. Ces dernières étaient fatiguées de voir qu'il avait été récupéré par des personnes qui faisaient du 40 à tout casser et qui confondaient acceptation de soi et visibilisation des personnes grosses, victimes de grossophobie et sujettes à la discrimination des tailles normatives (beaucoup de marques de vêtements populaires s'arrêtent au 44).

En 2017, la blogueuse, poétesse et militante Kiyémis écrivait sur BuzzFeed France, « comment elle [s'était] éloignée du mouvement body-positive », rappelant que : « Le mouvement body-positive, en devenant



mainstream, s'est réaligné sur les critères de beauté construits notamment à l'attention des hommes, et il a perdu toute substance subversive en effaçant de la carte celles qui l'ont vu naître dans ces forums, les femmes les plus grosses, qui étaient absentes des espaces médiatiques, et ainsi en invisibilisant leurs expériences de la grossophobie, couplée au sexisme et dans mon cas, au racisme. » En somme, on ne voyait plus que des femmes « rondes », aux formes gracieuses et très souvent blanches et belles. Aujourd'hui, Kiyémis nous explique qu'il y a bien eu un « avant/après » : « Petit à petit, je vois plus de meufs noires, plus de meufs grosses. Mais c'est encore beaucoup trop lent. Et je trouve que le risque de tomber dans le superficiel est bien présent. Je pense que ça aide, mais ça ne peut pas être suffisant. » Pour elle, c'est « la société qu'il faut changer, les médecins, les personnes qui dessinent les vêtements et qui les produisent. Au-delà d'Instagram, il faut se concentrer aussi sur la vie concrète des gens. Comment on rend plus accessibles des lieux à des corps différents, comment on lutte contre la discrimination à l'embauche, comment on accompagne la santé mentale de ceux dont les corps sont mal vus par la société. L'image est importante mais il faut réussir à aller au-delà. »

Le monde d'après

Pour la blogueuse Adeline Rapon, qui compte plus de 60 000 abonné·e·s et qui est en place depuis plus de dix ans, « le problème du body-positive, c'est qu'il est généralement mal compris. Faire un 36 avec un peu de bourrelets et poser en petite tenue, c'est chouette, mais on reste dans un canon de beauté accepté. Le body-positive, c'est avant tout pour les corps ignorés par la société et l'industrie du vêtement, que l'on

se doit de célébrer. On doit se battre pour qu'ils soient visibles et qu'ils deviennent aussi normaux que ceux considérés comme tels. » Pour celle qui n'avait pas hésité à poser en sous-vêtements avec ses poils visibles pour l'action « Januhairy » (qui invitait les femmes à ne pas s'épiler pendant le mois de janvier, *ndlr*), l'idée est de normaliser l'acceptation de soi, sans artifices. « J'ai un peu de mal avec l'esthétique féminisme Tumblr où toutes les nanas sont des mannequins blanches et blondes qui peuvent tout se permettre et avoir un côté "arty", alors que ce que j'aimerais plus voir, c'est un côté "normal". » Une normalité où, espérons-le, plus personne ne sera choqué de voir une femme grosse faire son yoga, de voir des poils sur les jambes en plein été avec une robe, ou de voir de l'acné sans que ce soit considéré comme sale. Pour ça, il faut lire les expériences des personnes concernées et les écouter, comme Gabrielle Deydier, autrice de l'essai journalistique *On ne naît pas grosse* (Ed. Goutte d'or), ou encore Daria Marx et Eva Perez-Bello, autrices de *Gros n'est pas un gros mot* (Ed. Flammarion).

Malgré sa récupération *mainstream*, le body-positivisme aura permis d'aller dans ce sens. Le futur combat sera de sortir d'un esthétisme pour s'attaquer au fond des problèmes, empreints de patriarcat, de sexisme, de misogynie et de racisme. ■

Silver Lining

(nuages pour s'abriter les jours de pluie)

#ActionsMatter #BalanceTonPorc
 #BelieveWomen #BlackGirlMagic #BodyPositive
 #BringBackOurGirls #CanYouHearUsNow #CzarnyProtest
 #DancingIsNotACrime #DressLikeAWoman #EffYourBeautyStandards
 #EverydaySexism #FeminisTalk #Fem2 #FreeTheNipple
 #GirlsLikeUs #HeForShe #Hollaback #IAMANastyWoman
 #IBelieveHer #IWD #ImWithHer

#INeedFeminism #Intersectionality
 #IWillGoOut #JamaisSansElles #Januhairy
 #JournéeDeLaVisibilitéLesbienne #LesbianVisibilityDay
 #LesFemmesVeulent #LesPrincessesOntDesPoils
 #LifeofaMuslimFeminist #MaintenantOnAgit
 #MasculinitySoFragile

#MeToo
 #MonCorpsSurYoutube
 #NeverthelessShePersisted
 #NotYourAsianSideKick

#NotYourRespectableHijabi
 #NousToutes #PayeTaContraception
 #PayeTesRègles #PayeTonUtérus #PeriodsAreNotAnInsult
 #RapeCulturelsWhen #SayHerName #SheInspiresMe #SheLeadsIndia
 #SolidarityIsForWhiteWomen #StandUpJapan #StopTransMurders #StrongerThan
 #ThighReading #ThisIsNotConsent #TimesUp
 #ToTheGirls #TraditionallySubmissive #TransRightsAreHumanRights
 #TransWomenAreWomen #WeNeedFeminism
 #WhatWhereYouWearing

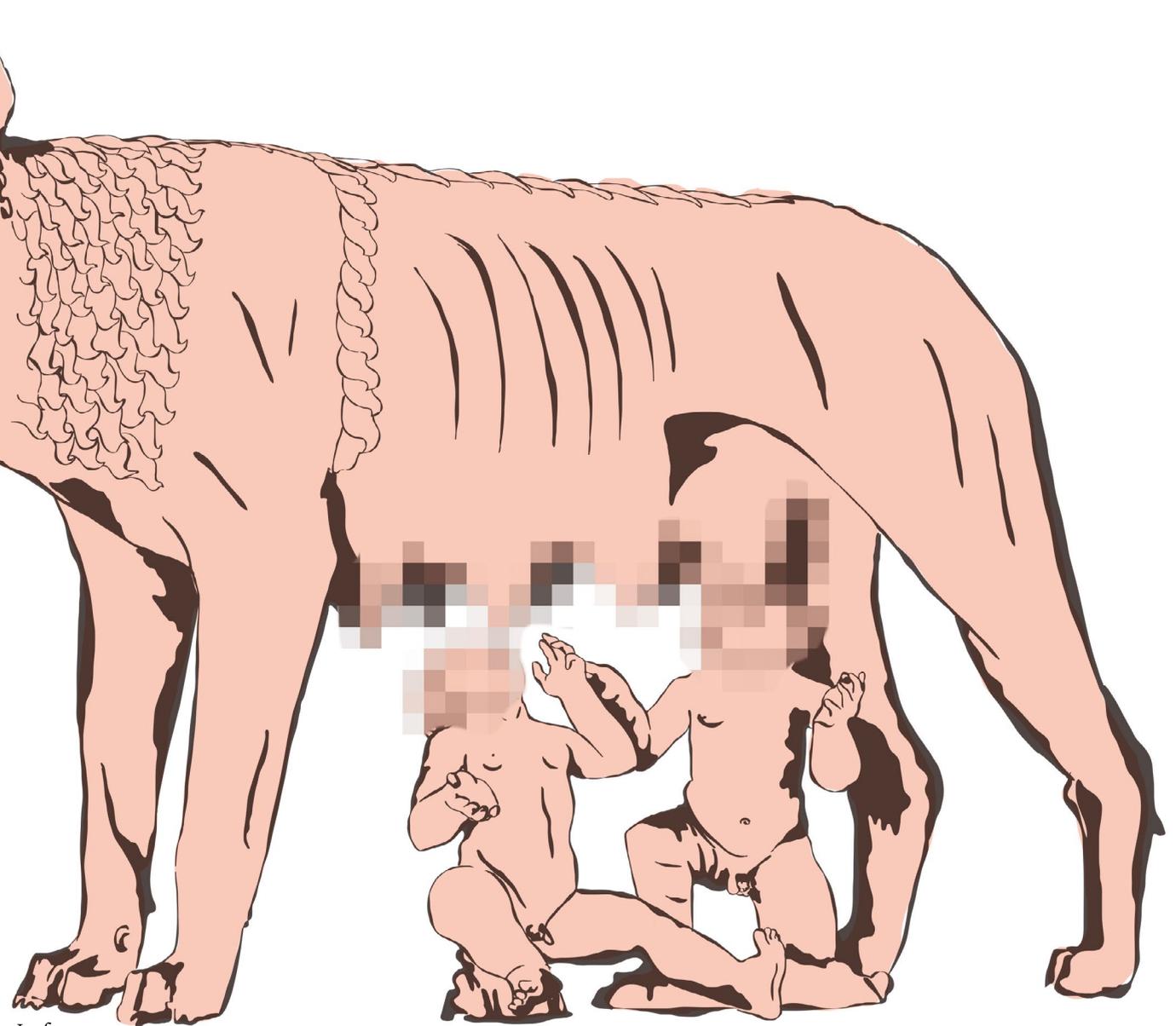
#WhyIDidntReport
 #WhyILeft #WhyIStayed
 #WhyWomenDontReport
 #WomanTax #WomensMarch
 #YesAllWomen

NO MILK TODAY

Texte Morgane Legond
Illustrations Aurélie Garnier

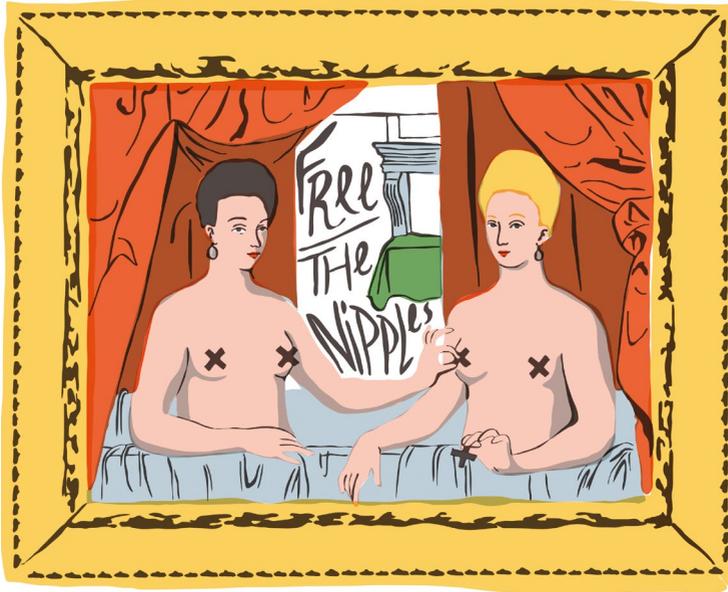
Avant de se pencher sur le sein - ce sacro-saint sein qui plaît sans plaire, qu'on aime voir mais qui doit être caché quand même -, il faut d'abord étudier l'image du corps de la femme en général. De tout temps, ce corps a été manipulé, maltraité et effacé. De tout temps, on a entendu des

discours contradictoires. La femme se libère, mais reste méprisée quand elle en fait trop. Les réseaux sociaux sont un vecteur avec les hashtags qui permettent aux paroles et aux corps de se libérer. Néanmoins, au cœur de cette libération, arrivent les détracteurs qui n'hésitent pas à cacher et censurer.



La censure des réseaux sociaux

Facebook et Instagram ont des règles en ce qui concerne ce que l'on peut ou pas poster sur leur plateforme. Ces règles ont souvent suscité des doutes et du mécontentement, les utilisateur-trice-s les jugeant trop restrictives. Facebook précise notamment ouvertement que les contenus montrant de la nudité ou à connotation sexuelle ne sont pas autorisés.



Il en va de même avec Instagram. Les illustrations sont toutefois autorisées : c'est pour cela qu'on voit surgir des comptes comme @jouissance.club, qui traite de sexualité à l'aide de dessins. Jouissance Club explique que ce n'est pas forcément Instagram qui choisit de censurer, mais les utilisateur-trice-s qui signalent son contenu. À partir d'un certain nombre de signalements, Instagram décide ou non de supprimer le compte. C'est ce qui lui est arrivé à deux reprises. En essayant de supprimer

Jouissance Club, les censeurs n'ont fait que rendre le compte plus fort puisqu'il a gagné pas loin de 20 000 abonné-e-s.

Le règlement d'Instagram n'autorise pas les photos contenant des tétons féminins, des parties génitales, des gros plans sur certaines parties du corps sous prétexte que le réseau est ouvert à un large public, notamment aux mineur-e-s. Toutefois la question de l'égalité se pose. Pourquoi ne pas censurer les tétons masculins ? Pourquoi les tétons féminins sont-ils automatiquement sexualisés ? En censurant les comptes traitant de corps et de sexualité féminine, les réseaux sociaux ne font que confirmer que ce qui touche à la femme doit être caché.

Les débuts de Free the Nipple

En 2012 naît le mouvement Free the Nipple, littéralement « libérez le téton ». Cette initiative met en exergue la liberté des hommes à apparaître torse nu alors que les femmes doivent se couvrir. Lina Esco, la réalisatrice du documentaire américain éponyme, lance sa campagne en courant seins nus dans les rues de New York. Pendant le tournage, le hashtag #FreeTheNipple voit le jour pour promouvoir le projet. À la suite de la condamnation de la réalisatrice, de

nombreuses célébrités prennent sa défense en publiant des photographies sur les réseaux sociaux. Il faut savoir qu'aux États-Unis, trois États interdisent aux femmes de montrer leurs seins et plusieurs ont des lois ambiguës à ce propos. À New York, depuis 1992, il est tout à fait légal de se promener seins nus dans les rues. En France comme aux États-Unis, la loi punit l'exhibition des parties génitales, mais les seins des femmes doivent-ils être considérés ainsi puisque ceux des hommes ne le sont pas ? De nombreuses femmes sont arrêtées pour « exposition indécente », comme l'artiste Holly Van Voast ou Lina Esco elle-même.

La campagne de libération du téton continue sur les réseaux sociaux et prend de l'ampleur en Islande quand une étudiante s'approprie le #FreeTheNipple pour instaurer une journée sur ce thème dans son université. Elle est vite victime de cyberharcèlement. Finalement, des milliers de jeunes femmes postent des photos d'elles torse nu en soutien à l'étudiante et le hashtag devient viral.

Quel message derrière le téton ?

Aujourd'hui, il faut se demander quel message nous diffusons à travers nos seins et le hashtag #FreeTheNipple. Nous demandons l'égalité homme-femme. Elle paraît dérisoire si on s'arrête au fait que ce ne sont que des seins. C'est là tout le fond du problème : ce ne sont que des seins, une partie du corps qui est hyper sexualisée, nous empêchant d'agir comme bon nous semble et de les exposer comme nous le souhaitons.

Derrière les seins se cache aussi le travail de nombreuses femmes, voire d'hommes, créateur.rice.s de contenus qui peuvent être censurés. Charlotte Danger, créatrice de

la chaîne YouTube Les Revues du Monde, s'est retrouvée confrontée à cette problématique : choisir de respecter ses valeurs et envies artistiques et ainsi voir son travail censuré et non monétisé, ou bien sacrifier ses idées pour avoir l'esprit tranquille ?

Rien de sexuel dans ce contexte en particulier, juste un parti-pris artistique que de nombreux-ses artistes choisissent d'assumer et de défendre. L'exposition des seins, et particulièrement des tétons, est toujours sujette à controverse. Il paraît loin, l'avenir où nous pourrions exposer nos corps, nos seins sans être jugées, dénigrées, sexualisées. La censure sur les réseaux sociaux a encore de beaux jours devant elles.

Pour les travailleuses du sexe, pour qui les réseaux sociaux constituent désormais une vitrine importante et la source d'une partie non négligeable de leurs revenus, le problème est d'autant plus urgent. Carmina, camgirl et réalisatrice, a notamment subi la suppression de son compte Instagram, ce qui porte fortement préjudice à son travail. Elle essaye encore de le récupérer mais n'est pas très optimiste sur le sujet. Le corps des femmes n'a pas fini de faire parler de lui, d'être méprisé, jugé et caché. ■

Hors normes

par Dwam Ipoméé

Hexialyse, 22 ans, Montpellier (France) (elle/iel)

J'ai lu le mot « *non-binary* » en 2010, sur les Tumblr anglophones. J'ai reçu une éducation peu genrée, des parents très ouverts, je ne m'étais jamais identifié à quoi que ce soit - jusqu'au collège, tout ça me semblait naturel.

Maintenant encore, les pronoms ne sont pas vraiment importants : « elle », c'est de la grammaire. Je sais qui je suis.



Nie, 28 ans, Paris (France) (iel) (mais le neutre c'est chiant à utiliser en français alors c'est pas grave. Je mélange masculin et féminin pour confondre les gens et ça me suffit)

Je suis humain agendre. J'ai entendu parler de non-binarité sur Tumblr il y a cinq ans. Je lisais sur les neuro-divergences et l'autisme, et typiquement ces gens sont souvent non-binaires et mal à l'aise sur les questions de genre.

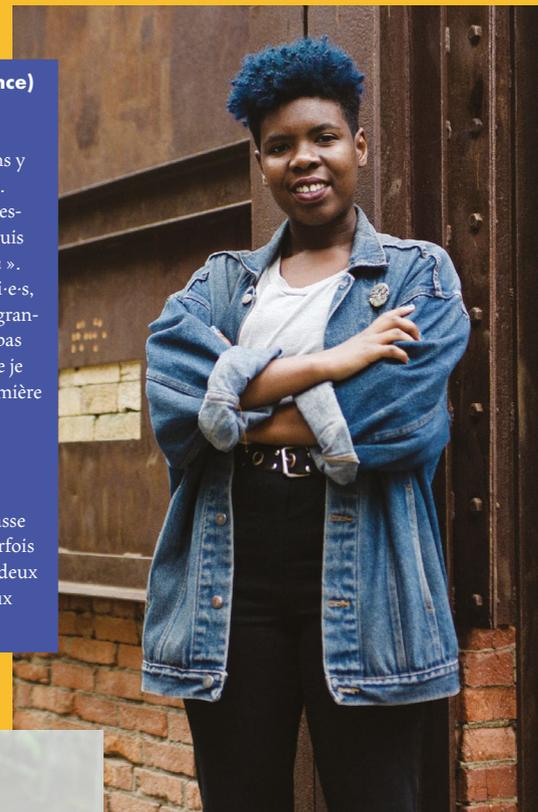
Ça m'a semblé logique, pas vraiment une révélation. Je pense que ça vient de l'éducation de mes parents qui avaient la flemme de nous donner une éducation genrée distincte.



Anaïs, 18 ans, Nantes (France) (elle)

Je me dégenre le plus souvent sans y accorder beaucoup d'importance. J'ai commencé à me poser des questions sur mon genre au lycée. Je suis vite tombé sur la « *gender unicorn* ». En déménageant loin de mes ami-e-s, je me suis rendu compte que j'ai grandi comme « un jeune humain », pas « une fille ». C'était si naturel que je n'ai posé le mot agendre qu'en première année d'archi.

Je ne suis pas out auprès de ma famille (trop timide, sujet trop conflictuel). Mon genre est plus intime que social, invisible ; je passe le plus souvent pour une fille, parfois pour un garçon, mais aucun des deux ne me dérange réellement face aux personnes inconnues.



Rozenn, 22 ans, Nantes (France) (iel/accords neutres)

J'ai découvert le terme de non-binarité sur Tumblr. Par la suite, lire plein de blogs et d'articles sur le genre m'a permis de comprendre ce qui me faisait me sentir mal, et mettre des mots sur ce que je ressentais.



Dwam Ipoméé, 34 ans, Nantes (France). Je trompe mes insomnies à coup de créations artistiques, en tatouage, illustration, photographie, vidéo, et BD. J'articule mon travail comme une sorte de poésie visuelle, autour du plaisir de l'incarnation et des identités queer : les relations, les sexualités et les amours fluides, le rapport au corps, les mythes et les mondes rêvés, questionnant et déconstruisant les stéréotypes et l'idée de norme.

Redécouvrir une littérature féministe

Les vagues #MeToo et #BalanceTonPorc ont prouvé l'influence du féminisme sur les réseaux sociaux. La force de frappe des militantes s'exprimant grâce à ces outils en ligne témoigne de l'importance de ces communautés.

Texte Sophie de toutestpolitique.fr Illustration Kei Lam

Webzines, podcasts, chaînes YouTube, blogs, comptes Twitter, Instagram, Tumblr... Le contenu féministe 2.0 n'a jamais été aussi facilement trouvable, rapidement disponible et créatif ! Parmi cette marée qui ne cesse d'inonder la toile, un type de contenus se démarque depuis quelque temps : la littérature féministe. La culture web militante brouille les frontières en usant d'Internet pour mettre en avant des œuvres souvent boudées par les médias traditionnels – des ouvrages classiques qui ont façonné les mouvements féministes aux lectures plus récentes. En tant que booktubeuse (youtubeuse littéraire) et créatrice d'un club de lecture sur Instagram, comprendre par quels moyens la lecture féministe est devenue un sujet aussi populaire m'intéresse car je suis à la fois spectatrice et actrice de ce « phénomène ».

En 2001, selon une étude de l'INSEE, 72 % des femmes déclaraient avoir pratiqué cette activité étant plus jeunes contre 57 % des hommes, et elles continuent de lire plus assidûment au collège et une fois adultes^{1,2}. Une étude de 2017 pour le Centre National du Livre le confirme : 93 % des femmes se

déclarent lectrices (54 % lisent quasi quotidiennement) contre 89 % des hommes.³ Cet écart remontant à l'enfance, une première explication se trouve dans les stéréotypes de genre ancrés dans l'éducation. Là où l'on favorise chez les garçons des activités sportives et de plein air, on encourage plus souvent les activités dites calmes ou sages chez les filles, comme celles d'intérieur dont la lecture fait partie.

Pourtant, le monde de la littérature ne fait pas preuve de la même considération envers les femmes. En 2012, les résultats d'une étude par Vida Web sur la place des femmes dans la littérature américaine et anglo-saxonne sont éloquentes : les hommes restent omniprésents aux postes de chroniqueurs... et parmi les auteurs dont les livres sont chroniqués^{4,5}. Le rapport de 2015 de l'Observatoire de l'égalité entre femmes et hommes dans la culture et la communication souligne la difficulté pour les femmes de briser le plafond de verre et de recevoir des prix dans les domaines de la culture et du livre⁶. En 2015, alors qu'elle n'arrivait pas à trouver d'agent littéraire pour sa nouvelle, l'écrivaine Catherine Nichols décide de l'envoyer sous un pseudonyme masculin et reçoit huit fois plus de réponses positives⁷.



En 2016, Leïla Slimani n'est que la douzième femme à remporter le Prix Goncourt depuis 1903. En 2018, *La Princesse de Montpensier* de Madame de Lafayette est le premier livre rédigé par une femme à paraître au programme du baccalauréat littéraire. En ne nous offrant que le statut de lectrices, nous endossons un rôle essentiellement passif, qui empiète sur notre liberté de création et d'expression. Malgré des chiffres criants, l'industrie littéraire est encore à la traîne, trop frileuse pour mettre en avant les femmes et pour apporter une réelle satisfaction à un lectorat féminin de plus en plus demandeur de réponses à des questions contemporaines majeures. Grâce à Internet, d'autres espaces parviennent à compenser ce manque.

notations et de critiques de livres Goodreads étaient des femmes¹⁰. Sur Instagram (majoritairement utilisé par des femmes), la communauté littéraire #bookstagram cartonne avec plus de 32 millions de photos postées de livres et de bibliothèques via des mises en scène soignées. Les militantes profitent de la popularité de ces sujets pour remettre au goût du jour des œuvres féministes. Depuis 2016, l'actrice Emma Watson propose chaque mois une œuvre écrite par une femme au sein de son club de lecture en ligne, *Our Shared Shelf*, suivi par plus de 200 000 membres. Cette même année, la blogueuse Mirka¹¹ inaugure sur Twitter le hashtag #AuFilDesAutrices pour mettre en avant des écrivaines. Depuis plus d'un an, en complément de son émis-

“Lire des femmes et lire sur les femmes, c'est tracer une Histoire souvent gommée des livres scolaires”

Les femmes étant majoritaires sur les réseaux sociaux (notamment Facebook, Instagram et Pinterest⁸), ces sites peuvent devenir des médias alternatifs sur des sujets méprisés et mal considérés.

Les années 2000, marquées par l'expansion des plateformes participatives en ligne, ont été témoins de ces nouveaux modes d'expression : les blogs littéraires ont permis à des amateur-trice-s passionné-e-s d'apporter leur avis à une plus large échelle et d'endosser un rôle d'expert-e-s⁹. Après la popularité des blogs, c'est au tour des critiques littéraires sur YouTube (ou BookTube) de trouver leur audience, et les femmes y sont très populaires (comme Margaud Liseuse, Nine Gorman, Bulledop...). En 2016, trois quarts des 50 000 membres du site web de

sion de podcast La Poudre Lit¹², Lauren Bastide recommande trois lectures sur la page La Poudre Lit pour approfondir les sujets évoqués avec ses invité-e-s. On peut également citer Après la première page¹³, un podcast lancé en 2018 et centré sur la littérature afroféministe, et Le Deuxième Texte¹⁴, produit par Slate, où des femmes journalistes évoquent des lectures féministes en lien avec l'actualité. Sur YouTube, la vidéaste Opalyne¹⁵ organise le challenge BookTube féministe (Femini-Books¹⁶). Mentionnons aussi Deuxième page, un webzine culturel dont une belle part du contenu est dédiée à la littérature féministe¹⁷.

Ces initiatives paraissent sur des réseaux sociaux très utilisés et des médias parfois

ditions *mainstream*, mais le fait de proposer des lectures moins conventionnelles portées par des voix de femmes est incontestablement une démarche alternative ET féministe face à ce qui prédomine actuellement dans le monde médiatique et littéraire. De plus, leur multiplicité suggère que ces projets sont faits pour durer dans le temps grâce à une audience fidèle et intéressée. Alors que peuvent apporter ces discussions en ligne autour de littérature féministe ?

Plusieurs facteurs sont à évoquer et ont un point commun : les femmes y trouvent une source d'émancipation indéniable.

En 1984, l'universitaire Janice Radway publie le livre *Lectures à l'eau de rosée : femmes, patriarcat et littérature populaire*, une étude devenue une contribution majeure au sein des Cultural Studies¹⁸. Portant sur des femmes lisant des romans sentimentaux dans le cadre d'un club de lecture, elle y montre que ces livres véhiculent un grand nombre de stéréotypes (dont des scènes sexistes et violentes), mais que les lectrices interrogées n'en sont pas dupes et différencient la fiction de la réalité en tirant des leçons de ce que vit l'héroïne (jamais elles ne laisseraient leur propre mari les traiter ainsi, etc.). Plus intéressant encore, ces femmes adoptent des attitudes et des comportements féministes par l'usage de leur club qui devient un moyen de se retrouver loin de leurs rôles de mère et d'épouse. Enfin, J. Radway revient sur une association texane d'autrices de romance dont l'ampleur nationale a permis de porter des sujets cruciaux (rémunération, conditions de travail...). Un élément est décisif pour comprendre l'importance de ces initiatives : la possibilité pour ces femmes de se réunir. Certes, les clubs de lecture sur Instagram, les challenges YouTube, les hashtags Twitter ne sont pas seulement l'apanage des femmes

puisque tout le monde peut y participer. Mais ils ont le mérite de mettre des femmes en avant et de créer des communautés majoritairement féminines. On peut s'en désoler (il y a urgence à ce que les hommes comprennent la nécessité de s'éduquer sur ces sujets), mais aussi s'enthousiasmer de voir les femmes s'organiser et interagir grâce à ce genre d'espaces. Elles créent des liens solides qu'on peut envisager comme une ébauche de solidarité politique entre femmes (la fameuse sororité) que de nombreuses militantes ont tant encouragée, à commencer par l'intellectuelle américaine Gloria Jean Watkins, alias bell hooks¹⁹. Lire des écrits féministes, c'est aussi chercher des réponses sur des inégalités dont on ne peut dater le commencement. C'est enrichir son vocabulaire de nouveaux mots, de nouveaux concepts, de nouvelles réflexions (parfois théoriques, parfois illustrées de chiffres). Dans leur étude portant sur la lecture féministe, Viviane Albenga et Laurence Bachmann soulignent à quel point ces pratiques sont décisives dans la construction de soi de certaines lectrices : se tracer un parcours intellectuel et culturel, transgresser les normes de genre, s'auto-nommer, légitimer sa propre situation, comprendre sa condition²⁰...

Lire des femmes et lire sur les femmes, c'est tracer une Histoire souvent gommée des livres scolaires, c'est s'appuyer sur le passé pour mieux comprendre le présent, c'est essayer de garder une trace d'un travail intellectuel ignoré, méprisé et complètement invisibilisé. C'est passer le flambeau aux nouvelles générations en leur transmettant le feu de la connaissance des plus anciennes. Au fond, c'est réaliser un travail de matricule littéraire nécessaire. ■

En vers et contre tous

Texte Kiyémis Illustrations Microplaid

**“La poésie, c’est donner un nom
à ceux qui n’en n’ont pas afin
que l’on puisse penser à eux.”**

Audre Lorde, poétesse, lesbienne, féministe noire

Pour de nombreuses personnes, la poésie est souvent associée à l’école. La poésie, c’est un exercice scolaire. Une leçon à apprendre, un travail d’apprentissage qui pouvait potentiellement faire gagner des points sur la moyenne. Finalement, le plus important n’était pas de comprendre les mots, de s’en approprier le sens, mais d’apprendre. Annoncer, chantonner, répéter.

Les textes qu’on nous proposait à l’école étaient des classiques. Le plus important n’était pas de pouvoir s’y identifier ni de les comprendre, mais de les connaître par cœur. Comme tout le monde, j’ai donc consciencieusement appris Victor Hugo, Charles Baudelaire... Car les classiques font partie de la culture légitimée. Ce capital culturel (hello Bourdieu) qu’il faut absolument posséder.

La plupart des classiques sont des œuvres écrites par des hommes blancs riches du XVII^e, du XVIII^e, du XIX^e, et au collège et

au lycée, tout ce qui touchait à la poésie ne faisait pas exception. Pour ces raisons, la poésie est devenue ce genre un peu particulier. Contrairement à d’autres types de littérature moins abstraits, elle est empreinte de mystère, difficile d’accès, un peu vieillotte et dépassée. Pour beaucoup d’entre nous, la poésie est un genre peu démocratique et inaccessible.

Et puis, un jour de 2013, pendant les manifestations contre le mariage pour tous, j’ai vu Christiane Taubira moucher le député LR (ex-UMP) Hervé Mariton en déclarant un vers de *Black-Label*, écrit par Léon Gontran-Damas, un poète de la négritude, courant littéraire et politique majeur du XX^e siècle, en pleine Assemblée nationale. C’était grandiose. En plus d’une fabuleuse ode à l’égalité, ce fut une façon magistrale de rappeler à quel point la poésie peut être cinglante, vivifiante et actuelle.



Adrienne Rich

La poésie, ça peut être badass

En retraçant les parcours des mouvements féministes, on peut retrouver au détour de slogans la plume de poétesses inspirantes, notamment aux États-Unis. Adrienne Rich, militante juive, féministe et lesbienne très active, a notamment écrit *Diving into the Wreck*, ce qui lui a valu la récompense du National Book Awards en 1974. Elle a également été reconnue comme une grande penseuse féministe de son temps, aux côtés de figures comme Alice Walker, autrice du roman à succès *La Couleur Pourpre* et pionnière du mouvement du *womanism*. Toujours aux États-Unis, on ne peut oublier l'incroyable Maya Angelou, militante pour les droits civiques et féministe, qui signe le merveilleux ode à la résilience *Still I Rise* et le superbe *Phenomenal Woman*. Quoiqu'encore méconnues du grand public, certaines poétesses francophones comme Tanella Boni, qui a notamment écrit *Là où il fait si clair en moi*, publié aux éditions Bruno Doucey, et obtenu le Prix international de poésie Antonio Viccaro, ou encore Samira Negrouche, une poétesse algérienne, qui a

notamment écrit sur la révolution algérienne et dont les ouvrages ont été traduits en plusieurs langues, ont participé à faire vivre la poésie francophone au-delà des frontières hexagonales.

Taubira à l'Assemblée nationale m'a fait redécouvrir la poésie sous un autre jour, et tant mieux, car c'est un genre en pleine renaissance. En tête de proue, des autrices et des poétesses qui n'hésitent pas à utiliser les codes du numérique pour faire passer des textes engagés et foudroyants. Aux États-Unis, le site Button Poetry s'est embarqué dans ce tournant en proposant des sessions de déclamations poétiques sous forme de petites vidéos adaptées au format Instagram et Twitter. Ses fondateur-trice-s ont aussi décidé de mettre en avant des profils diversifiés, des femmes, des personnes LGBT, des grosses, des non-Blanc-he-s, qui parlent des sujets de société, de dépression, de santé mentale. Résultat, ça marche. La chaîne YouTube de Button Poetry a plus d'un million d'abonné-e-s, et certaines vidéos sont devenues virales sur les réseaux sociaux.



Ijeoma Umebinyuo

Nommer l'innommable

La poésie sur papier, en vidéo ou sur Instagram, est un lieu où les écrivaines abordent des questions telles que l'identité, la nationalité, le racisme ou encore le sexisme. Plusieurs poétesses, comme la Nigériane Ijeoma Umebinyuo, décident d'embrasser cette question, et proposent une forme de poésie diasporale, où la question de la migration, de la transmission des cultures familiales, du rapport avec le pays des parents est dessinée avec finesse. Certaines autrices, comme Nayyirah Waheed, une Noire américaine assez discrète mais très suivie sur Instagram, parle de colorisme, de féminisme, d'appropriation culturelle en quelques lignes percutantes dans ses ouvrages *salt*, et *nejma*.



Audre Lorde

De même, les écrits de Warsan Shire, poétesse britannico-somalienne, voyagent entre les genres jusqu'à être repris dans l'album visuel *Lemonade* de Beyoncé en 2016, après avoir été énormément diffusés sur Tumblr. Au détour de leurs vers se dessinent des émotions qui font écho à celles que l'on peut et que l'on a pu vivre. On est vu-e-s

et on se voit. À travers leurs réalisations, on lit en filigrane l'héritage d'Audre Lorde, qui expliquait dans son essai *Poetry is Not a Luxury* que la poésie permettait de nommer l'innommable avant même qu'il soit pensé. Il faut bien l'avouer, c'est une expérience diamétralement opposée à celle qui m'a été proposée dans ma classe. Enfin, il est important de citer les travaux de Rupi Kaur, publiés en français et acclamés par la critique internationale. Son premier recueil de poèmes, *lait et miel*, s'étant vendu à plus de 500 000 exemplaires, prouve une bonne fois pour toutes que la poésie est un genre qui touche, interpelle et émeut, même en 2019.

Et en France ? La poésie s'essaie timidement sur Instagram, par des biais détournés, mais elle peine encore à sortir de son carcan. Et pourtant, des espaces d'espoirs se dessinent toutefois. Même si la culture du slam, qui crée des ponts entre poésie, musique et rap, n'est pas aussi implantée qu'outre-Atlantique ou outre-mer, des initiatives voient le jour, comme le festival Vibrations Poétiques à La Rochelle ou le compte Instagram @amours_solitaires, qui reprend des extraits d'échanges épistolaires pour les publier sous forme de captures d'écran iMessage.

L'envie de rendre plus démocratique la poésie est bien vivante. Elle n'attend que de jeunes autrices, des dizaines, des centaines, pour souffler sur la poussière et mettre de nouveaux visages à l'affiche sur les devantures des librairies. ■

Poèmes

Coumbis

Hope Lowie

Ce que les filles savent

C'est un secret que tout le monde connaît mais que personne n'aime avouer.
Un secret que les filles connaissent et ne risquent pas d'oublier.
Quand il fait sombre, on baisse la musique et on accélère le pas.
Je suis un peu farouche et je me sens libre quand personne n'est sur le même trottoir que moi.
Nous sommes seulement le jouet d'un autre.
Poupée de chiffon entre les mains des apôtres.
Une petite barre verticale sur l'immense échiquier des statistiques.
À la fin d'un frottement, un plaquage, une trace de lipstick.
Je sais seulement ce que les filles savent.
Aujourd'hui c'est toi, demain ce sera peut-être moi.
Dans ma chambre ou dans le métro, je fredonne que la sécurité n'existe pas.
Je sais seulement ce que les filles savent.
Quand l'homme est plus fort que toi rien ne sert d'être brave.

#ToutEstNoirSaufNosMeufs

Puisque l'humanité entière m'a choisie entre tous les êtres
Puisque l'obscurité de ma carnation semble être source de mon mal-être
Je contemple indéfiniment mes traits dans le miroir de mon désespoir
Serai-je plus parfaite si je n'étais pas si noire ?
Perdue entre trois retweets, un partage et quelques clics
Je me surprends à vouloir être la raison du bonheur de leur trique
Je m'agite, me tourmente, m'étrangle et me suffoque
Seras-tu la chair qui me délivrera de mes TOC ?
Dans tes yeux, je broie la couleur de mes ancêtres
Dans les miens, je regrette la lignée qui m'a vue naître
La beauté est-elle réelle s'il n'y a que moi qui la vois ?
La vie a-t-elle plus de sens si c'est toi qui me noies ?
Je scrute patiemment, avide d'y trouver du sens
J'attends toujours que tu t'agenouilles en signe de repentance
Rien n'est vraiment poétique s'il n'a pas baigné dans la tristesse
Alors dans tes insultes, je trie, à la recherche de caresses
Ne m'aime pas demain
Je sais que dans des temps pas si lointains
Le black love remplacera nos surnoms de putains
Mais ne m'aime pas demain
Aujourd'hui je suis seule
Mon cœur sombre tente de me persuader qu'il ne doit pas faire le deuil
Rien ne l'a quitté car personne n'a jamais été là
Pourtant, il s'est construit comme un arbre sans racine
Vacillant au vent faisant mine de ne pas courber l'échine
Il me nargue, me toise, me ment à moi
Alors que le vide de mon âme fait ricocher l'écho de son désarroi
Ne l'aime pas demain
Aujourd'hui, je suis là
J'effacerai volontiers
Je quitterai le pays des larmes
Pour celui de la bonté
Suis-je bête ou seulement nostalgique ?
J'aimerais revenir en arrière et grandir sans critique.

cyberharcèlement

\si.bɛʁ.aʁ.sɛl.mɑ̃\ masculin

1. *(Internet) (Droit)* Violence, en particulier psychologique, harcèlement, humiliation, intimidation, utilisant les moyens de communication technologiques (internet, etc.) comme support.

wiktionary.org

60 Féministes contre le cyberharcèlement

68 L'Internet de la haine

70 Que faire en cas de cyberharcèlement ?

72 Nta Rajel ?

74 Je suis venue te dire que je m'en vais : quand les femmes quittent les réseaux sociaux

Interview

Féministes contre le cyberharcèlement

Depuis 2016, le collectif lutte contre le cyberharcèlement, qui touche tout particulièrement les femmes, les jeunes filles, les personnes LGBTQI+ et les personnes racisées. Les membres et cofondatrices de Féministes contre le cyberharcèlement (Wissale Achargui, Johanna Soraya Benamrouche, Ketsia Mutombo, Laure Salmona et Coumba Samake) reviennent pour nous sur ce qui les pousse à agir et sur les progrès à faire pour mieux lutter contre ces attaques massives et violentes.

Entretien mené par Pauline et Lisa Illustrations Alice Des

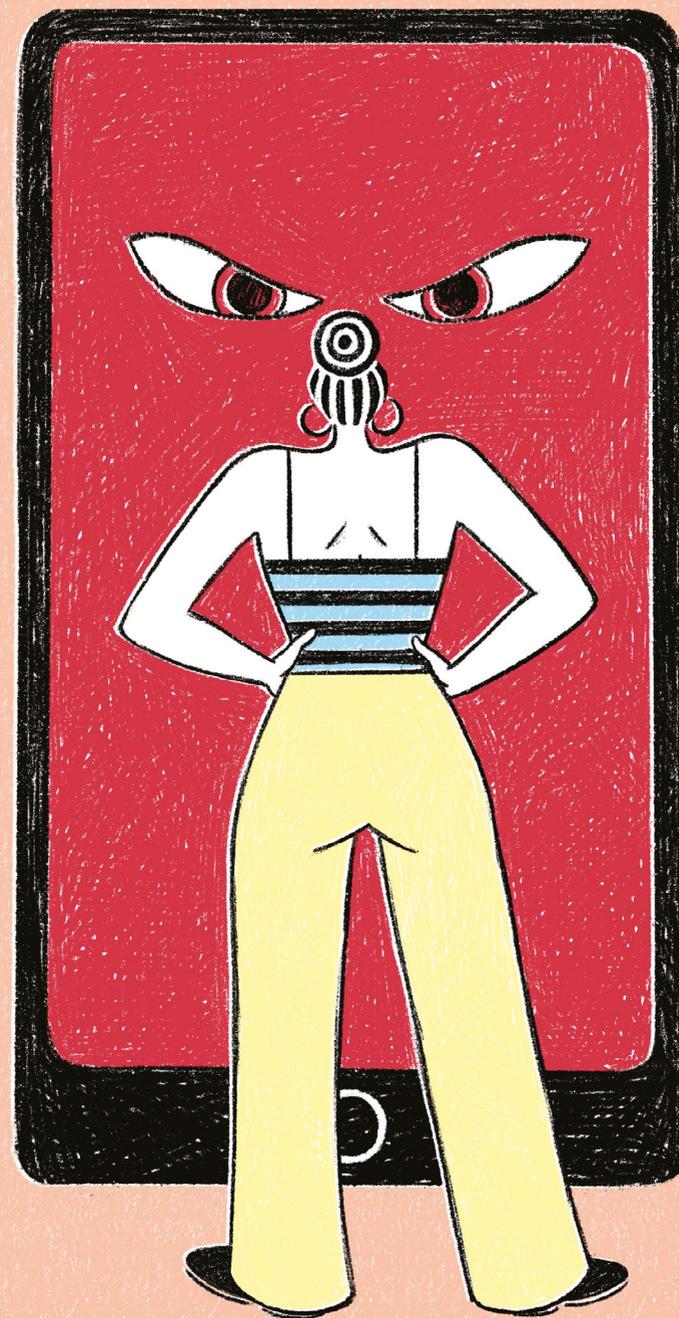
Pourquoi avoir lancé l'association Féministes contre le cyberharcèlement ? Quel a été le déclic ?

À l'automne 2015, nous ne nous connaissions pas, mais nous faisons toutes partie d'une conversation privée sur Twitter avec des dizaines d'autres féministes pour essayer de faire tomber, en toute confidentialité, des comptes de harceleurs sur le réseau et de trouver de l'aide pour accompagner plusieurs femmes racisées victimes d'agression sexuelles, de pédocriminalité, de menaces en ligne, de vengeance pornographique et de doxing. Elles subissaient des humiliations racistes et étaient rejetées de toute part, dans un état de grande vulnérabilité.

Après des semaines de signalement, rien n'avancait du côté de la plateforme : nous étions révoltées de les savoir abandonnées et agressées en ligne, mais également hors-ligne par le corps médical, éducatif et par

les forces de police qui les culpabilisaient et les traitaient de manière indigne. Il était clair qu'elles étaient ciblées en raison de leur genre ET de leur racisation par des injures et des mécanismes d'humiliations spécifiques. Nous nous sentions assez désemparées et impuissantes.

Un soir, nous nous sommes dit que nous devions changer de stratégie et ne plus garder cela pour nous seules, qu'il devenait urgent de rendre publique la complicité de Twitter avec la culture du viol, le racisme et la misogynie. C'est ainsi que nous avons lancé le hashtag #TwitterAgainstWomen pour témoigner des violences dont nous étions témoins en respectant l'anonymat des victimes, pour diffuser des captures d'écran d'insultes qui proliféraient sur le réseau et alerter sur le cyberharcèlement qui sévissait en toute impunité. Nous voulions interpeler le public, les plateformes sociales et les institutions afin de susciter



une prise de conscience du caractère systématique des cyberviolences, de leur continuité hors-ligne et du fait qu'elles ciblent des groupes minorés qui osent faire porter leur voix en ligne, que ce soit par la parole militante, l'organisation entre concerné-es ou le fait de revendiquer avec fierté son genre ou sa sexualité.

De là est montée une vague très forte : des dizaines de milliers de personnes s'engageaient dans la conversation, témoignaient des expériences communes à beaucoup de groupes minorés. Le constat était terrifiant : les médias sociaux étaient devenus un terrain hostile pour les femmes et les minorités et tout était fait pour nous faire taire et nous en exclure.

De nombreuses affaires tragiques de cyberviolences retentissaient avec ce mouvement : les journalistes continuaient à les traiter avec voyeurisme et sensationnalisme, mais commençaient à nous solliciter afin d'évoquer les dynamiques qui les engendraient en utilisant un nouveau vocabulaire et parfois une approche plus systémique.

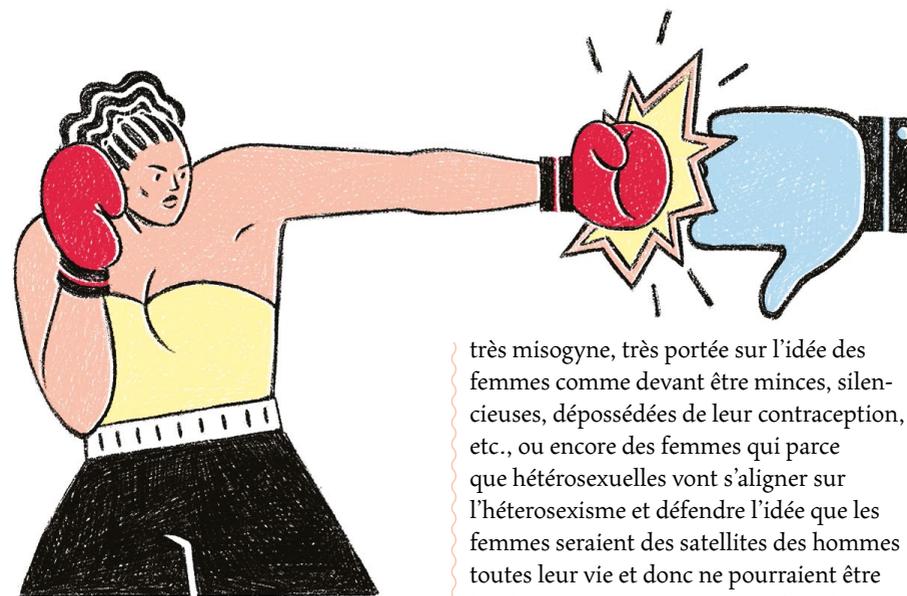
De nombreuses victimes et témoins nous demandaient de l'aide en message privé : à ce stade, nous n'étions plus que très peu à être mobilisées et toutes bénévoles, par ailleurs investies à temps plein dans nos activités étudiantes et professionnelles. Nous avons ainsi dû nous rencontrer en présentiel, nous former en autodidactes et dans la pair-aidance, valoriser les compétences de chacune et compiler des ressources en matière de victimologie et de droit afin

d'orienter au mieux les personnes qui nous sollicitaient. L'animation régulière de nos comptes autour du cyberactivisme ainsi que la production de ressources gratuites et disponibles en ligne devenaient une nécessité : nous avons ainsi travaillé sur des infographies, des threads, des guides, des recherches, des interventions et des interviews afin d'informer et de sensibiliser à la plus grande échelle possible.

Très vite, nous avons participé à des travaux parlementaires et été sollicitées par les pouvoirs publics, qui n'avaient que très peu de retour du terrain et avaient un grand besoin de comprendre les dynamiques et les nouvelles mobilisations militantes en ligne. De nombreuses associations nous sollicitaient pour développer des partenariats et commençaient à s'organiser pour aborder la question des violences de genre en ligne, qu'elles avaient rencontrées, mais pas encore forcément prise en main.

“Les femmes sont les premières victimes du cyberharcèlement en raison de leur positionnement dans le patriarcat et des modalités de l'expression numérique.”

Nous avons rapidement compris que nous commençons à attirer l'attention sur le vide béant qui existait en matière de traitement de la question du cyberharcèlement en France et que notre mobilisation, qui était à la base une réaction à des violences, trouvait une dynamique plus solide et pérenne : nous nous sommes alors constituées en association.



Quelles sont vos revendications ?

Nous sommes toutes féministes, c'est comme cela que nous nous sommes mises en lien. Notre revendication fondamentale est donc la fin de la domination masculine. Nous souhaitons que les hommes, qui, plus ils cumulent de privilèges, plus ils ont l'amplitude d'opprimer et de violenter (qu'ils soient blancs, cis, valides, riches, etc.), cessent de rendre violentes des institutions – comme le couple, la famille, l'école, le travail, etc. – qui n'ont pas à l'être nécessairement. Mais les hommes ne sont pas les seuls à pouvoir être dominants et asservissants : nos sociétés sont organisées de façon à ce que dès qu'une personne a un infime privilège, elle s'évertue à l'affirmer en renforçant notamment l'autorité morale des plus privilégié-e-s qu'elle. C'est ainsi qu'on observe des femmes qui, car blanches, vont s'aligner sur la suprématie blanche, qui est pourtant une idéologie

très misogyne, très portée sur l'idée des femmes comme devant être minces, silencieuses, dépossédées de leur contraception, etc., ou encore des femmes qui parce que hétérosexuelles vont s'aligner sur l'hétérosexisme et défendre l'idée que les femmes seraient des satellites des hommes toutes leur vie et donc ne pourraient être lesbiennes ou trans et surtout devraient désirer la domination masculine dans le cadre interpersonnel (le couple, la famille, etc.). La liste des traître-sse-s de classe est longue, c'est donc pour cela que la lecture intersectionnelle des dynamiques de pouvoir prenant place dans nos sociétés nous permet de mieux déceler les systèmes d'oppression et ensuite de réfléchir et de travailler à leur démantèlement.

Pourquoi les femmes sont-elles les premières victimes du cyberharcèlement ?

Les femmes sont les premières victimes du cyberharcèlement en raison de leur positionnement dans le patriarcat et des modalités de l'expression numérique.

Les réseaux sociaux sont des espaces où le visuel prend de plus en plus d'importance : sur Instagram, Snapchat, etc., on se met en scène et on documente son quotidien. Surtout avec des réseaux d'ex-

pression comme Twitter, où différemment Reddit... on expose davantage ses opinions et ses positions politiques.

Par ailleurs, sur les réseaux sociaux se forment des cercles de solidarité alternatifs, qu'il serait difficile de créer hors-ligne tant la vision universaliste républicaine chère à la France désire ignorer le fait que les oppressions nous atteignent différemment et qu'elles bénéficient à certain·e·s. Sur Internet, des personnes se connectent par souci de raconter des expériences partagées – par exemple les collectifs féministes,

“Dans une société patriarcale, les femmes ne sont pas des sujets autodéterminés et elles doivent s'aligner sur la doxa, qui veut qu'elles soient des objets serviables.”

les wikis LGBTQI+, les groupes de paroles Facebook, Discord, les forums d'échanges de réduction de risques pour les personnes (poly)toxicomanes, etc. Ce sont des espaces qui, en raison des problématiques abordées et des aménagements physiques qu'ils nécessiteraient (locaux accessibles, évitement d'arrestations, anonymat...) seraient difficiles à créer dans l'espace physique.

Bien sûr, la liste n'est pas exhaustive, mais quand on passe en revue les caractéristiques des espaces numériques, on voit rapidement qu'ils permettent aux femmes, et autres groupes dénigrés par le patriarcat de s'affranchir de règles servant leur aliénation et leur relégation au bas de la société.

Dans une société patriarcale, les femmes ne sont pas des sujets autodéterminés et elles doivent s'aligner sur la doxa, qui veut qu'elles soient des objets serviables. Cette doctrine fluctue avec l'espace et le temps, mais ce sont les hommes qui la théorisent afin de moderniser, adapter et rendre dynamique l'asservissement des femmes. C'est pour cela que dans les espaces classiques d'expression, les hommes dominent en nombre et en importance donnée à leur parole alors que les femmes sont silencieuses, les plus privilégiées étant malgré tout limitées à la réaction ou au commentaire.

Les femmes ne sont pas encouragées à créer de la solidarité et c'est ainsi que dès notre plus jeune âge, on nous assure que nous sommes fondamentalement ennemies et en concurrence pour l'attention des hommes. Aussi,

avec la circulation des images, de plus en plus importante dans l'espace numérique, remonte une idée misogyne que les femmes sont pleines de vanité et absorbées par elles-mêmes. Ainsi, de nombreuses femmes qui ont une présence visuelle sur les réseaux sociaux subissent beaucoup de cyberviolences, qu'elles correspondent aux canons de beauté (*fitgirls*) ou soient en marge de la féminité glorifiée (femmes noires, femmes visiblement poilues, travailleuses du sexe, etc.).

Vous insistez sur le caractère intersectionnel de l'association. C'est important de souligner le fait que le harcèlement touche encore plus les femmes racisées, handicapées ou LBT ?

Oui c'est très important, on ne peut pas écarter le sexisme lorsque l'on parle de cyberharcèlement, de la même façon qu'on ne peut pas écarter le racisme, les LGB-TQI+phobies, le validisme...

Pour nous, il est central de ne pas défendre seulement une catégorie de femmes, mais de défendre TOUTES les femmes victimes de cyberharcèlement, et pour cela il faut prendre en compte tous les facteurs favorisant les cyberviolences.

En 2018, Amnesty International a publié un rapport dans lequel l'ONG passe au peigne fin des tweets envoyés à un échantillon de femmes courant 2017. L'étude a montré que les femmes noires sont prises pour cibles de manière disproportionnée, et qu'elles ont 84 % de risques de plus que les femmes blanches d'être citées dans des tweets injurieux ou offensant. De même, les adolescent·e·s lesbiennes, gay, bi, trans, intersexes et queer ont trois fois plus de risques d'être harcelé·e·s que les adolescent·e·s cis et hétérosexuel·le·s.

Il est assez fréquent de voir, sur Twitter ou ailleurs, des personnes s'exprimer sur des cas de harcèlement en les minimisant. « C'est juste quelques tweets, on rigolait... » Comment pourrait-on définir concrètement le cyberharcèlement ?



Ce qui va permettre de qualifier le cyberharcèlement, c'est la répétition des agissements. « Quelques tweets », c'est déjà plusieurs tweets, et cela peut donc s'apparenter à du harcèlement. Si l'on regarde du côté de la loi, le Code pénal définit le cyberharcèlement comme le fait de « harceler une personne par des propos ou comportements répétés ayant pour objet ou pour effet une dégradation de ses conditions de vie se traduisant par une altération

de sa santé physique ou mentale », l'utilisation d'un service de communication au public en ligne ou d'un support numérique ou électronique constitue un élément aggravant.

Par ailleurs, le cyberharcèlement se distingue du harcèlement puisque ce sont des violences susceptibles de pouvoir s'exercer en permanence, sans limites, ni dans l'espace, ni dans le temps. Et aujourd'hui il est devenu impossible de simplement fermer son ordinateur ou d'éteindre son smartphone, le en-ligne et le hors-ligne ne sont plus délimités, nous évoluons en permanence dans un entrelacs des deux. C'est donc une menace qui pèse d'autant plus sur ceux qui utilisent les réseaux sociaux et le numérique dans le cadre de leurs activités professionnelles ou militantes. Le cyberharcèlement est d'ailleurs fréquemment utilisé comme un outil pour

rive, tout ce qu'il ont à faire, c'est en créer un autre, ce qui ne leur prend souvent pas plus de cinq minutes.

Concernant la modération sur Instagram par exemple, la programmation binaire et genrée des logiciels de reconnaissance faciale/corporelle va supprimer une photo de téton considéré comme étant celui d'une « femme » et non celui d'un « homme ». L'absurdité de cette politique a été démontrée par le compte @genderless_nipples qui diffuse en gros plan des photos de tétons, ce qui met le réseau dans l'impossibilité de déceler s'ils appartiennent à une femme ou à un homme.

“Le cyberharcèlement se distingue du harcèlement puisque ce sont des violences susceptibles de pouvoir s'exercer en permanence, sans limites, ni dans l'espace, ni dans le temps.”

réduire nombre de militant-e-s féministes, des droits humains ou de la diversité au silence !

Justement, en 2016, vous avez lancé le hashtag #TwitterAgainstWomen, qui avait notamment pour but de forcer Twitter à prendre des mesures contre les auteurs d'insultes. Les réseaux sociaux ont-ils leur part de responsabilité ? Préconisez-vous une meilleure modération ?

Les réseaux sociaux ont une part de responsabilité dans le cyberharcèlement parce que les harceleurs savent que la mesure la plus « extrême » que les réseaux sociaux puissent prendre à leur rencontre est la suppression d'un compte et quand cela ar-

La modération relève aussi souvent de logiques oppressives : la nudité d'un corps considéré comme non normé sera censurée car il pourra être considéré comme transgressif ou hypersexualisé, qu'il soit gros, handicapé ou trans par exemple. Des discussions sur la fluidité de genre ou la transidentité peuvent également être davantage surveillées voire même supprimées : dernièrement, nous avons été signataires d'une tribune de revendications éditée par des détenues trans de la prison de Fleury-Mérogis. Nous voulions valoriser ce contenu par de la promotion sur Facebook : le réseau social a considéré qu'il relevait de contenu à caractère sexuel et ne l'a pas permis.

Enfin, des photos ou vidéos dénudées de travailleuses du sexe postées de façon délibérée et positive peuvent être censurées alors même que le cyberharcèlement, le doxxing ou l'apologie du viol à leur rencontre par des milliers d'hommes reste autorisé par les médias sociaux.

La législation vous semble-t-elle suffisante sur ces questions de cyberharcèlement ?

Le cyberharcèlement étant un phénomène relativement nouveau, il y a encore des progrès à faire et des vides juridiques à combler en France, notamment en ce qui concerne l'envoi non consenti de médias à caractère pornographique (les fameuses *dickpics*, mais pas que). Cela dit, depuis 2016, la Loi pour une République numérique puis la Loi Schiappa ont apporté des améliorations permettant de mieux condamner la diffusion punitive de médias intimes (communément appelée « vengeance pornographique »), les raids de cyberharcèlement et la diffusion de photographies prise sous les jupes des femmes à leur insu. En revanche, il y a encore beaucoup à faire pour améliorer son application et l'accès de tou-te-s à la justice : les officier-ère-s de police et de gendarmerie sont rarement formé-e-s à la problématique des cyberviolences et les victimes qui souhaitent porter plainte se heurtent trop souvent à un accueil culpabilisant ou maltraitant, voire au refus de prendre la plainte, ce qui est tout à fait illégal. De même, les enquêtes sont trop souvent bâclées par manque de moyens et de formation des enquêteur-trice-s. Les procédures sont longues, coûteuses et le parcours judiciaire peut être maltraitant

pour les victimes. La plainte ne peut donc être présentée comme une panacée ou le moyen le plus efficace pour lutter contre le cyberharcèlement. Le travail de lutte contre les violences en ligne ne peut être porté par les seules victimes ; les réseaux sociaux et les pouvoirs publics doivent y mettre du leur. Une véritable volonté politique est nécessaire pour combattre efficacement les cyberviolences, car il faut garder à l'esprit que ces cyberviolences ne proviennent pas de nulle part et n'ont pas uniquement une origine technologique, contrairement à ce que certain-e-s voudraient bien nous faire croire, mais qu'elles sont rendues possibles par une société profondément inégalitaire où la violence qui s'abat sur les personnes opprimées et vulnérables est trop souvent considérée comme acceptable et inévitable. ■

Double-page suivante : extrait de la BD *L'Internet de la Haine* à paraître en octobre aux éditions Cambourakis. Cette BD est scénarisée par Johanna Vehkoo, journaliste féministe finlandaise, illustrée par Emmi Nieminen et traduite en français par Kirsi Kinnunen.

LES MENACES ET L'INTIMIDATION

Les menaces peuvent être adressées à la cible en privé mais afin d'avertir les autres en même temps, les agresseurs peuvent les diffuser publiquement.



LE BLACK PR

Il s'agit d'un ensemble de processus de relations publiques négatives et manipulatoires visant à détruire la réputation de la cible afin de la discréditer. Il peut prendre la forme d'une sexualisation (sexting), de commentaires sur l'apparence physique de la personne, de la mise en doute de sa santé mentale ou de diffusion d'informations sur sa vie privée dans le but de la diffamer.



Il est également possible de diffuser des informations biaisées ou fabriquées, ou encore de les publier dans un contexte fallacieux.

LE HARCELEMENT INSTITUTIONNEL

Les agresseurs peuvent procéder à des dénonciations collectives, ou contacter l'employeur de la cible. Celle-ci peut être calomniée dans des accusations envoyées aux autorités. De multiples plaintes peuvent être déposées contre elle. Si la personne ciblée est journaliste, ils peuvent faire des réclamations collectives auprès du Conseil national des médias. Ainsi, les agresseurs se servent des institutions et des structures existantes pour poursuivre le harcèlement.

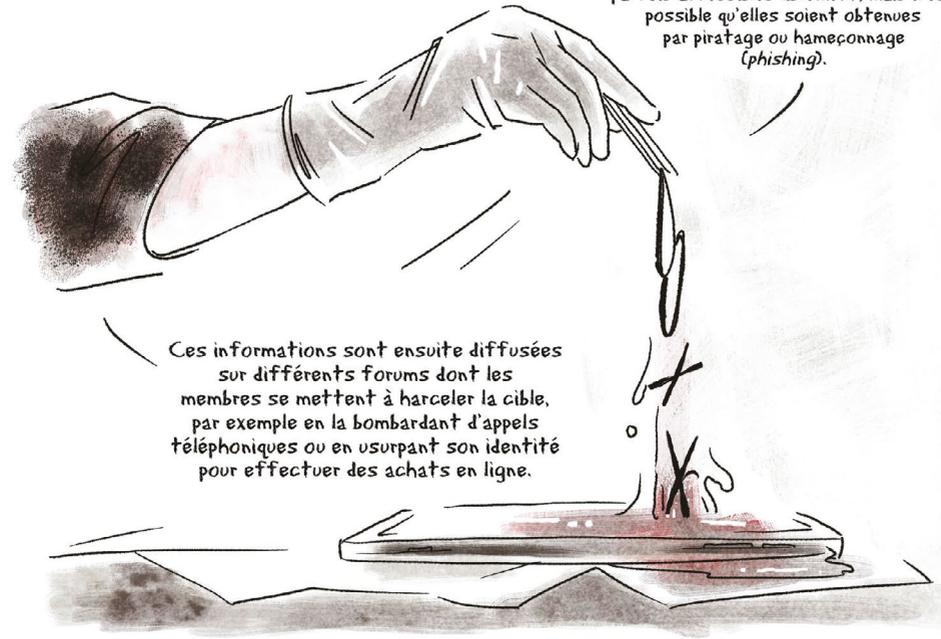


LE DOXXING

Il s'agit d'une pratique consistant à dénicher des documents confidentiels afin de pouvoir divulguer sans autorisation les données personnelles de quelqu'un. Celles-ci sont parfois accessibles librement, mais il est possible qu'elles soient obtenues par piratage ou hameçonnage (phishing).

LE HARCELEMENT ET L'INTIMIDATION ÉLARGIS AUX COLLABORATEURS DE LA CIBLE

Les agresseurs diffusent des informations sur la personne ciblée dans le but de semer le doute sur ses activités et de remettre en question ses compétences professionnelles. Si une journaliste prépare un reportage sur la victime, tel est menacé de signalement auprès du Conseil national des médias, voire de saisine de la justice. L'objectif est alors d'isoler la cible et de lui attribuer une réputation de collaboratrice difficile.



Ces informations sont ensuite diffusées sur différents forums dont les membres se mettent à harceler la cible, par exemple en la bombardant d'appels téléphoniques ou en usurpant son identité pour effectuer des achats en ligne.

Que faire en cas de cyberharcèlement ?

Texte Extrait du guide du collectif Féministes contre le cyberharcèlement

Le collectif Féministes contre le cyberharcèlement fournit un excellent guide en ligne pour connaître les démarches à suivre quand on est cyberharcélé·e. Nous vous proposons ici une liste non-exhaustive de conseils. N'hésitez pas à visiter leur site pour une liste complète.

QUE DIT LA LOI ?

Le harcèlement en ligne est puni que les échanges soient publics (sur un forum par exemple) ou privés (entre « ami·e·s » sur un réseau social). C'est la fréquence des propos et leur teneur insultante, obscène ou menaçante qui constitue le harcèlement. Un seul propos insultant est considéré comme une injure, des propos insultants répétés plusieurs fois peuvent être considérés comme du harcèlement, plus sévèrement puni.

Le harcèlement moral est un délit, l'utilisation d'outils numériques constitue un élément aggravant. Le cyberharcèlement est puni de deux ans de prison et 30 000 € d'amende.

La loi du 3 août 2018 vient combler un vide juridique en punissant le cyberharcèlement groupé (les raids) et en permettant de poursuivre ces faits même s'ils ont été commis une seule fois par de nombreuses personnes.

À QUI EN PARLER ?

Il est important de chercher du soutien et d'en parler à une personne de confiance.

Le harcèlement et la plupart des autres violences en ligne sont des délits, RIEN ne les justifie. Personne n'a le droit de vous harceler : ce n'est pas vous qui êtes à blâmer, ce sont celles et ceux qui harcèlent. Ne laissez personne vous culpabiliser.

Parlez-en à votre médecin traitant·e, un·e psychologue ou votre infirmier·ère scolaire, surtout si, depuis le cyberharcèlement ou les cyberviolences dont vous êtes victime, vous avez des idées noires ou suicidaires, des troubles dépressifs, des manifestations d'anxiété, des troubles alimentaires, des conduites auto-agressives, des addictions ou des manifestations somatiques.

CONSERVER LES PREUVES

Faites des captures d'écran avec votre ordinateur ou votre smartphone.

Il est important de faire une capture de la totalité de votre écran afin d'y faire figurer la date et l'URL de la page où est hébergé le contenu concerné.

Il est par ailleurs important de faire établir un constat d'huissier si vous souhaitez porter plainte.

COMMENT SIGNALER ?

Bloquez le ou la responsable des violences si cette fonction est disponible.

Faites un signalement en ligne afin de mettre fin à la diffusion du contenu inapproprié via :

- les outils de signalement anonymes proposés par les réseaux sociaux ;
- la plateforme gouvernementale de signalement des contenus illicites PHAROS : www.internet-signalement.gouv.fr ;
- la plateforme Point de Contact (www.pointdecontact.net), qui permet de signaler anonymement par le biais d'un formulaire tout contenu choquant rencontré sur Internet.

Sur son site stop-cybersexisme.com, le centre Hubertine Auclert propose de nombreux tutoriels détaillés pour signaler efficacement différents contenus sur les réseaux sociaux et services de messagerie instantanée en ligne.

PORTER PLAINTE

Toute personne victime d'une infraction peut porter plainte, qu'elle soit majeure ou mineure. Une personne mineure peut signaler toute infraction dont elle est victime à la justice. Cependant, si elle veut être impliquée dans le reste de la procédure, elle devra obligatoirement être représentée par une personne majeure. Le personnel de police ne peut refuser de prendre votre plainte, c'est illégal.

Vous pouvez contacter la brigade numérique par tchat 24 h/24 pour poser vos questions et préparer votre dépôt de plainte sur www.gendarmerie.interieur.gouv.fr.

Le dépôt de plainte peut se faire directement au commissariat de votre domicile ou à la gendarmerie. Vous pouvez aussi écrire directement au Procureur de la République, mais il faut détailler les faits et les caractériser, ce qui n'est pas aisé sans l'aide d'un·e avocat·e. Vous pouvez également déposer une pré-plainte en ligne (www.pre-plainte-en-ligne.gouv.fr) : ce service vous permet d'effectuer une déclaration pour des faits dont vous êtes directement et personnellement victime et pour lesquels vous ne connaissez pas l'auteur, et qui concernent des atteintes aux biens ou des faits discriminatoires. Pour qu'elle soit enregistrée comme une plainte, vous devrez signer cette déclaration dans une unité de gendarmerie ou un service de police de votre choix.

Le numéro vert national *Net Écoute* (0800 200 000) du lundi au vendredi de 9 h à 19 h ou www.netecoute.fr

La plateforme *Jeunes Violences Écoute* (0 808 807 700) ouverte de 10 h à 22 h tous les jours (sauf les jours fériés) ou www.jeunesviolencesecoute.fr

SOS Amitié 01 40 09 15 22 ou www.sos-amitie.com

Suicide Écoute 01 45 39 40 00 ou suicide.ecoute.free.fr

Nta Rajel ?

Texte Liza, co-fondatrice du collectif Nta Rajel ? Illustrations Léa Binda

Il y a un peu plus d'un an émergeait un hashtag lancé par des jeunes femmes nord-africaines, « #NtaRajel* ». Il symbolisait la nécessité pour toute une génération de femmes de s'identifier et de penser un féminisme qui leur ressemble. Ce n'était certainement pas la seule aventure à débiter sur un réseau social, par des conversations virtuelles. Quoiqu'il en soit, de ce hashtag partagé par un groupe restreint, a découlé un événement féministe en non-mixité de femmes nord-africaines.

Les invaincues de l'Afrique du Nord

Cette soif de briser le silence – sur des quotidiens violents, des assignations dégradantes, un héritage patriarcal et colonial – s'est traduite par une volonté d'organisation. De même que la colère face aux injustices s'est traduite en actions, le virtuel a laissé place au réel. 17 février 2019. 70 femmes se lèvent de bonne heure un dimanche pour aller « se rencontrer et se parler ». 70 femmes décident de prendre en main leurs récits individuels et collectifs le temps d'une journée sans tou-te-s les autres. Venues de toute la France, elles aspirent à construire un espace où elles pourront librement partager leurs expériences et tenter de mieux les décrypter.

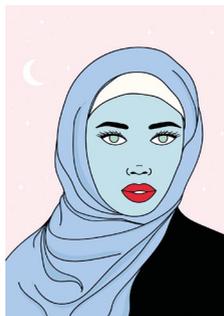
Comment le chemin du virtuel au réel

s'est-il accompli ? Comment les réseaux sociaux ont-ils été à la fois un lieu d'émancipation d'oppression ?

Du virtuel au réel : périlleuse traversée

Passer du virtuel au réel, c'est un peu comme passer de la théorie à la pratique : il faut sauter. Nous nous sommes d'abord rencontrés lors de plusieurs réunions complexes à organiser, les membres venant de Paris, Lyon, Metz, Bruxelles ou étant en déplacement en Roumanie et en Allemagne. Le péril de la traversée a atteint son apogée quand nous avons souhaité concrétiser notre projet en organisant la fameuse rencontre entre invaincues nord-africaines. En trois heures, les 60 places disponibles ont été réservées. La liste d'attente ne cessait de s'allonger, les

messages de s'empiler. Le besoin de cette rencontre se confirmait. L'annonce de la non-mixité n'a pas plu aux dominant-e-s : hommes blancs, hommes nord-africains et femmes blanches, tou-te-s uni-e-s pour empêcher une réunion qui se déroulait dans un lieu privé. Effectivement, grâce à Rokhaya Diallo, nous avons pu obtenir une salle discrète à Paris. Assimilé à l'Islam parce que certaines de ses membres sont musulmanes et portent le voile, le collectif fait alors face à une haine incroyable : comment des femmes



nord-africaines, de surcroît musulmanes pour certaines, osaient-elles remettre en question la double domination qui les vise ? Le climat devient particulièrement violent quand un responsable associatif nord-africain et musulman mentionne un membre de Génération Identitaire sous le tweet contenant le lien de l'inscription, en ces termes : « Damien, on y va ? » Les dénonciateurs de l'islamophobie et les islamophobes en convergence, quelle belle solidarité masculine ! Tous les coups étaient permis : photos volées et publiées, identités et adresses dévoilées, menaces de viol et de mort, etc.

Mais nous étions déterminées ; non seulement on allait se rencontrer, mais en plus ça se ferait avec chaleur et humanité, à la nord-africaine.

Entre oppressions et émancipations

Les réseaux sociaux auront été, pour le collectif Nta Rajel ?, un lieu de naissance puis un lieu d'exaltation et d'oppression. Ils auront contribué à mettre en contact des femmes françaises de la diaspora nord-africaine éparpillées en Europe et ils auront permis une prise de conscience collective sur l'absence d'une organisation féministe décoloniale pour les femmes de cette diaspora. Ils auront surtout permis la naissance d'un mouvement, puis d'un collectif. De même que les alliées politiques ont été rapprochées, les ennemis politiques – sexistes, racistes et autres énergumènes – ont eu accès aux victimes de leurs oppressions. Comment se sentir en sécurité lorsque certains appellent, aux détours

de métaphores, à « tirer dans le tas » que représentent les féministes musulmanes ? On se sent comme on se sent, certes. Puis on reçoit des centaines de messages de femmes qui nous disent « merci » ; parce que notre liberté, notre émancipation pleine, collective et individuelle, n'a pas de prix. Le cyberharcèlement est d'autant plus violent lorsqu'il vise les femmes racisées. Et grâce à nos soutiens, notamment de la part des afroféministes qui nous ont tout de suite soutenues, nous n'avons rien cédé. Les membres du collectif les plus visées ont été celles qui étaient visiblement musulmanes, parce que portant le voile.

Comment les garantes de la culture et de la foi osaient-elles convoquer une expression aussi insolente que « Nta rajel ? » ? Surprise : nous ne sommes pas un bloc monolithique.

Sortir des représentations fantasmées, sexualisantes et orientalistes des femmes nord-africaines, qu'elles soient musulmanes ou non, est l'un des enjeux de notre lutte.

Repenser les dynamiques négrophobes et arabo-centrées, nous réapproprier nos récits, revendiquer le féminisme porté par nos aïeules anticolonialistes, ne plus avoir peur d'être récupérées, penser à nous avant tout, construire la solidarité que l'on mérite, entre abandonné-e-s parmi les abandonné-e-s. ■

* Signifie littéralement « T'es un homme, toi ? » en darija. Cette expression insolente interroge les hommes sur leurs attitudes, notamment en société. Souvent lancée pour rappeler à un homme à quel point son comportement est indigne de la masculinité telle qu'elle est pensée par le patriarcat. Nous avons souhaité nous réapproprier cette expression car elle fait écho à nos origines, une cause de stigmatisation dans le contexte actuel et surtout pour l'insolence qu'elle véhicule. Cette réappropriation s'accompagne d'ironie puisque nous préférons l'adresser aux hommes qui violentent, harcèlent, tuent, etc.



Je suis venue te dire que je m'en vais : quand les femmes quittent les réseaux sociaux

Texte Fabienne Lacoude Illustration Marie Sahy

Sur les réseaux sociaux comme dans la cour de récré, la culture du clash justifie de malmenier un peu, beaucoup, à la folie ses congénères, lesquels (le plus souvent, lesquelles) s'en accommodent pour continuer à faire partie du *game*. Selon un rapport d'ONU Femmes en 2015, 73 % de femmes ont déjà été confrontées à des violences en ligne, et

ce, dès l'âge de 15 ans. Troubles du sommeil, hypervigilance, dépression, voici quelques-uns des dommages bien réels causés par des violences dites virtuelles. Selon le collectif Féministes contre le cyberharcèlement, un

tiers des victimes de violences sur Internet présente tous les symptômes du syndrome de stress post-traumatique. Face à l'ampleur des violences et à l'impunité de ceux qui les commettent, partir est parfois une question de survie, quitte à se priver de ces outils d'information, de socialisation et de travail que sont aussi les réseaux sociaux. Qui n'a jamais entendu parler de Nadia Daam ? En 2017, la journaliste a été victime d'un impitoyable raid – une action de cyberharcèlement groupé – de la part de membres du forum Blabla 18-25 du site

jeuxvideos.com, qu'elle qualifiait dans une chronique sur Europe 1 de « déchets non recyclables ». Menaces de mort, de viol, tentatives d'intimidation sur sa fille, d'intrusion à son domicile... elle portera immédiatement plainte contre ses agresseurs avant d'annoncer se retirer des réseaux sociaux. Trois de ses harceleurs ont, depuis, été condamnés et Nadia Daam



est devenue l'emblème des femmes victimes de cyberharcèlement, l'une des seules à avoir obtenu justice, l'une des rares, aussi, à avoir fait le choix de se déconnecter définitivement.

Elles sont pourtant nombreuses, les femmes, journalistes ou militantes, à s'être attiré les foudres des trolls, haters et autres loleurs – du nom de la Ligue du LOL, ce groupe de joyeux lurons connus pour avoir harcelé pendant dix ans nombre de leurs consœurs à coups de canulars téléphoniques, de photomontages et de tweets assassins. Dans un épisode du podcast *Quoi de meuf ?* qui leur est consacré, leurs victimes partagent la sensation d'une épée de Damoclès suspendue au-dessus de chacun de leurs tweets. Elles parlent

d'une véritable terreur ayant eu un impact sur leur sommeil, leur concentration, leur efficacité professionnelle. Pour Mélanie Wanga, ciblée par la Ligue du LOL pour ses positions afroféministes, partir était la seule solution, comme elle le racontait en février dernier au journal *20 Minutes* : « Ça m'a complètement miné le moral, j'ai perdu toute confiance en moi et ça a probablement eu un impact sur ma carrière professionnelle. Pour me préserver, j'ai préféré définitivement quitter Twitter. » Déconnecter pour se protéger, préserver ses proches et sa santé mentale, c'est également le choix qu'a fait la militante féministe Caroline de Haas. En février 2018, victime d'un raid consécutif à un article paru dans *L'Obs*, elle écrivait sur son blog : « Je suis fatiguée de ces violences. Je suis fatiguée de savoir que mes ami-e-s, ma famille et mes collègues voient des messages haineux à mon encontre. Je suis fatiguée de ces espaces sur lesquels des agresseurs, par milliers, me harcèlent et m'insultent en toute impunité. J'arrête. Je quitte les réseaux sociaux pour un temps indéterminé. »

Si les réseaux sociaux ont rendu possible #MeToo, ils sont aussi un lieu de menace pour les femmes, en particulier Twitter, qui a hissé le clash au rang de sport de combat. Amnesty International a plusieurs fois alerté sur la toxicité de ce réseau social indiquant que « [les] abus conduisent les intéressées à s'autocensurer dans ce qu'elles publient et à limiter leurs interactions en ligne. Ils poussent même certaines femmes à renoncer complètement à Twitter. » Ce que confirmait un rapport du HCE (Haut Conseil à l'Égalité) de novembre 2017 sur les violences faites

aux femmes en ligne qui indiquait que « les femmes victimes de harcèlement en ligne développent des stratégies d'évitement ». Ainsi, 1 femme sur 5 victime de harcèlement sur la Toile rapporte avoir fermé un compte pour se protéger et 41 % des femmes de 15 à 29 ans affirment qu'elles se censurent en ligne par crainte d'être victimes de harcèlement.

On peut légitimement douter de l'extinction de la race des haters, résistante, elle, au réchauffement climatique ; nul espoir, donc, d'éradiquer tout de suite les violences en ligne. Partir ? Pourquoi pas, en attendant que Twitter et les autres prennent leurs responsabilités – en 2016 le collectif Féministes contre le cyberharcèlement a lancé la campagne #TwitterAgainstWomen pour dénoncer le laxisme du réseau à l'oiseau bleu en matière de modération. Sinon, il y a Bodyguard. Cette application développée par le Français Charles Cohen (cocorico) ne met pas Kevin Costner dans notre portable mais permet de filtrer avant qu'ils ne nous parviennent les messages haineux sur YouTube ou Twitter. De quoi se prémunir de ce type de perle : « Pauvre meuf tu donne la chiasse avec ta tronche de couille posé sur un front. » Tentée ? ■

HOW-TO

Être complice des féministes

Ce n'est pas grave de ne pas tout savoir. Mais ce qui est important, c'est d'être prêt-e-s à bien vouloir déconstruire... Si vous souhaitez vous mettre à jour sur quelques principes de bases du féminisme, vous êtes au bon endroit. Ce petit guide a pour objectif de répertorier quelques ressources déjà disponibles en ligne. Éduquons-nous !
Astuce : si vous êtes une personne féministe fatiguée d'avoir à sensibiliser votre entourage, économisez votre précieuse énergie et téléchargez et partagez cette double-page en .pdf à cette adresse : womenwhodostuff.com/howto.pdf

Texte Émilie Laystary Illustrations Aurore Carric



1 Pourquoi le féminisme au XXI siècle
Droit de vote, légalisation de l'IVG, loi sur la parité en politique : bien sûr, l'histoire française est ponctuée d'avancées féministes. Mais les violences sexuelles et inégalités de salaires montrent encore comme le sexisme est une réalité tout à fait actuelle.



2 « Checker ses privilèges » lorsqu'on est un homme blanc, cis et hétéro
Pour comprendre le système patriarcal, il est important d'avoir en tête qu'il existe bel et bien des privilèges masculins, autrement dit des avantages à naître et à grandir homme cisgenre, plus encore lorsqu'on est blanc et hétéro. En plus d'une situation économique, sociale et politique qui leur est favorable, ces hommes peuvent jouir de solidarité de groupe, ce que l'on appelle le « boy's club ».



3 Laisser parler les personnes concernées
Confisquer la parole à quelqu'un, c'est ne pas lui accorder le droit de s'exprimer sur une problématique alors qu'elle est la mieux placée pour en parler. Pour mettre à l'aise un groupe de personnes donné et permettre à celles-ci d'échanger sans entrave, il arrive que des réunions non-mixtes (avec seulement les personnes concernées) soient organisées. Par ailleurs, on peut établir des similitudes entre mécanismes de domination subies par différentes communautés de personnes. C'est ce qu'on appelle l'intersectionnalité.



4 La culture du viol
Les stéréotypes liés aux corps des femmes leur collent à la peau dès le plus jeune âge. Trop jeune, trop vieille, trop mince, trop grosse : leur apparence est toujours commentée. Estimer qu'une femme est responsable de son agression à cause de sa tenue vestimentaire est une conséquence de la culture du viol. Il est urgent de rappeler que tout le monde peut s'habiller comme il l'entend et il est temps de parler de consentement.



5 La charge mentale ménagère
Alors que les inégalités hommes / femmes donnent le sentiment de progressivement s'atténuer, il est un endroit où elles demeurent féroce : les tâches domestiques. Toujours devoir penser à la liste des courses, anticiper l'organisation de la vie de foyer et être la seule personne à savoir où est rangé le fer à repasser : voilà autant d'exemples de charge mentale à la maison.



6 La sexualité égalitaire
Le plaisir féminin a longtemps été ignoré voire dénigré. Parce qu'il n'y a aucune raison pour que l'éjaculation sonne la fin d'un rapport sexuel hétéro, des femmes prennent la parole pour rappeler leur droit à l'orgasme. La sexualité égalitaire passe également par une réflexion autour des coûts de la contraception.



7 Être un allié au quotidien
On ne devient pas un allié des féministes d'un coup d'un seul. Ce n'est pas un badge qui se gagne un jour et s'accroche sur une veste. Être un allié est moins un statut définitif qu'un état d'esprit : celui qui consiste à accepter que déconstruire les clichés demande du temps et exige une dose d'humilité.

les sans pagEs

Une association s'est donné pour objectif de féminiser Wikipedia, une encyclopédie encore très masculine et où les minorités ont encore peu de place.

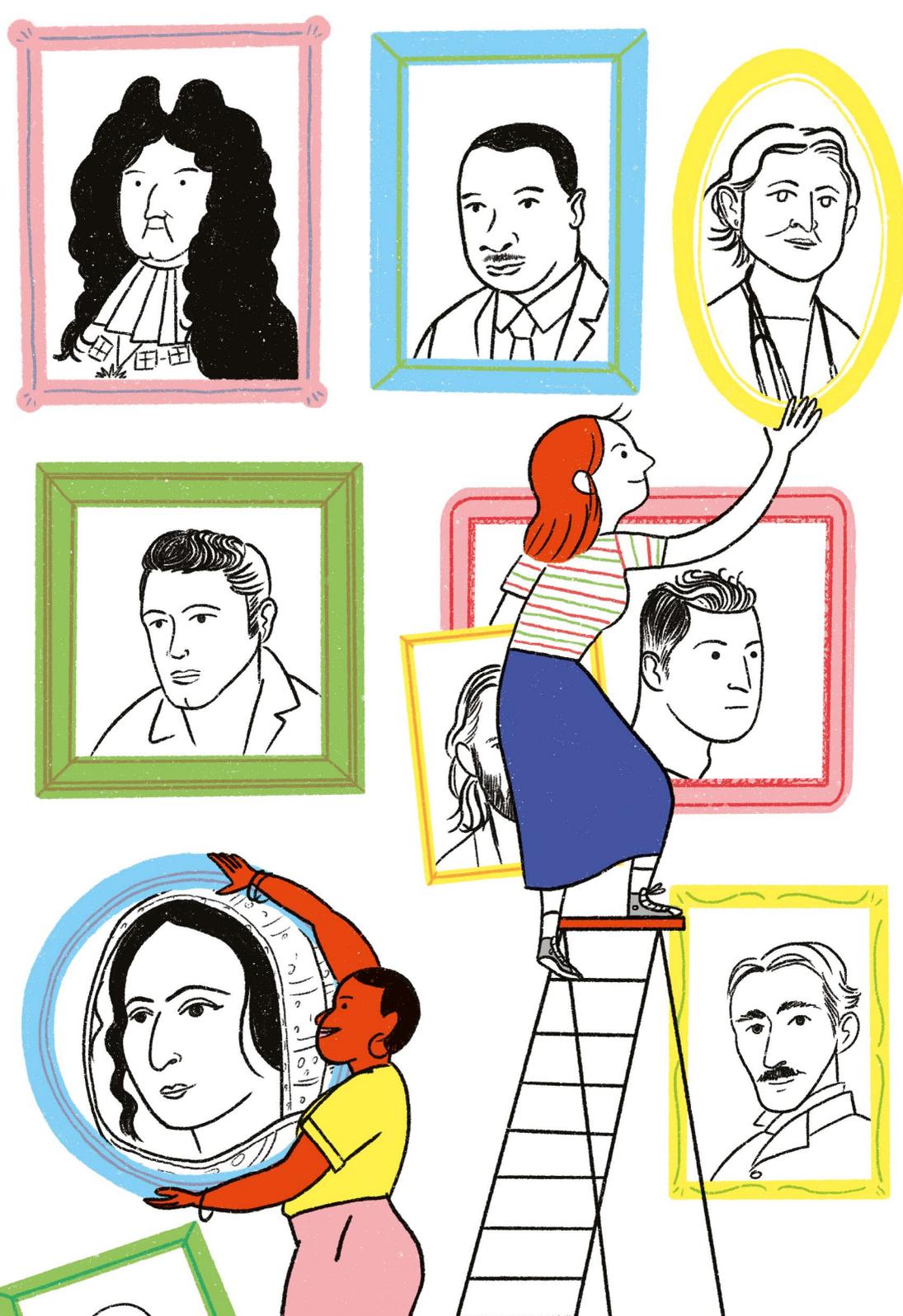
Texte Iris Ouédraogo Illustrations Aki

Vous ne connaissez pas Linda-Gail Bekker ? Le nom de Begum Hazrat Mahal ne vous dit rien ? Vous ne savez pas qui est Onome Ebi ? La première œuvre pourtant chaque jour à la lutte contre le virus du SIDA ; la deuxième a monté une armée de femmes et régné sur deux régions en Inde, et la troisième est l'une des meilleures footballeuses nigérianes de sa génération. Jusqu'au mois de mai, ces trois femmes illustres n'avaient pas de pages sur Wikipedia, le cinquième site le plus visité au monde.

Ce samedi 25 mai, une vingtaine de wikipédien-ne-s confirmé-e-s et amateur-trice-s sont attablé-e-s avec leurs ordinateurs à la Gaîté Lyrique à Paris. À l'initiative du collectif des sans pagEs, ils et elles sont

venu-e-s rédiger des articles afin de faire remonter un chiffre accablant : seulement 18 % des biographies de l'encyclopédie en ligne sont consacrées à des femmes. Sur la table, des gâteaux et des fruits ont été déposés par les animateur-trice-s de l'atelier, qui invitent avec enthousiasme les nouveaux et nouvelles arrivant-e-s à s'installer et à se servir. Des livres sur le cyberféminisme sont aussi mis à disposition : c'est le thème du jour.

Natacha Rault, qui a fondé le collectif en 2016, se déplace de poste en poste pour donner des conseils et permettre aux débutant-e-s de créer un article qui sera validé par la communauté Wikipedia. En effet, il n'a pas toujours été simple pour les sans pagEs de se faire accepter et ses membres doivent se montrer particulièrement méti-



culeux·ses pour que leurs productions ne soient pas recalées. Kvardek du – c'est son pseudonyme sur Wikipedia – 24 ans, dont déjà neuf années de contribution derrière lui, donne des instructions aux participant·e·s. « Premier conseil : si vous rajoutez une information, rajoutez toujours une source. Cela permet à votre article d'être mieux considéré par les contributeurs. »

Le collectif a été accusé lors de ses débuts de faire du « prosélytisme ». Des discussions enflammées ont eu lieu (et ont encore lieu) dans le « Bistro » de Wikipedia, un espace de tchat en ligne. Il a fallu convaincre les membres, en grande partie masculins, de la nécessité de cette démarche. « Certains pensent qu'on met de côté des critères pour avoir plus de biographies de femmes, c'est évidemment faux mais on doit être d'autant plus vigilant·e·s sur notre écriture », explique Olivia, 27 ans, libraire et contributrice hyper productive qui a rédigé 640 articles en seulement un an et un mois. Car pour qu'un article soit validé, il doit respecter plusieurs consignes : citer au moins deux sources et que celles-ci soient fiables et de qualité ; être centré sur la personne dont on parle ; comporter des sources secondaires – par exemple pas d'interviews ou d'articles écrits par la personne en question ; et que les références utilisées datent d'il y a au moins 24 mois.

Dans la rédaction aussi, il faut veiller à se débarrasser de ses biais de genre, notamment en évitant d'insister sur la vie privée ou bien de désigner les femmes par leur prénom. Et surtout faire attention à ne pas invisibiliser les personnes queer, les racisées ou encore les handicapées. « Y compris dans le travail qu'on fait, il y a une surreprésentation des femmes occidentales et particulièrement anglophones », reconnaît

Kvardek du.

Lurkin, 32 ans, animera, elle, le prochain atelier intitulé « Noircir Wikipedia ». Cette « rédactrice techno » a réalisé que l'encyclopédie en ligne reste très centrée sur le monde occidental et sur le même modèle que les sans pagEs, elle tente de diversifier les profils des biographies. C'est à elle que l'on doit le premier article sur le DJ français Kiddy Smile, une figure LGBT et racisée.

Toutes ces initiatives sont aussi une manière de redorer le blason de Wikipedia. Le site a mauvaise presse auprès des professeur·e·s, qui considèrent souvent que les articles ne sont pas assez rigoureux pour être utilisés lors de travaux scolaires. Kvardek du insiste : « Wikipedia est plus fiable qu'on ne le croit. Mais il ne faut pas oublier que la neutralité, un des ses principes fondateurs, est subjective. Chaque personne qui écrit donne son point de vue. En fait, Wikipédia est juste le reflet de la société. »

En multipliant les profils de contributeur·trice·s et en ouvrant la rédaction d'articles au grand public, Wikipedia pourrait donc bien redéfinir son principe de neutralité en parlant à tou·te·s et en offrant une meilleure visibilité aux minorités. C'est l'objectif de Lurkin : « Je crois à la transformation de la communauté wikipédienne. Mais ça se fait article par article et il nous en reste des milliers à faire. » ■

Elles étaient sans pagEs

Quatre portraits écrits par des membres de l'association des sans pagEs, qui ont donné à ces femmes la place qu'elles méritaient. Ces portraits sont disponibles en intégralité sur Wikipedia.



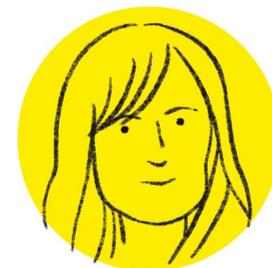
Esther Chapa Tijerina (22 octobre 1904 – 14 décembre 1970) était une chirurgienne, éducatrice, autrice, féministe, suffragette, syndicaliste et militante pour les droits des femmes et des enfants mexicaine. Durant sa carrière de médecin, elle s'est spécialisée en analyse clinique et microbiologie, et a enseigné à l'Université nationale autonome du Mexique.

Elena Dorfman, née en 1965 à Boston, est une photographe américaine. Elle explore les tensions culturelles entre l'artificiel et le naturel, l'animal et l'humain, l'imaginaire et la réalité. Ses moyens d'expression sont la photographie, le film et la tapisserie. Son travail est exposé aux États-Unis et en Europe.



Helen Olajumoke Oyeyemi est une romancière et nouvelliste britannique, née le 10 décembre 1984. Oyeyemi écrit son premier roman, *The Icarus Girl*, alors qu'elle étudie à la Cardinal Vaughan Memorial School. En 2013, elle est citée dans la liste des meilleurs jeunes romanciers britanniques de Granta. En 2014, *Boy, Snow, Bird* arrive en finale du prix du livre du *Los Angeles Times*. Le recueil *What Is Not Yours Is Not Yours* remporte le PEN Open Book Award en tant qu'« œuvre littéraire exceptionnelle d'un auteur de couleur publiée en 2016 ».

Eímear Noone est une cheffe d'orchestre et compositrice irlandaise, principalement connue pour son travail sur la musique de jeu vidéo pour lequel elle a été récompensée à plusieurs reprises. Elle a dirigé l'Orchestre de Philadelphie, le Royal Philharmonic, l'Orchestre symphonique de Bretagne, le Sydney Symphony, ainsi que plusieurs autres orchestres nationaux. Noone a été la première femme à diriger au National Concert Hall de Dublin, en Irlande.



Les pionnières de la Tech

Texte @MsTellington Illustrations Anouk Jurdant



Grace Hopper (1906-1992)

l'armée américaine, est à l'origine du langage COBOL. Dès l'âge de 7 ans, Grace se montre curieuse sur le fonctionnement des choses. Pour comprendre le fonctionnement d'un réveil, elle en démonte sept avant que sa mère ne se rende compte de ce qu'elle est en train de faire. Grace fait des études de physique et de mathématiques, puis un doctorat en mathématiques. Elle devient ensuite professeure à l'université Vassar, dans l'État de New York. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle s'engage dans l'armée et travaille sur Mark I, un ordinateur de 16 mètres de long programmé par cartes perforées.

Grace Hopper participe ensuite au développement de l'UNIVAC, le premier ordinateur commercial américain. C'est pour celui-ci qu'elle recommande un langage proche de l'anglais, compréhensible par des non-mathématiciens. On lui rit au nez mais l'idée fait son chemin et donnera, quelques années plus tard, le langage COBOL.

Ironiquement, Grace a reçu en 1969 le prix de l'homme de l'année en informatique (Computer Sciences Man of the Year Award). Depuis 1979, elle a elle-même donné son nom à un prix, le prix Grace Murray Hopper, qui récompense le ou la jeune informaticien-ne de l'année.

Marian Croak (1955-)



Avé- vous déjà téléphoné par Internet ? Voté par SMS pour une émission télévisée, ou encore fait un don par SMS ? Vous pouvez remercier Marian Croak, ingénieure américaine.

Après un doctorat en mathématiques et psychologie sociale, elle rejoint en 1982 AT&T, un très grand

fournisseur de services téléphoniques américain. À l'époque, certains voient déjà Internet remplacer la technologie du téléphone.

Marian Croak en fait partie et encourage alors AT&T à poursuivre les recherches dans cette voie. Elle va développer ce que l'on appelle la VoIP (Voice over IP, ou voix sur IP), c'est-à-dire le fait de faire passer la voix à travers Internet. Ce système est aujourd'hui utilisé par des applications comme Skype, Discord, Messenger ou Signal.

Lorsque AT&T s'associe à l'émission de télé-crochet American Idol, Marian développe la technologie pour que les téléspectateurs votent par SMS. Puis en 2005, quelques

mois après l'ouragan Katrina, elle invente les donations caritatives par SMS. En 2010, après le séisme en Haïti, cette technologie a permis de récupérer plus de 22 millions de dollars.

Marian Croak est entrée en 2013 au Women in Technology Hall of Fame. Elle travaille depuis 2014 chez Google, où elle est vice-présidente de l'ingénierie. Elle détient aujourd'hui plus de 200 brevets, dont une centaine concernent la Voix sur IP.

Stacy Horn (1956-)



grandes. Elle a été créée en 1990 par Stacy Horn.

Stacy Horn travaillait dans les télécommunications lorsqu'elle a lancé Echo, un *bulletin board system*, ou plus simplement un forum. On n'y accédait pas avec son navigateur comme on irait aujourd'hui sur Reddit (le premier navigateur a été lancé la même année qu'Echo) : il fallait s'inscrire et recevoir des instructions par courrier pour s'y connecter.

C'était avant Facebook, avant Twitter, et même avant le Web tel que nous le connaissons aujourd'hui. Echo était et est toujours une communauté en ligne de New-Yorkais, l'une des premières et des plus

Les membres d'Echo discutaient de tous les sujets : actualité, culture, santé, politique... 40 % de ses utilisateurs-trice-s étaient des femmes, ce qui était beaucoup comparé à la plupart des autres *bulletin board*

systems de l'époque. Stacy Horn disait d'ailleurs à ce sujet : « C'est sur Echo qu'il y a le plus de femmes, et elles ne vous donneraient même pas l'heure ».

En 1998, Stacy Horn a publié un livre racontant l'histoire d'Echo, *Cyberville : Clicks, Culture and the Creation of an Online Town*. Elle a depuis écrit plusieurs autres ouvrages, parlant de ses chats, d'enquêtes de police et de chant. Quant à Echo, la communauté existe encore aujourd'hui sous sa forme originelle, et ses archives racontent presque trente ans d'histoire vue à travers des claviers.

Lisa Gelobter (1971-)



Lisa Gelobter n'a pas

contribué à l'une des inventions majeures d'Internet... mais à deux. Elle a travaillé sur la vidéo en ligne, et on lui doit donc à la fois les gifs animés et les sites de streaming comme Netflix et Hulu.

Après des études d'informatique centrées sur l'intelligence

artificielle et le *machine learning* à l'Université Brown dans le Rhode Island, aux États-Unis, Lisa a travaillé sur Shockwave. Plateforme permettant de créer des animations et des jeux vidéos, Shockwave est aujourd'hui reconnue comme une pionnière de la vidéo en ligne.

Lisa a également travaillé sur Brightcove, Joost et The FeedRoom, d'autres services de vidéo en ligne. Elle rejoint ensuite Hulu pour lancer leur service de films et séries en streaming.

Les gifs animés ont été créés par CompuServe, une équipe menée par l'informaticien Steve Wilhite. Les travaux de Lisa ont cependant été indispensables au développe-

ment de notre moyen favori de partager des images de chats.

Lisa devient ensuite Chief Digital Service Officer du Département de l'Éducation pendant la présidence de Barack Obama. Elle a également fondé tEquitable, une organisation aidant les entreprises à résoudre les problèmes de discrimination et de harcèlement au travail.

XXI.



LA PIONNIÈRE

Les nouvelles pionnières

La Tech prend de nombreuses formes et la façon dont elle est présentée reflète les préjugés et les croyances de ses créateurs. Mais c'est quoi, la Tech, au juste ? Est-ce que c'est scroller des images sur Insta ? Créer son blog sur WordPress ? Pas tout à fait. La Tech, c'est surtout l'analyse de données augmentées, les objets autonomes, l'intelligence artificielle, les technologies immersives, la blockchain, l'éthique digitale et privée, le quantum computing, la programmation...

Toutes ces technologies donnent naissance à de nouveaux métiers : data scientist, ingé cloud, géomaticien.ne, UI/UX designer, expert.e en cybersécurité, web evangelist, community manager, trafic manager... et tant d'autres encore méconnus du public féminin. Pourquoi ne connaissons-nous pas ces métiers ? Parce que nous sommes déjà peu présentes sur les métiers existants. Comment pourrions-nous alors investir ces métiers du futur ?

Texte Souad Boutegabet, fondatrice des DesCodeuses Illustration Maéva Pensivy

En France, seulement 13 % des métiers techniques sont occupés par des femmes et à peine 10 % des entreprises de la Tech sont dirigées par des femmes. Qui sont ces femmes ? Des privilégiées. Elles ont pu accéder à ce milieu parce qu'elles appartenaient à une classe sociale supérieure. Avoir des parents qui orientent vers une grande école et ont les moyens de la financer, c'est un privilège. Aller voir le banquier avec des parents ouvriers et essayer un refus de prêt pour des études supérieures, c'est la réalité des étudiantes des milieux modestes. Les banques

ne parient pas sur les femmes, et encore moins lorsqu'elles viennent de classes sociales pauvres. C'est la double peine.

Mais ce n'est pas parce que nous ne pouvons pas accéder au milieu de la Tech via les grandes écoles qu'il nous est inaccessible. La Tech est un monde de ressources infinies et gratuites. Malheureusement, le monde se numérise à grande vitesse et beaucoup de femmes se retrouvent en grande difficulté numérique. Si nous ne faisons rien, nous serons toutes perdantes lors de la quatrième révolution industrielle.

So-ro-ri-té.

Le féminisme intersectionnel reste la meilleure façon devv gagner ensemble. Associer nos luttes : voilà le moyen le plus efficace pour lutter contre toutes les discriminations.

Comment faire concrètement pour aider les femmes ? Quand on est une technicienne, une ingénieure, une scientifique, on peut les accompagner, les orienter, les former, les soutenir, pour qu'à leur tour elles deviennent les techniciennes, les ingénieures, les conceptrices du monde numérique de demain.

Soyons des modèles et parlons des modèles féminins du monde de la Tech, largement oubliées depuis que les hommes ont tenté de les en chasser. Aujourd'hui, qui se rappelle que la mère des algorithmes, la première personne à coder était... une femme ! Elle s'appelait Ada Lovelace.

Ada est une pionnière de la science informatique. Elle est principalement connue pour avoir réalisé le premier programme informatique, lors de son travail sur un ancêtre de l'ordinateur, la machine analytique de Charles Babbage. La mère d'Ada adorait les mathématiques et fit en sorte que ses tuteurs donnent à Ada une éducation scientifique approfondie, ce qui était tout à fait inhabituel à l'époque.

Ada ne fut pas la seule femme dans l'ombre et fut suivie par bien d'autres. Hedy Lamarr se fait d'abord connaître en tant qu'actrice hollywoodienne dans les années 30. Mais la star revient vite à ses premières amours : l'innovation technologique. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle travaille pour la Navy et met au point, aux côtés

de George Antheil, le saut de fréquence. Il s'agit d'un système de communication qui permet d'envoyer des signaux radio grâce à plusieurs fréquences différentes. Cette technologie est utilisée dans un premier temps pour envoyer des torpilles sous-marines, puis pour sécuriser la transmission de messages. C'est grâce au saut de fréquence que les communications sans fil Wi-Fi et Bluetooth ont pu voir le jour. Aujourd'hui, dans les pas d'Ada, Hedy et bien d'autres, les femmes assurent la relève.

La première école de code pour femmes

Saviez-vous que 49 % des femmes vivent en dessous du seuil de pauvreté dans les quartiers prioritaires ? Souvent, elles sont au chômage, occupent un emploi précaire et élèvent seules leurs enfants. Lorsqu'elles recherchent une formation, seules 8 % d'entre elles se forment aux métiers du numérique, alors qu'il existe aujourd'hui des formations courtes et gratuites qui leur permettraient de s'insérer rapidement sur le marché du travail et d'occuper un emploi valorisé comme développeuse web ou UX designer. Malgré cela, elles s'orientent encore majoritairement vers des métiers de services à l'enfance ou à la personne, une branche peu valorisée, occupée à 90 % par des femmes et qui les maintient souvent dans des situations précaires.

L'association DesCodeuses a un rêve : que toutes les femmes, indépendamment de leur origine sociale, aient accès aux métiers qui permettent de concevoir le monde de demain. Pour réaliser ce rêve, un seul objectif : développer le pouvoir d'agir des femmes des quartiers prioritaires en les outillant, en les formant et en les accompagnant vers les métiers valorisés du numérique, grâce à des actions de sensibilisation,

des ateliers d'initiation à la programmation, l'accès gratuit à des parcours complets de formation, un accompagnement à la recherche d'emploi, des ateliers de coaching et de mentorat... Toutes ces actions ont pour but d'accompagner les femmes vers l'autonomie numérique et le développement de l'estime d'elles-mêmes.

“Saviez-vous que 49 % des femmes vivent en dessous du seuil de pauvreté dans les quartiers prioritaires ?”

Il y a de place pour toutes !

Pour survivre et réussir à l'ère numérique, nous devons savoir et comprendre comment accéder aux médias numériques : les analyser, les évaluer, et surtout les produire. Nous pouvons toutes devenir des citoyennes en ligne à part entière, quel que soit notre niveau. Nous pouvons nous engager, nous former, nous coopter (les programmeurs font du brogramming, alors pourquoi ne ferions-nous pas du sisgramming ?), créer nos communautés, devenir des influenceuses, des mentors, des expertes, et inspirer les plus jeunes à suivre nos pas et à devenir à leur tour des codeuses pour contribuer à faire de la Tech un monde meilleur. ■

Pollution numérique

Texte Victoire Cachoux Illustrations Maud Butin

Depuis quelques semaines, je découvre la série Netflix *The Crown* sur l'histoire d'Elizabeth II. Accents british, intrigues politiques à la Chambre des Lords et scones peuplent mes soirées devant les paysages tour à tour lumineux de la campagne anglaise et bien plus sombres d'un Londres d'après-guerre, étouffé par les fumées des usines. Parfois littéralement étouffé : on découvre dans la saison 1 le terrible grand smog londonien de 1952, au moment où la pollution atmosphérique a tué 12 000 personnes en quelques jours. Les révolutions industrielles ont changé aussi bien la vie que l'air des Anglais-e-s.

Elizabeth II, première monarque britannique dont le couronnement a été retransmis à la télévision, aurait-elle cru qu'en 2019 nous passerions nos soirées sur Netflix, nos trajets sur Spotify et nos réunions de famille sur WhatsApp ? Internet a si bien transformé nos façons de vivre que l'essayiste américain Jeremy Rifkin parle de troisième révolution industrielle digitale. Une révolution invisible et inodore, sans fumée de charbon ni vrombissement de moteurs. Nous voilà à l'abri du grand smog. Comment une révolution virtuelle pourrait-elle défigurer notre monde réel ? Voilà ce que doivent penser les 73 % de

Français-e-s pour qui le concept d'écologie digitale n'évoque rien. Pourtant, nos *clouds*, moteurs de recherche et autres sites Internet s'appuient sur des outils bien concrets. À commencer par les *data centers*, dans lesquels ronronnent des rangées de serveurs qui stockent les données au prix d'une quantité phénoménale d'énergie : l'équivalent de 34 centrales à charbon rien que pour ceux qui se trouvent aux États-Unis ! Ces appareils produisent énormément de chaleur, ce qui coûte d'autant plus d'énergie en systèmes de refroidissement. En 2006, alors que Facebook comptait 10 millions d'utilisateur-trice-s, les machines du réseau social se trouvèrent à deux doigts de fondre et ne furent sauvées que par les ventilateurs vendus au Walgreens du coin.

Chaque jour, 3 milliards et demi de recherches sont faites sur Google et un milliard d'heures de vidéos sont regardées sur YouTube. Cette ampleur phénoménale contribue à expliquer le fort coût environnemental. Le coût de stockage d'une information qui doit toujours être à portée de main, prête à être dégainée dans l'instant. Le coût de maintien en éveil d'applications qui s'actualisent en arrière-plan. Le coût de production aussi : les appareils électroniques contiennent des métaux sortis de mines aussi polluantes que meurtrières.



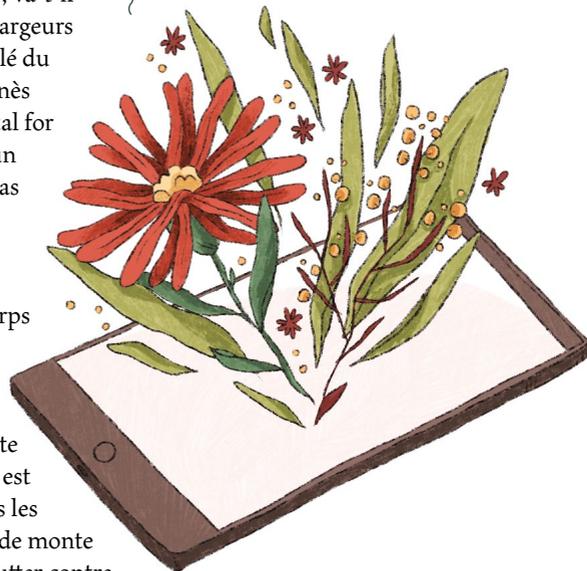
Chaque mois, 12 enfants congolais meurent en minant du coltan²¹, un métal qui alimente aussi bien nos pauses Twitter que la guerre du Kivu, coûtant la vie à 6 millions de personnes en RDC²² depuis 2004.

L'industrie du numérique représente aujourd'hui 16 % de la consommation mondiale d'énergie, un chiffre qui augmente exponentiellement. Les fumées noires ne s'échappent pas que de la Silicon Valley : au XXI^e siècle, l'industrie bancaire, la grande distribution ou encore les médias ont aussi fait leur révolution digitale. Comme tout-e propriétaire d'un smartphone, je peux aujourd'hui tout faire, ou presque, depuis mon canapé. En cinq minutes, mes vacances sont réservées et mes mails envoyés, sans que je ne voie le CO₂ qui s'échappe de ma main (20 grammes pour l'envoi d'un mail avec 1 Mo de pièce jointe).

Mon épisode de *The Crown* terminé, j'éteins mon ordinateur, découragée. Pour la planète, j'ai déjà dit adieu aux steaks, aux soldes et aux savons en bouteille ; va-t-il falloir maintenant brûler mes chargeurs et fonder un village féministe isolé du réseau 4G ? Ce n'est pas l'avis d'Inès Leonarduzzi, fondatrice de Digital for the Planet : « Le numérique est un outil merveilleux. L'enjeu n'est pas de le décrier mais d'en initier le futur »²³. Et je ne pourrais pas être plus d'accord. Les réseaux sociaux ont permis de donner corps à des mouvements féministes, antiracistes et écologiques, en mobilisant des communautés incroyablement créatives sur toute la planète. La maîtrise du digital est un outil d'insertion sociale : dans les favelas brésiliennes, l'ONG Recode monte des écoles d'informatique pour lutter contre

la délinquance. Qui sait, le digital pourrait même accélérer la transition verte !

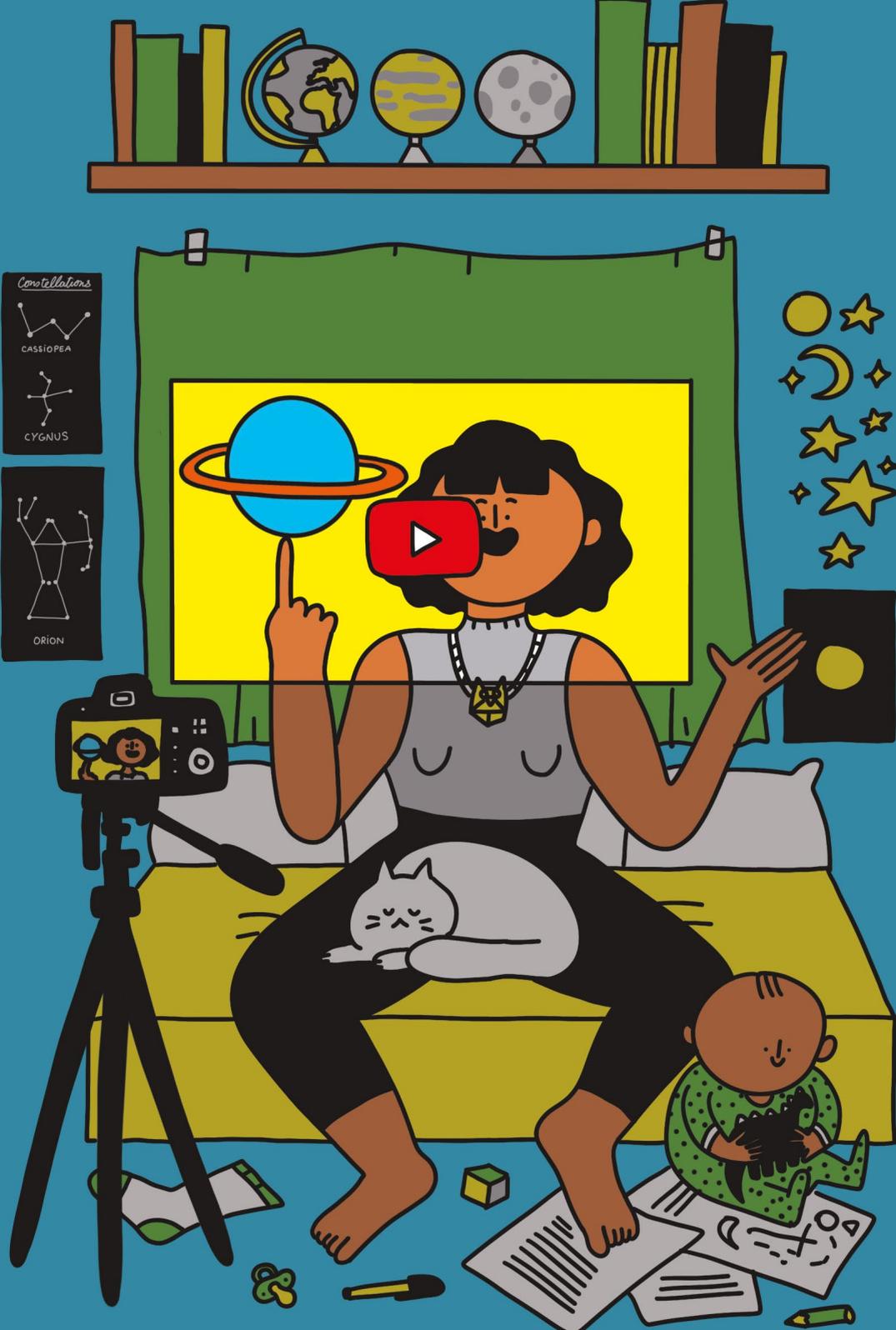
Toute activité est possible source de pollution. L'essentiel est de connaître cette pollution et de la limiter, en réduisant notre usage à ce qui nous est nécessaire ou nous fait du bien. Personnellement, je me suis désabonnée des comptes Instagram d'influenceuses qui me coûtent autant en grammes de CO₂ qu'en estime de moi. En revanche, pas question de me priver de l'actualité des Women Who Do Stuff du digital vert ! Comme Inès Leonarduzzi, que j'ai déjà citée. Elle a fondé Digital for the Planet qui est à la fois une ONG, un cabinet de conseil en décarbonation et un laboratoire de solutions technologiques. Ou Laëtitia Vasseur, qui a cofondé Halte à l'Obsolescence Programmée, une association qui lutte contre la réduction volontaire de la durée de vie de nos appareils et qui n'a pas hésité à porter plainte contre Apple. Ou encore Astria Fataki, fondatrice de l'ONG Energy Generation qui soutient les projets locaux d'électrification verte de l'Afrique.



Quand on fréquente la sphère écologique, on est impressionné-e-s par le nombre de femmes qui s'y meuvent. Et qui l'incarnent, à l'image de la Suédoise Greta Thunberg. À tout juste 16 ans, elle a donné un visage aux grèves étudiantes pour le climat. On a d'ailleurs vu fleurir dans ces marches des slogans féministes qu'on aimerait sur tous nos t-shirts : « Ma planète, ma chatte, sauvons les zones humides » – où est-ce que je signe ? À force de se croiser, l'engagement écologique et le féminisme ont enfanté les mouvements écoféministes dans les années 70 : des mouvements multiples qui tissent des liens entre domination des femmes et de la nature, fin du capitalisme et du patriarcat. Le retour en force ces derniers temps de la symbolique des sorcières ne vous a peut-être pas échappé : quelle meilleure écoféministe que la sorcière, qui évolue hors du patriarcat, tire ses pouvoirs de la nature et lutte contre la technocratie ? Certains courants écoféministes se sont vus accuser d'essentialisme, voire de transphobie. Simone de Beauvoir dénonçait déjà le mythe binaire de la Femme-déesse mère fertile et de l'Homme rationnel et technologique. Mais on peut être heureux-se que les féministes fassent porter leur voix dans la lutte écologique. Plus que jamais, le féminisme est un combat moderne inscrit dans la révolution digitale. Révolution dont il est encore temps de nous emparer, pour en faire la révolution des énergies vertes, du numérique durable et de la fin des oppressions ! ■

5 conseils testés et approuvés pour réduire son empreinte carbone numérique

1. Utiliser un navigateur engagé comme Lilo
2. Mettre en favori ses sites préférés pour ne pas avoir à les rechercher
3. Limiter l'envoi de mails avec de grosses pièces jointes
4. Éteindre la box Internet en sortant de la maison
5. Passer au Fairphone, le smartphone éco-conçu



YouTube

Entre galère et syndrome de l'imposteur

Texte Ginger Force Illustration Cécile Dormeau

Créé en 2005, YouTube est un outil qu'à titre personnel, j'utilise chaque jour. Écouter de la musique, chercher une recette, regarder un tuto de couture, bref, tout y passe. Et je suis loin d'être la seule : le site a ainsi récemment annoncé qu'il recevait la visite de 30 millions d'utilisateur-trice-s par jour. Plus interactive qu'un blog et plus accessible qu'un podcast – puisqu'elle donne accès à des sous-titres – la plateforme est peu à peu devenue incontournable dans nos vies. Il n'est alors pas étonnant de voir que bon nombre de créatrices y ont posé leurs valises.

Les contenus présentés par des femmes sont souvent ramenés au make-up et au lifestyle : comme si aborder des thématiques socialement perçues comme féminines était dégradant, et comme si les vulgarisatrices culturelles n'existaient tout bonnement pas. Or, que ça touche au jeu vidéo, à l'astro-

nomie, au militantisme, à la biologie ou encore à l'archéologie, force est de constater que les femmes sont loin d'être absentes de la plateforme. Comment expliquer alors cette omniprésence sur YouTube ?

« Avec ma camarade Alice, nous avons envie de parler de pop culture avec des gens », raconte Natacha, qui parle d'art sur sa chaîne personnelle. « On regardait beaucoup de contenus sur YouTube, et on a réalisé qu'on ne voyait quasiment aucune femme. Le format vidéo a cela de pratique qu'il y est simple d'illustrer son propos, ce qui n'est pas forcément le cas avec d'autres supports. » Même constat pour Helixis Felis, de la chaîne Macroscopie, où il est question de sciences : « Il est parfois difficile de se concentrer sur un très long texte, surtout quand ça touche à la biologie et aux sciences de manière générale. Je consommait beaucoup de vulgarisation sur la plateforme, ça m'a paru évident d'y publier du

contenu. » Pour Marine Perin, qui parle des droits des femmes sur sa chaîne, « ce n'était pas une volonté spécifique. J'avais déjà bossé pour la télé, je ne voulais pas y retourner mais je souhaitais quand même continuer à bosser sur de la vidéo. Après coup, j'ai réalisé que YouTube donnait la possibilité de toucher une communauté plus jeune et plus engagée politiquement que celle qui lit des sites d'information, par exemple. »

Mais pour d'autres, comme Florence Porcel, qui traite d'astronomie sur sa chaîne, publier sur YouTube n'était pas une fin en soi. « Je n'ai jamais voulu créer de contenu sur YouTube. J'ai créé un podcast qui était disponible sur iTunes, et le mettre sur YouTube permettait de sauvegarder les fichiers sans avoir besoin d'investir dans un DDE (disque dur externe, *ndlr*). Ce n'était pour moi qu'un *back-up* gratuit et dématérialisé. »

Lucy, réalisatrice de Cinéphile facile, parle de choix par défaut : « Je faisais déjà des courts expérimentaux au collège. YouTube était bien mieux optimisé que Dailymotion et y faire des vidéos était démocratisé. Maintenant, j'en produis moins, parce que travailler dans l'urgence ne permet pas forcément de faire de la qualité. Il y a deux ans, je faisais des vidéos régulièrement et j'étais serveuse à mi-temps ; j'ai fait un *burn out* au bout de deux mois. C'est très compliqué de tout concilier. » MissMyu, qui réalise des vidéos en plus de son travail de game dev, enfonce le clou : « Comme je n'essaye pas d'en vivre, je publie mes vidéos aléatoirement ; je n'ai pas de planning. J'attends des périodes creuses au travail pour bosser sur ma chaîne. Même si j'aime beaucoup ce que je fais, pour moi c'est un hobby et pas une priorité. J'ai besoin d'avoir un travail à côté. »

En effet, difficile de faire l'impasse sur la question économique quand on parle de YouTube : le fameux « argent des abonné-e-s ». On ne compte plus les articles sur le sujet dans la presse généraliste, écrits par des journalistes ébaudi-e-s qu'il suffise de se filmer dans sa chambre pour gagner un SMIC par semaine. Bien évidemment, le fantasme de l'argent facile est très loin de la réalité des créatrices.

« Je travaille dans un laboratoire », confie Elawan, qui parle de militantisme sur sa chaîne, ainsi que sur son blog. « Je n'ai pas d'horaires fixes au boulot, alors c'est compliqué de se faire un planning de tournage. J'essaye de me dégager une ou deux heures par jour pour mes vidéos, même si c'est parfois compliqué. » Florence Porcel renchérit : « Un script, c'est en moyenne 35 heures d'écriture. Et tout le temps que je passe à faire des vidéos, je ne peux pas le facturer ailleurs – d'où mon compte Tipeee qui permet aux abonné-e-s de financer mon travail. Quand on est indépendante comme moi, on ne peut pas faire ça sans aide financière. » « En tant que prof, poursuit Natacha, je profite des vacances pour faire mes vidéos. Je pense que je me mets moins la pression parce que faire des vidéos n'est pas ma source de revenus principale. De toute façon, les institutions muséales me voient plus comme une influenceuse que comme une personne qui s'y connaît en art... »

Alors que les vidéastes culturel-le-s ont le vent en poupe, leur légitimité questionne. Charlie Danger, qui parle d'archéologie, aborde la question des partenariats. « Faire des vidéos, c'est mon activité principale. Je travaille pour des musées, des institutions officielles ; tant que ça rentre dans mon domaine ! Mais ce n'est pas pour autant que je suis perçue comme légitime : si le public

de YouTube va donner sa confiance à des vidéastes qu'il estime sérieux-ses, les professionnel-le-s sont bien plus rigoureux-ses. »

« Ce n'est pas tant une question de légitimité que de popularité, précise Lucy. Certains vidéastes sont des têtes d'affiche parce qu'ils ont fait des études dans leur domaine, mais globalement, c'est surtout que la confiance en soi et l'assurance donnent l'illusion qu'on maîtrise un sujet. La légitimité s'acquiert en fonction de la popularité : si tel vidéaste a beaucoup d'abonné-e-s, c'est qu'il est légitime à parler de son sujet. On questionne tout le temps sa légitimité, on se remet tout le temps en question, ce qu'un homme ne fera jamais. Ton genre t'est sans cesse jeté à la figure, et on remet beaucoup ta parole en cause. Le public nourrit plus d'attentes envers les femmes créatrices. »

« Je ne pense pas que YouTube confère une légitimité quelconque, ajoute Helixis. Je pense que la légitimité vient par l'agrégation à des associations connues pour le sérieux de leurs contenus, comme le Café des Sciences, la validation des organismes tiers en lien avec son domaine de prédilection. » Pour Marine Périn : « Ma chaîne m'a ouvert des portes : je suis invitée à tes conférences, des tables rondes. Mais ça n'efface pas le syndrome de l'imposteur, plus marqué chez les femmes que chez les hommes. »

Fin novembre 2018, le Ministère de la Culture a ainsi rendue publique une liste de 350 chaînes francophones adaptées à un usage éducatif, entérinant les pratiques de certain-e-s enseignant-e-s qui diffusaient déjà des vidéos YouTube en classe pour introduire un sujet. Une initiative donnant un peu de crédit à des créatrices pour qui il est parfois complexe de réaliser des vidéos. Pour Charlie et Natacha, le problème vien-

drait entre autres des thématiques abordées. « L'archéologie n'a pas été trop genrée pour le moment, dit la première. En revanche, je ne peux pas parler de sciences sans me faire harceler. » « L'art est vu comme un domaine d'étude féminin, ajoute Natacha. Pour autant, quand je parle de femmes artistes, de "peintresses", je me fais plus emmerder que lorsque je parle simplement de tableaux. »

MissMyu raconte : « Je suis bien plus scrutée qu'un mec ; après tout je suis une game dev qui parle de jeu vidéo ! D'autant que je suis engagée dans des luttes féministes et syndicalistes, ce qui peut être utilisé pour me silencier. » « Je pense que mon expérience est biaisée parce qu'en plus d'être une femme, je suis féministe, précise Marine. Ça amène un surplus de menaces et d'insultes ; de ce point de vue c'est assez compliqué et je comprends que ça en freine certaines. » Pour Vesper, qui parle de pop culture sur sa chaîne, « je pense que les femmes youtubeuses ont des réflexes de méfiance quand on les contacte que les youtubeurs hommes n'ont pas forcément. Il faut être un peu plus armée que les autres en ce qui concerne la critique et les éventuelles insultes. » ■



La première fois

Texte & Photos Carmina

La première fois que je me suis connectée sur Cam4, c'était en janvier 2014. Je devais écrire un article pour parler du monde de la webcam et je m'étais dit qu'il serait intéressant d'essayer moi-même pour comprendre le fonctionnement du site. J'aurais pu me contenter d'observer, mais quelque chose m'a poussée à franchir le pas. Une sorte de sentiment de YOLO que je traînais depuis quelques temps, alors que j'étais coincée entre une dépression post-rupture et une envie féroce de reprendre le contrôle de ma vie. Mon ego était pratiquement détruit. J'étais plus bas que terre et je peinais à me réapproprier un corps que je ne reconnaissais pas dans le miroir. Traits tirés, seins vidés de leur joli rebondi, vergetures par dizaines.

Je ne savais pas du tout à quoi m'attendre quand j'ai cliqué sur « Diffuser ». Moi qui suis pourtant une consommatrice très régulière de porno et d'autres contenus sexy en ligne, je pensais que les camgirls étaient des professionnelles : des strip-teaseuses ou des actrices porno, que le public payait sans doute à la minute. Je ne m'étais pas imaginée que n'importe qui pouvait brancher sa webcam et se lancer. La magie d'Internet : tout le monde a voix au chapitre. J'avais le droit, moi, qui n'étais personne et certainement pas une professionnelle du sexe, de m'adresser au monde entier par le biais de mon corps.

Car c'est bien l'image de mon corps qui est apparue en premier ce soir-là, ou du moins le peu qui se voyait dans le léger décolleté de mon peignoir en pilou Hello Kitty. J'étais gauche et maladroite. Je n'avais aucune idée de ce que j'étais censée faire ou dire. Je n'osais pas parler, j'avais peur qu'on me reconnaisse, je ne voulais pas qu'on voie mon visage non plus. Il ne me restait plus qu'un moyen de m'exprimer : mon corps. Pas mon visage, ni mon sourire, ni mon sens de l'humour ou mon intellect, sur lesquels je compte habituellement. Juste ce corps que je déteste tant.

J'ai cherché les meilleurs angles pour me montrer. J'ai essayé de séduire l'audience, comme je le faisais avec mes ex sur MSN. J'ai montré mes seins qui, à l'aube de mes 30 ans, commençaient à perdre de leur superbe, mes fesses trop plates et pas assez musclées, mes cuisses trop grosses malgré les kilos perdus depuis la dépression.

En même temps que je me dévoilais, je lisais tout ce qui s'affichait sur l'écran. Des plaisanteries, des compliments, des gentillesses. J'étais surprise de la bienveillance avec laquelle mon corps était perçu. Il s'agissait pourtant de parfaits inconnus, qui n'avaient aucune obligation d'être aimables avec moi. Ils auraient tout aussi bien pu m'insulter ou partir. Mais il étaient là devant l'écran, accrochés à l'image de mon corps, qu'ils voyaient d'une manière si

différente de la mienne. Quelqu'un m'a donné mon premier pourboire. J'étais ravie.

Dès la fin de ce premier show très court, j'ai compris que ce ne serait pas le dernier. J'avais apprécié l'échange social qui me tirait de ma solitude et je l'avoue, les compliments. Savoir que je plaisais, que je pouvais exciter des dizaines de personnes m'a procuré une satisfaction inattendue.

Je me suis connectée régulièrement, prenant plaisir à me plier aux normes de séduction hétéro classiques : lingerie, maquillage, talons. J'avais l'impression de jouer un rôle, une version libérée et confiante de moi-même. *Fake it until you make it*. J'ai appris à dire oui, j'ai appris à dire non. J'ai compris que je pouvais séduire, et surtout que je devais m'écouter. J'ai joui, j'ai ri, j'ai pleuré. Bien sûr, il y a eu des mots moins doux que le premier soir. Mais c'était trop tard, ça ne m'atteignait plus. Je savais désormais que des gens étaient prêts à payer pour me regarder, pour admirer mon corps et projeter leurs fantasmes dessus, pour me voir prendre mon plaisir, à mes conditions.

Une militante m'a dit quelque temps plus tard qu'il n'y avait « pas de mérite à faire bander des mecs », qu'être un objet sexuel, c'était pas de l'*empowerment*. Je le sais tout ça, je suis intelligente, c'est la seule chose chez moi dont je n'ai jamais douté. Mais ce dont j'avais besoin, moi, à cet instant, c'était de validation physique, même si elle

venait d'inconnus, même si elle était donnée dans un contexte de sexualisation de mon image. Je voulais entendre que j'étais désirable, que mon corps était attirant, que j'existais en tant que femme sexuelle et que j'avais le droit d'utiliser cette sexualité comme je le voulais, de ne plus la subir, et grâce à ça, reprendre le pouvoir et m'affranchir de mes doutes et par là même de mon besoin de validation. C'est ce qui m'a donné le courage de remonter la pente, et ce pour arriver bien plus haut qu'avant. Après avoir été nue devant plus de 5 000 personnes, franchement, qu'est-ce qui aurait bien pu me faire peur ? Rien.

Alors j'ai pris mon clavier et j'ai commencé, sans le comprendre tout de suite, à réaliser un de mes rêves : écrire mes propres textes. J'ai osé les publier et ils ont été lus et appréciés. Puis, j'ai voulu poser nue : j'ai appelé un photographe. J'ai eu envie de me teindre les cheveux en rose : j'ai pris rendez-vous chez le coiffeur. J'ai eu envie de baiser avec ce mec-là, et cette meuf aussi : je le leur ai dit. J'ai voulu visiter Rome, me faire percer le nez, reprendre mes études, aller à un concert toute seule, manger une pizza en entier...

J'ai eu envie de vivre ma vie, et je l'ai fait. ■



What a day for a daydream

Fanfiction et fantasme, quand Internet m'emmène en voyage

Texte Déborah Gay

Nous sommes en 1999. Plane la grande peur du bug de l'an 2000. Le tome 3 de *Harry Potter* vient de sortir. *Buffy contre les vampires* passe sur M6 et ma collection de manga s'agrandit alors que je les achète dans les sous-sols d'un magasin de jeux vidéos : X de Clamp, *Angel Sanctuary* de Kaori Yuki... Je n'ai pas beaucoup d'amie-s, en fait je n'en ai pas. Mais j'ai mes livres et mes parents ont un ordinateur. Un pour toute la famille. Je sais que le dimanche après-midi, je peux m'en servir. Je cherche d'abord des informations sur mes séries préférées. Je tombe sur des sites à l'arborescence foisonnante, le menu sur la gauche de l'écran. *Fruits Basket* vient de commencer, je veux savoir ce qu'il se passe. Et là, un onglet : « fan work ». Je clique... c'est la découverte des fanfictions.

Pour celles et ceux qui ne connaissent pas, les fanfictions sont des récits, rédigés en majorité par des autrices, qui s'inspirent d'œuvres pré-existantes : séries, films, livres, animes... Les fanfictions sont mises en ligne gratuitement et peuvent s'étendre sur de longs chapitres, publiés sur plusieurs années. Elles peuvent aussi consister en un récit court qui ne sera plus jamais retouché après avoir été mis en ligne. Ces textes mettent en scène des personnages principaux ou secondaires, ou un

personnage complètement inventé qui se promène dans un univers issu de la culture populaire, qui a été écrit et développé par quelqu'un d'autre. Ces histoires peuvent être épiques ou romantiques, sexuelles ou chastes. Mais surtout, pour moi, ces récits peuvent mettre en scène des couples de même sexe.

Je vous le rappelle : nous sommes en 1999, au début des années 2000. Mon éducation sexuelle, c'est juste ce que j'ai vu à la télévision quand j'étais petite, le JT qui me fait découvrir le sida, les cours sur la capote au collège. Les mangas (*Tokyo Babylon*, pour n'en citer qu'un) m'invitent à plus de fluidité, une fluidité qui me convient. Mais le fluide n'est pas à la mode. Il faut choisir. Homme ou femme ? À l'adolescence, trop de questions et personne vers qui se tourner. Pas envie d'en parler, non plus, forcément. Et faire des recherches sur Internet pour se retrouver avec mille fenêtres pop-up ? Pas une solution. Mais il y a les fanfictions. Des fanfictions gratuites et écrites par des autrices et auteurs au talent incroyable, qui me donnent rendez-vous une fois par semaine ou tous les six mois, pour suivre des aventures dans le château de Poudlard, ou dans la Jeep de Saiyuki. Ces histoires d'amour entre hommes sont mes premiers émois sexuels. Ces scènes où deux hommes s'avouent leurs sentiments

envers et contre tou-te-s, avant de se sauter sauvagement dessus dans une douche, sur un tatami, dans une ruelle. Ces orgasmes parfaits où personne n'essaie de dominer l'autre, ces relations égalitaires où je ne suis pas sujet, mais juste voyeuse. En tant que femme, savez-vous à quel point c'est difficile ? Difficile de ne pas se sentir inférieure, objectifiée, objet de désir. Ici, je suis pénétrante et pénétrée, par des personnages que je retrouve dans les ouvrages plus sages de mes auteurs et autrices fétiches. D'autres écrivent de nouvelles aventures, s'approprient un matériel qui me passionne et me l'offrent. Un cadeau numérique. Je choisis mes histoires au gré de mes humeurs : une longue histoire de science-fiction ou une romance douce dans un café ? Une bagarre qui se termine en corps-à-corps suant pour un autre type de combat ?

Aujourd'hui, j'ai plus de 30 ans. Voilà seize ans que je lis de la fanfiction, depuis les sites de fans à Live Journal en passant par fanfiction.net et finalement, mon dernier repaire, la plateforme Archive of Our Own. J'ai appris l'anglais grâce à ces histoires, et je partage encore des liens avec des amies que j'y ai rencontrées. Les fanfictions apaisent la peine d'une saga qui s'achève et m'aident à garder certains personnages encore en vie, auprès de moi. Je peux vous assurer que certaines autrices et certains auteurs de fanfiction m'ont bien plus ému et touchée que d'autres écrivain-e-s reconnu-e-s. La qualité des histoires se passant dans des mondes développés par d'autres vaut parfois tous les prix Nobel de littérature. La fanfiction, c'était ce recoin caché d'Internet, cette littérature « de femmes » parfois regardée avec un peu de condescendance. C'est dommage, vous avez raté tellement d'histoires et d'échanges.

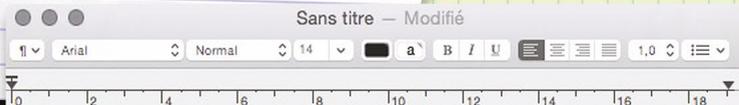
C'était dommage. Au passé. Car cette année, tout change. Cette année, je ne suis pas la seule à proclamer que la fanfiction représente une culture légitime. Cette année, le site Archive of Our Own a été nommé aux Hugo Awards, catégorie « Meilleur livre non-fictif ou apparenté ». Les Hugo Awards, l'une des récompenses les plus prestigieuses pour les œuvres de science-fiction ou de fantasy et qui ont primé Neil Gaiman, Philip K. Dick, Franck Hebert, Roger Zelazny, Ursula K. Le Guin, N. K. Jemisin... Ce prix a décidé de se tourner vers une culture de fan, ma culture de fan.

Ce n'est pas une fanfiction en particulier qui est récompensée, mais la discipline dans son ensemble. Le site, son architecture si respectueuse des lecteur-trice-s, tous les auteurs et toutes les autrices. Le prix est collectif. Ce qui signifie que c'est l'ensemble de la pratique et des personnes qui y participent qui sont nommées. Les Hugo Awards viennent dire tout haut quelque chose que j'ai toujours su. Oui, la fanfiction est une culture. Oui, elle mérite d'être reconnue. Non, ce n'est pas de la déviance ou un passe-temps sans valeur. C'est un endroit légitime, ce ne sont plus les bas-fonds d'Internet. Il existe tout un pan de notre société, une petite utopie de la gratuité où des gens sont capables d'écrire des mondes merveilleux, de passer du temps à rédiger ou corriger des fanfictions, d'échanger sur des personnages et des situations. C'est la légitimation d'une littérature non-marchande. On reconnaît officiellement que oui, on peut écrire du porn hardcore ou un poème en vers et être titulaire d'un Hugo Award. Et c'est aussi cela, la culture. ■

Double-page suivante : Collage de Lily Hook

internet a toujours été mon refuge.

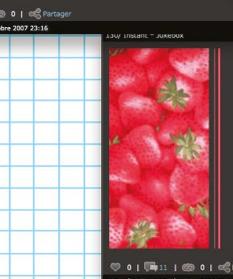
avant même de savoir où j'allais vivre,
entre deux continents et des déménagements
persistants, internet ne bougeait pas.
je pouvais y choisir mon nom, mon avatar,
y adopter un langage qui ne trahissait pas d'accent.
des chats aux forums en ligne aux jeux de rôles,
aux communautés puis vers les blogs,
j'ai le souvenir d'avoir été intensément créative.



internet ne m'a jamais épargné la violence du monde IRL mais j'avais plus de chance
de pouvoir m'échapper, dissimuler ma vulnérabilité ou semer des mots que je
choisissais de partager. je vois bien aujourd'hui comment tout ça a participé de la
construction de cette bulle à moi, intime et résiliente, profondément personnelle même
si les contours en sont publics.

internet était mon safe space dans ses crevasses, dans sa laideur, dans son infinité.
c'était un lieu d'où je pouvais partir à tout instant et où je pouvais revenir sans devoir
rien à personne.

c'est sur internet que j'ai joué avec les identités de genre en premier.
c'est sur internet que je suis tombé amoureux.
c'est sur internet que j'ai publié mes textes pour la première fois.
c'est sur internet que j'ai rencontré mes amies « d'enfance ».
c'est sur internet que je suis devenu un être politique.
c'est sur internet que je vais quand je me sens seul-e. |



To do

FUCK YOU I WAS BORN KAWAII

be kind



un safe space à soi

il y a eu les forums, les fandoms,
les blogs, la disparition des espaces
alternatifs de parano à tumblr,
la suprématie facebook, twitter
tout le temps et le désintérêt
vis-à-vis des plates-formes
collaboratives.

puis, quand est arrivé l'intérêt
militant (celui qui a donné une
teinte spécifique à tous les espaces
ou presque que je fréquente en ligne)
ça a changé aussi mes habitudes
d'internet. c'est une autre production,
une autre collaboration,
et surtout le choix des noms, des avatars,
des mots est éminemment politique
cette fois. pourtant je n'ai toujours
pas résolu mon problème de safeness,
pas sûr que le monde extérieur le soit,
pas sûr qu'internet le soit plus.

je m'interroge sur la notion de safe space,
est-ce qu'on peut vraiment demander de nos communautés virtuelles
qu'elles soient "safe" ?
et pour qui ?
le monde est plein de violences qui m'assaillent partout,
je suis pleinE de violence(s)
est-ce que je dois aspirer à être safe pour avoir le droit à une
communauté ?
est-ce que je peux être imparfait-e politiquement et recevoir
quand même de la solidarité, de l'écoute, de l'empathie ? |

qu'est-ce que je dois rendre public pour avoir le droit à une
communauté ? quelle(s) souffrance(s) performer pour mériter de la
bienveillance radi-cool ?

je préfère être un peu moins queer d'après les standards du safe
et être un peu plus politiquement cohérent.

Glossaire

Afroféminisme (31, 50, 73, 75) : Né aux États-Unis autour du Mouvement des droits civiques du milieu des années 1950, le Black Feminism (qu'on appelle afroféminisme) rassemble des femmes afro-américaines afin de lutter contre l'oppression subie à cause de leur couleur de peau et de leur sexe. En France, l'afroféminisme milite aussi pour l'émancipation des femmes noires. Pour aller plus loin, le livre *Afrofem* par le collectif afroféministe Mwasi aux éditions Syllepse.

Aggenre (46) : Personne qui ne s'identifie à aucune genre. Cette absence de genre fait partie des transidentités non-binaires.

Blockchain (85) : La blockchain est une technologie de stockage et de transmission d'informations, transparente, sécurisée, et fonctionnant sans organe central de contrôle.

Brogrammer (87) : mot-valise constitué de « bro » (frère) et « programmer » (développeur) qui désigne les développeurs masculins qui pratiquent l'entre-soi.

Cisgenre (65) : Personne dont le genre de naissance, le corps et l'identité personnelle coïncident.

Data center (88) : Un centre de données (en anglais data center ou data centre) est un lieu (et un service) regroupant des équipements constituant le système d'information d'une ou plusieurs entreprise(s) (ordinateurs centraux, serveurs, baies de stockage, équipements réseaux et de télécommunications, etc.).

Écoféminisme (35, 91) : Mouvement né dans les années 70 de l'union de courants de pensées féministes et écologistes.

Fandom (101) : Fandom (mot anglais composé de fan [pour fanatic] suivi du suffixe dom [pour «domain»]) ou fanbase en français désigne la sous-culture propre à un ensemble de fans, c'est-à-dire tout ce qui touche au domaine de prédilection d'un groupe de personnes et qui est organisé ou créé par ces mêmes personnes.

Fanfiction (21, 98, 99) : Une fanfiction, ou fanfic, est un récit que certains fans écrivent pour prolonger, amender ou même totalement transformer un produit médiatique qu'ils affectionnent, qu'il s'agisse d'un roman, d'un manga, d'une série télévisée, d'un film, d'un jeu vidéo ou encore d'une célébrité.

Féminisme intersectionnel (84, 86) : Théorisé par l'universitaire afroféministe américaine Kimberlé Crenshaw en 1989 pour parler des femmes qui subissent à la fois le racisme et le sexisme. L'intersectionnalité désigne la situation de personnes subissant simultanément plusieurs formes de domination ou de discrimination dans une société.

IRL (10, 15) : In Real Life, littéralement « dans la vraie vie », expression couramment employée sur Internet pour désigner la vie en dehors d'Internet, par extension une rencontre irl peut être le fait de rencontrer réellement des gens rencontrés sur internet.

Male gaze (29) : Le regard masculin, également appelé male gaze, désigne le fait que la culture visuelle dominante (magazines, photographie, cinéma, publicité, jeu vidéo, bande dessinée, etc.) imposerait au public d'adopter une perspective d'homme hétérosexuel.

Mèmes (21, 23) : Un mème Internet est un élément ou un phénomène repris et décliné en masse sur Internet.

Non-binarité (46) : La non-binarité désigne les personnes dont l'identité de genre ne s'inscrit pas dans la norme binaire, c'est-à-dire qu'elles ne s'identifient comme ni hommes ni femmes, sont soit entre les deux, soit un « mélange » des deux, soit aucune des deux.

Queer (47, 65, 80) : Les personnes queer sont des personnes qui s'identifient à une orientation sexuelle ou à une identité de genre qui n'est pas conforme aux normes sociales.

Social Justice Warrior (31) : Personne qui exprime ou promeut des points de vue socialement progressistes. Aujourd'hui détourné comme un terme péjoratif sur Internet.

Transgenre (26, 29, 63, 65, 66) : Personne dont l'identité de genre est différente du sexe assigné à la naissance. Le terme transgenre s'utilise comme adjectif, jamais comme nom tout seul.

Validisme (65) : Forme de discrimination, de préjugé ou de traitement défavorable contre les personnes vivant un handicap (physique, mental, visible ou invisible)

Sources

- ¹ *La Lecture, une affaire de famille* par Hélène Michaudon dans *Division Condition de Vie des Ménages*, INSEE PREMIERE, n°777, Mai 2001
- ² *Les loisirs des jeunes en dehors du lycée et du collège* par Christine Chambaz dans *Economie et statistique*, n°293, Mars 1996
- ³ *Synthèse les Français et la Lecture* – 2017, préparé pour le Centre National du Livre par Armelle Vincent Gerard et Natacha Chomet
- ⁴ *La critique littéraire est-elle sexiste ?* par David Caviglioli paru dans *Bibliobs Nouvel Obs*, Mars 2012 <https://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20120103.OBS7955/la-critique-litteraire-est-elle-sexiste.html>
- ⁵ *Les hommes sont plus publiés que les femmes, et beaucoup plus présents dans la presse* par Louis Blanchard publié dans *Bibliobs Nouvel Obs*, Mars 2013 <https://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20130314.OBS2009/les-hommes-sont-plus-publies-que-les-femmes-et-beaucoup-plus-presents-dans-la-presse.html>
- ⁶ *L'inégalité entre hommes et femmes persiste dans le monde du livre* par Antoibe Oury publié dans *ActuALitte*, Mars 2016 <https://www.actualitte.com/article/monde-edition/l-inegalite-entre-hommes-et-femmes-persiste-dans-le-monde-du-livre/63891>
- ⁷ *Sexism in publishing: 'My novel wasn't the problem, it was me*, Catherine par Alison Flood publié dans *The Guardian*, août 2015 <https://www.theguardian.com/books/2015/aug/06/catherine-nichols-female-author-male-pseudonym>
- ⁸ Chiffres disponibles sur *FrenchWeb* : <https://www.frenchweb.fr/les-francais-passent-en-moyenne-1h22-sur-les-reseaux-sociaux-par-jour/315331>
- ⁹ *La promotion des livres de littérature sur Internet : L'agencement du travail réputationnel des éditeurs et des blogueurs* par Géraldine Bois, Emilie Saunier et Olivier Vanhée, dans « *Terrains et travaux* », n°26, 2015
- ¹⁰ *Goodreads: A Social Network Site for Book Readers* par Mike Thelwall et Kayvan Kousha dans « *JOURNAL OF THE ASSOCIATION FOR INFORMATION SCIENCE AND TECHNOLOGY* » 2017
- ¹¹ L'article de Mirka, publié en 2016 sur son blog : <https://miroslavazetkin.wordpress.com/2016/10/31/bilan-trois-mois-au-fil-des-autrices/>
- ¹² La page « *La Poudre Lit* » <https://www.nouvellesecoutes.fr/lapoudrelit/>
- ¹³ Le Podcast « *Après Première Page* » <https://podcastfrance.fr/podcasts/lecture/apres-premiere-page/>
- ¹⁴ Le Podcast « *Le deuxième Texte* » <http://www.slate.fr/podcast/174618/le-deuxieme-texte-gloria-steinem-icone-feminisme-france-voyage>
- ¹⁵ La Chaîne Youtube d'Opalyne <https://www.youtube.com/user/Opalyne>
- ¹⁶ <http://www.femmes-plurielles.be/femini-books-vous-parle-de-livres-feministes-en-video-interview/>
- ¹⁷ Le webzine culturel *Deuxième Page* <https://www.deuxiemepage.fr>
- ¹⁸ *Lectures à l'eau de rosée : femmes, patriarcat et littérature populaire* par Janice A. Radway dans « *Politix : revue des sciences sociales et du politique* », n°51, 2000
- ¹⁹ *Sororité : la solidarité politique entre les femmes*, par bell hooks, 1986
- ²⁰ *Appropriation des idées féministes et transformation de soi par la lecture* par Viviane Albenga et Laurence Bachmann dans « *Politix* », n°109, 2015
- ²¹ <https://twitter.com/FSACCI/status/1115508450174341120>
- ²² <https://www.franceinter.fr/emissions/partout-ailleurs/partout-ailleurs-20-novembre-2014>
- ²³ <https://www.facebook.com/digitalfortheplanet/photos/a.337945743360123/550275858793776/>

Bibliographie

- Une planète nommée Internet** (32-35)
- Zygmunt Bauman, *Le Présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire*, Seuil, 2007
- Jacques Ellul, *La Technique. L'Enjeu du siècle*, Armand Colin, 1954
- Pascale d'Erm, *Soeurs en écologie. Des femmes, de la nature et du réenchantement du monde*, La Mer Salée, 2017
- Éric Sadin, *L'Humanité augmentée. L'administration numérique du monde*, L'Échappée, 2013
- Tristan Garcia, *Nous*, Grasset, 2016
- Donna Haraway, *Manifeste cyborg et autres essais*, 1983
- Archives de Nathalie Magnan, théoricienne activiste des médias, cyberféministe, et réalisatrice : nathaliemagnan.net
- Exposition *Computer Grrrls, Histoire-s, genre-s, technologie-s*, Gaîté Lyrique, Paris, 2019
- Je suis venue te dire que je m'en vais** (74-75)
- Cyberharcelées : chroniques de l'impunité 2.0*, documentaire d'Anaïs Condomines pour LCI
- Femmes sur Twitter : espace de liberté ou d'abus ?*, Amnesty International, décembre 2018, www.amnesty.fr
- Violences faites aux femmes en ligne*, rapport du HCE de février 2018
- Application *Bodyguard* à télécharger sur l'App Store et Google Play

L'équipe



Mathilde

Co-rédactrice en chef

Adepte du jus de bagarre, j'aimerais qu'Anne Sylvestre chante le générique d'*Evangelion*.



Lisa

Co-rédactrice en chef

J'aime les chiens, les pizzas et regarder des films. Encore plus manger une pizza en regardant un film avec mon chien.



Émeline

Coordination & Relecture

J'aime les fanzines, les podcasts de true crime et mettre du paprika fumé sur tous mes plats.



Pauline

Journaliste

J'aime lire sous les arbres, écrire tout ce que je n'arrive pas à dire, parler à mon chat et regarder Chantons sous la pluie.



Marion

Diffusion

Je connais plus de 40 races de chiens ce qui n'aide pas à briller en société par contre mes cheveux blancs prennent très bien la lumière. Verseau ascendant moomin.



Mélissa

Relecture

Valaisanne passionnée par : la fanfare et les jeux vidéo. J'aime la fondue et la meuf qui tue le Witch King dans le *Seigneur des Anneaux* en disant «I am no man».



Florent

DA & mise en page

Je collectionne les cafetières, les cassettes de vaporwave et écris tout en aesthetic 浴<φ

Couverture
Aurore Carric (behance.net/aurorecarric)

Polices
**Kazimir
Maiola
Futura PT**

Imprimeur
Corlet Imprimeur (*Condé-en-Normandie, France*)

Conception et mise en page
Atelier Zuzu (coucou@zuzu.best)

Remerciements
Alice Méker pour ses relectures
Simonné Eusebio pour ses conseils en communication

Contact
womenwhodostuff@gmail.com
Twitter/Instagram : **@womenwhodostuff**

Women who do stuff Numéro 1
Publié en septembre 2019 à Montreuil, France

womenwhodostuff.com

Remerciements

Un grand merci à toutes et celles et ceux qui ont soutenu la création de ce magazine.
La campagne Kisskissbankbank fut un véritable succès grâce à vous.

A. Gaëlle	Blanc Camille	Chappot Lisa	De Vranken Lucile	Folch Lucie	Guillossou Noémie	Kuntz Marie	Lesnik Maria	Michel-Chaumont Laura	Pauchet Nathalie	Robidou Virginie	Touch Alice
Aboul-nasr Melie	Blanchard Mélissa	Chapuis Aude	De Zelicourt Tiphaine	Font Elodie	Gurgoz Yeko	Kuoch Amandia	Letarneq Guillaume	Michot Lorraine	Pavina Elizaveta	Roblet Sarah	Touchais Margaux
Agbohouto Frédéric	Blanches Christine	Charcosset Amélie	Debesse Eugénie	Fontaine Anne-laure	Guyot Emilie	Leanigri Sofia	Levasseur Margaux	Mignon Jeanne	Pelletier Manon	Roch Sébastien	Toulout Laëtitia
Agüé Sophie	Blondel Elodie	Charlier Maxime	Dec Victor	Fortin Camille	Hajric Leila	Lacoste Charline	Levasseur Maud	Mignol Morgane	Pensivy Maëva	Rogerat Amélie	Toutestpolitiq Sophie
Ahmed Leïla	Bny Bérénice	Charnay Suzanne	Decormeille Lucile	Fossard Dominique	Halbronn Sandrine	Lacoude Evelynne	Levy Anastasia	Mis Jamil	Perdichizzi Matthieu	Rolland Clémence	Tranchet Anne-sophie
Aikawa Chihiro	Bodin Léa	Chastan Emilie	Defosse Justine	Fossard Etienne	Hammouch Fatima	Lacoude Fabienne	Levy Laureline	Mittelette Elsa	Perdreau Céline	Rollinger Claire	Travetto Marine
Alcantara Rosana	Bodin Samuel	Chauvet Marie	Defradat Océane	Fouet-barak Aurélien	Happymeat Stéphanie	Lagarduroc Salomé Et	Levy Laurene	Mntila Léa	Pereira Elsa	Ronfaut Lucie	Trelis Ugo
Allaert Anouc	Boizard Maxime	Chenu Ursula	Dehaudt Amélie	Fourdrignier Anne	Hardy Margaux	Camille	Levy-Berville Lo	Modola Gaëlle	Pereira Julie	Rose Thé Bergamothe	
Allain Lucie	Bonafos Perrine	Cheung Fanny	Dekyndt Romain	Foxie Camille	Harrivelle Gab	La Garrigue-thurière	Lewis Avalon	Moisette Aline	Perelstein Laszlo	Rouiller Pauline	Triplel Margaux
Allain Samuel	Bongrand Déborah	Chouarfi Saunia	Del Negro Catherine	Franchet Sandrine	Hauchard Delphin	Margaux	Liardet Anne	Molard Arthur	Peressin Anne-laure	Roussel Victoria	Tsotridis Natacha
Ama Carmina	Bonnet Chrystelle	Chougnat Anne	Delette Miléna	Franger Camille	Haÿne Angélique	Lamaddam Houda	Libotte France	Molina Laetitia	Périer Cynthia	Royer Jill	Tuailon Victoire
Amar Pauline	Bordecq Caroline	Choupina Anais	Delhomme Nevyana	Fredeval Léa	Hébert Clémence	Landriot Carol	Limacher Magali	Mompas Marie	Peron Ingrid	Rukwawu Tsinda	Tur Olesia
Amara Louisa	Bordes Sophie	Chuonc Caroline	Delmas Elsa	Fritz Johanna	Hédouin Camille	Lopez De Ayora Pauline	Liziard Guillaume	Monatte Manon	Perreaudin Louise	Sabatier Florence	Turlin Nolwenn
Ameline Elodie	Borensztein Frédéric	Ciron Benoit	Demars Anne	Froissart Laura	Hennard Jantana	Lann Océane	Llorca Anna	Monfort Gaëlle	Perrin Kev	Sacault Sabrina	Ultra November
Ammad Inés	Bornand Elvire	Ciulla Mathilde	Denambride Roxane	Fromage Nathalie	Hennebo Claire	Lapraz Sophie	Lobster Monique	Montmasson Camille	Perrot-cornu Diane	Salmon Manon	V Ninon
Ampiw Emilie	Bouchenni Nadia	Claret Isabelle	Denaux Cloé	G. Annabelle	Henric Marion	Lasry Elise	Locatelli Julie	Monvoisin-josselin	Perroy Marie-celine	Samaran Romain	Vacca Anne
Anderson Magali	Boucher Annel	Clavelaud Claire	Dev Chloe	Gabagnou Anne-Char-	Henric Pauline	Lasry Marie-hélène	Lombard Marianne	Sophie	Petiot Anne	Sanchez Antoine	Vailly Lucie
Andriamanisa Yohana	Boisson Sophie	Clément Lucile	Devieille Elise	Gabard Cyrielle	Henry Margaux	Laurent Raphaëlle	Lopez De Ayora Pauline	Mony Ram P	Petrucci Damien	Sap Coralie	Vallet Laura
Andrieu Blandine	Boukari Wadjj	Clerfeuille Florence	Di Salvo Floriane	Dicharry Emilie	Herry Caroline	Le Baron Julie	Loussouarn Elen	Moreau Karine	Pierre Phi-	Sapin Sophie	Valou Valentine
Antoine Annaïg	Boulet Garance	Clg Eve	Dicharry Emilie	Gago-chidaïne Victor	Hervot Charlotte	Le Blanc Amandine	Louis-Joseph Yannick	Morin Camille	lippe-alexandre	Sarabadzic Lou	Van Weddingen Claude
Antonoff Céline	Boulogne Catherine	Coder Marie	Djeridi Noura	Garnier Marion	Hilaire Christophe	Le Coq Céline	Louis-Maugeais	Morin Clement	Piettre Ivan	Sarfati Claire	Vargas Sara
Arce Charlotte	Bourdain Denis	Cohen-gogo Sarah	Djokic Aurélie	Gaspalou Chris	Hipeau Chloé	Le Faou Lénaïg	Frederic	Mornon Amélie	Pilorge Mathilde	Sauder Camille	Vaz Laura
Asan Rabia	Bouradis Lucas	Collas Pierre	Doumerc Robin	Gateau Lucas	Hochedé Vincent	Le Fournier Clémentine	Lopez De Ayora Pauline	Motard Clémentine	Pinto Deborah	Savadet Carole -anne	Velly Anne-sophie
Assemat Charlotte	Bourgeois-Demachy	Colle-bordry Marine	Drewett Laura	Gauthier Emma	Hocquet Agathe	Le Gall Anne-Hélène	Lung-Yut-Fong	Moudouthe Françoise	Pinto Melissa	Saux Urshula	Ventéjoux Aude
Astorg Pauline	Aurore	Colombani Laetitia	Driancourt Laura	Gauthier Maryrne	Honoré Claudine	Le Gall Hervé « Har-	Mac Luckie Jean	Mumber Elise	Piret Yvette	Sauzet Juliette	Verdalle Julie
Atrmouh Laila	Boyer Chantal	Com 187	Drouard Estelle	Gautier Lucile	Hook Lily	Le Gall Hervé « Har-	Baptiste	Mucj Ana	Pirrone Nathaïe	Schott Chamorro	Verduzier Pauline
Aupeit Harmonie	Bravo Emeline	Comastri Olivier	Dubedout Julien	Gauvin Mathilde	Houillon Audrey	Le Gall Marie-caroline	Macaroni Marie	Nabholz Camille	Poirier Agnès	Tatiana	Vergé-demiuid
B. Anne	Brada Hélène	Commault Jeanne	Dubessy Anne-laure	Gay Amandine	Hullot-guïot Kim	Le Guenic Marion	Mach Delphine	Narayanin Dan	Poithier Virginie	Sdv P	Marine
B. Barbara	Briant Mathilde	Comte Sophie	Dubost Adeline	Gay Deborah	Idn Jordane	Le Menn Noémie	Mahi Chantal	Nd Chloé	Porta Ophelia	Sebban Sarah	Vérical Zoé
Bacon Lucie	Brillon Chloé	Constant Lucie	Dugan Ophélie	Gayon-debonnet	Ipomme Jul'	Le Meur Alban	Mahi Leila	Ndiaye Awa	Pourtier Fanny	Seigneur Danaé	Verlaguet Lucie
Bagieu Penelope	Brindon Guillaume	Coone Tania	Dugas Louise.Dgs	Nadege	Izoret-about Caroline	Le Rouillé Romane	Maignan Charline	Neg Nadia	Princesse Joséphine	Serri Anna	Véron Fanny
Bajard-ottridge	Britz Anna	Coosculluela Alicia	Dupas Marion	Gazeau Marion	Jacqmart Pia-victoria	Le Roy Pauline	Nelson Lily	Negróni Clémentine	Promérat Camille	Sevrin Calliope	Vey Cess
Fabienne	Brochard Violaine	Costil Mathilde	Durdux Cloé	Gbelia Alice	Jambon linca	Le Tallec Claire	Nussbaumer Catherine	Nelson Lily	Prudhomme Fanny	Sidaine Magali	Vialle Justine
Bakela Dolores	Brondel Perrine	Cottarel Marine	Duroy Véronique	Gb Romain	Jansen linca	Lebeq Caroline	Mallet Pauline	Newman Carly	Quercy Estelle	Signoret Marie	Villaume Jade
Baron Bertille	Broteille Coralie	Cottrez Charlotte	Dvm Sybil	Gc Poplingue	Jansen Julie	Lebron Bérangère	Mandarine Marie	Niang Joëlle	Quevauvillers Lou	Signoret Perrine	Villedieu Julie
Barreau Flora	Broutet Chloé	Couët Anne-Perrine	E-i Anne	Genon Alexine	Jaudeau Jacques	Lebreton Aure	Marchal Justine	Nicole-berva Ophelia	Silberfeld Judith	Simon Héloïse	Villemin Salomé
Barreau Julia	Brun Lucas	Couprie Alice	Ea Claire	Genot Isabelle	Jauneaud Anthony	Leclerc Clémence	Marcus Sophie	Niduauer Alexia	Silveira Mathilde	Simon Héloïse	Villoing Justine
Bataille Delphine	Brunet Française	Courbet Soazic	El Kaladi Inès	Geoffrin Antoine	Jaury Cindy	Leclair Clémence	Marec Hélène	Nocquet Emma	Raffray Maud	Raffray Yann	Vincent Micheline
Battut Emilie	Bssn Marine	Couturier Charline	Elzbach Elodie	Georgelin Antoine	Jay Carole	Leclair Clémence	Margan Camille	Noiram Guillaume	Randon Zelia	Randon Zelia	Vincent Sabine
Baumont Annelise	Budor Valentine	Crampette Marylou	Etienne Marina	Ghanem Célia	Jean-jean Béatrice	Leccoc Léa	Mariam Vervoite	Noiram Krystell	Rasoamalala Héloïse	Soret Mayanne	Wave Aiden
Beaupertuis Kovalevsky	Buisson Marina	Crenn Laurence	Eusebio Simoné	Gidrol Laura	Jégou Eve	Lecocq Léa	Marie Wonder	Noiseneux Nicolas	Rasooly Emalie	Sorgius Laura	Weissgerber Jacques
Hélène & Nicolas	Bultez Elise	Crettol Vivian	Eutrope Xavier	Gilbert Agnes	Jersol Emeline	Ledru Julien	Marie-jose Caro	Npln Colombe	Rchl Cyrielle	Sossah-Tado Celia	Wetzel Mélodie
Beauregard Peg	Burguion Danielle	Creuzet Marine	Evrard Fanny	Gioia Gioia	Jimenez Solène	Leduc Julien	Marion Maïa	Nussbaumer Catherine	Réaux Amandine	Soubelet Theotime	Willems Laura
Bédon Marion	Burlet Fleur	Crouzillat Céline	Eynaud De Fay Thelma	Giraud Claire	Joe Maud	Lefebvre Laetitia	Marpeau Edouard	Olas Nelly	Regnier Cecillii	Spitaels Hélène	York Georgi
Begault Agathe	Buy Mélanie	Capuni Julie	Fabre Eve	Giry Geoffrey	Journet Jérôme	Lefevre Corentin	Marques Aline	Oli Auré	Reim Xavier	Stathopoulos Marie	Yoshida Tomoko
Bekkali Omar	C. Mahé	Curatola Sylvain	Fantozzi Marie	Gl Cassandre	Jullet Marion	Legond Morgane	Martin Victoria	Olivier Alexandre	Remacle Anne-lise	Stirremann Emily	Yver Armel
Belouchi Nour	Calbrix Margot	Czajkowski Elsa	Farcy Claire	Gloppe Gaëlle	Juster Oriane	Leitner Claire	Maupu Chloé	Olivieri Camille	Renard Bérénice	Stubbs Marcelle	Yzèbe Gwendoline
Bénard Ingrid	Callow Cecile	D'almeida Pierre	Farez-grim Louisa	Goerlich Fanny	K. Mariko	Lejop Gwénola	Meker Alice	Osmophoria Raphaëlle	Renaud Anthony	Sygnert Pascal	Zacharie Léa
Bennis Zayneb	Cam Alina	Daubertes Jesse	Faure Victoire	Goguilot Lucie	Ka Diane	Leleux Gaëlle	Mélanie Briée	M.	Renouil Elisa	T Larry	Zamprogno Me
Bernard Lauren	Care Iza	Daumergue Françoise	Favre Anais	Goussu Marjorie	Kambou Laetitia	Lemoine Myrtille	Meriguet Sophie	P. M.	Renoux Louise	Tanguy Delphine	Zhang Caroline
Bernard Manon	Carevic Luca	Daumergue Jeanne	Fayad Basbous Hala	Kaymak Marion	Kazandjian Juliette	Lemaçon Nolwenn	Mesleux Myrtille	P. S.	Resche Stéphanie	Tanguy Jacqueline	Zliani Claire
Berre Sandrine	Carmie	Daumergue Julien	Ferrero Selyne	Kazandjian Juliette	Grange Tatiana	Lemauff Lucie	Messias Thomas	Padjemi Jennifer	Revert Adèle	Tanguy Marjolaine	
Berthou Margaux	Cathy Cathy	Dauvergne Delphine	Ferry Justine	Khelalfa Brune-nedjma	Granger Alice	Lemer Caroline	Meunier Mathilde	Panigot Matthieu	Rey Mélanie	Terraube Léa	
Berton-schmitt	Catier Jean-sébastien	Davion Sandrine	Fi Chloé	Kherchaoui Vincent	Grattapanche Aina	Lemeunier Aude	Meyer Suzel	Pape Alexandre	Rgv Kevin	Texier Amandine	
Amandine	Ccl Justine	De Bortoli Lydia	Ficheux Maxine	Kirilina Svetlana	Kleber Marylène	Lenocis Thibault	Meyleu Jessica	Paquet Florence	Ribémont Hubert	Thibeaud Noëlla	
Besançon Grégoire	Célestine Lemonnier	De Crayencour Muriel	Fillieur Marissa	Kovachy Gaëlle	Grumbach Ariane	Lepelrier Sarah	Meziane Nourra	Parlant Sandrine	Ribes Marion	This Wolfgang	
Besin Evelynne	Cervatius Charlotte	De G. Production	Fischer Yannick	Kuchly Anne	Gueuter Paul	Leperlier Sarah	Meziane Nourra	Passa Lise	Richard Elise	Tillier Anais	
Beure Fanny	Chablin Leah	Fischer Marion	Fischer Yannick	Kugel Anais	Guillaumet Marie	Lesne Sylvain	Michel Adélaïde	Paté Pierre	Rigollier Louise	Torres Manon	
Bidat Caroline	Chaintreuil Anais	Flégeau Mathilde	Flocon Clémentine	Kuhn Jean-guillaume	Guillemant Julie		Michel Anne-laure	Patricio Célia	Riviere Frederique	Tosati Caterina	
Binda Léa	Chantebel Blandine							Patti Fabienne			

Aki
Alice Des
Alyx Taounza-Jeminet
Anouk Jurdant
Aurélie Garnier
Aurore Carric
Carmina
Cécile Dormeau
Celia Jacobs
Raphaëla Ieguane
Clémence Gouy
Cluny Braun
Coumbis Hope Lowie
Déborah Gay
Dwam Ipomée
Émilie Laystary
Fabienne Lacoude
Ginger Force
Héloïse Simon
Iris Ouédraogo
Jennifer Padjemi
Honorine
Kei Lam
Kiyémis
Laëtitia Toulout
Léa Binda
Lily Hook
Lisotherme
Liza
Lou Sarabadzic
Marie Boiseau
Marie Sahy
Maud Butin
Microplaid
Maéva Pensivy
Morgane Legond
MsTellington
Pauline Jakubowski
Pauline Le Gall
Pavina
Roca Balboa
Sophie
Souad Boutegrabet
Victoire Cachoux

Women who do stuff.